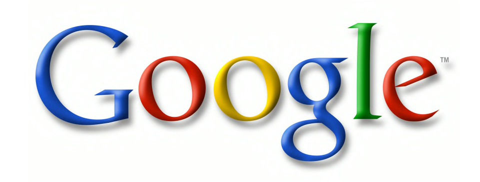
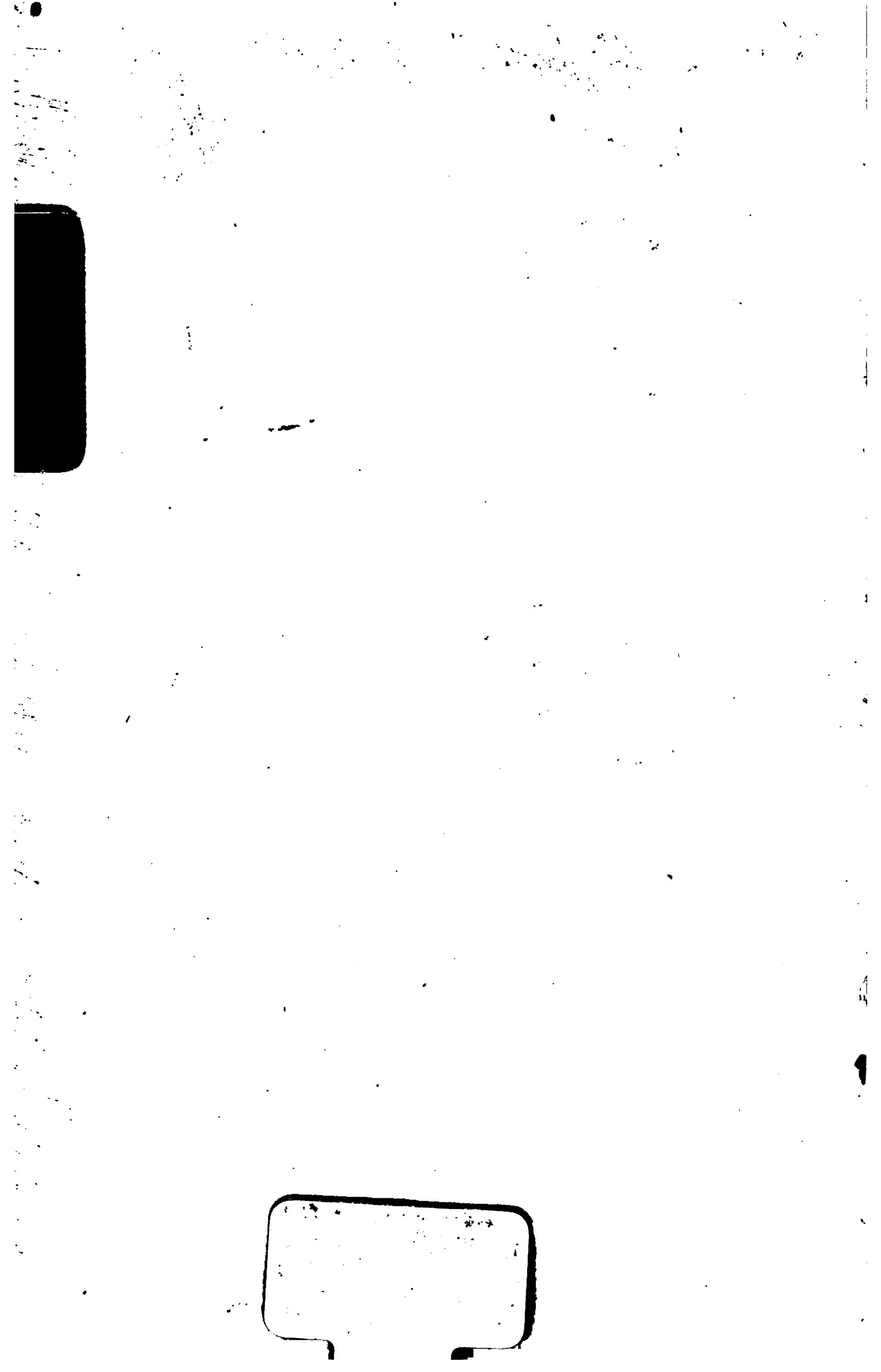






VOYAGE

DANS

LA BELGIQUE, LA HOLLANDE

ET

L'ITALIE.

BATIGNOLLES-MONCEAUX, Imp. de A. Desrez. rue Lemercier, 24.



ANDRÉ THOUÏN.

VOYAGE

DANS

LA BELGIQUE, LA HOLLANDE

ET

L'ITALIE

PAR FEU ANDRÉ THOUIN,

DE L'INSTITUT DE FRANCE ET DU MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE ;

Rédigé sur le journal autographe de ce savant professeur,

[Claude-Joseph]

PAR LE BARON TROUVÉ,

ANCIEN PRÉFET DU DÉPARTEMENT DE L'AUDE
ET ANCIEN AMBASSADEUR EN ITALIE.

TOME PREMIER.

PARIS,
CHEZ L'ÉDITEUR, 40, RUE LAFFITTE.

M DCCC XLI.


BIBLIOTHÈQUE CANTONALE
LAUSANNE
ET UNIVERSITAIRE

PRÉFACE.

Je me crois obligé de donner quelques explications sur les circonstances qui ont occasionné les voyages de M. Thouïn et sur la part que j'ai prise à la rédaction de l'ouvrage dont ils ont fourni les matériaux.

Après les conquêtes des armées françaises en Belgique, en Hollande et en Italie, M. André Thouïn fut un des commissaires chargés par le gouvernement d'y aller recueillir les objets de sciences et d'art qui pouvaient servir à l'accroissement de nos collections nationales.

Dans le premier voyage, qui dura une année et où il avait pour collègues MM. Leblond, de Wailly et de Faujas-Saint-Fonds, M. Thouïn parcourut la Flandre, la Belgique, le pays de Liége et de Clèves, le Brabant autrichien, diverses provinces de la Hollande et plusieurs des contrées situées sur les bords du Rhin.

Le second voyage eut lieu deux ans après, c'est-à-dire lorsque les victoires du général Bonaparte

eurent soumis l'Italie depuis les Alpes jusqu'à Rome. Il commença vers le milieu de l'année 1796 et ne finit que dans les premiers mois de 1798. Les membres de cette commission furent, avec M. Thouïn, MM. Berthollet, Monge, La Billardière, Moitte, sculpteur, et Berthelmy, peintre.

M. Thouïn étudia spécialement l'économie rurale et la botanique de ces différents pays, et en rapporta six volumes de notes manuscrites qu'il avait rédigées en forme de journal et dans lesquelles il rendait un compte détaillé de ses observations. Il profita de son séjour en Italie pour enrichir la France de livres précieux, de plusieurs instruments d'agriculture et de quelques animaux domestiques, tels que des taureaux de la Romagne, des ânes de Toscane et des buffles, dont la multiplication ne fut pas assez soigneusement tentée.

De retour dans ses foyers, M. Thouïn, au milieu des occupations sans cesse renaissantes que lui donnaient les écoles normales, le Muséum d'histoire naturelle et une correspondance qui s'étendait à toutes les parties du monde, ne trouva jamais le temps de mettre en ordre les notes immenses qu'il avait tenues jour par jour dans le cours de trois ans de voyage.

Pendant sa seconde absence, Mme Guillebert, digne et respectable sœur de M. Thouïn, m'avait accordé la main d'une de leurs proches parentes, orpheline qu'ils avaient élevée et en quelque sorte adoptée comme leur fille et qui fit pendant vingt-neuf ans le bonheur de ma vie. Nommé secrétaire de la légation française près la cour de Naples, ce fut à Florence, au mois de juin 1797, que je fis connaissance avec le savant professeur et que ma femme et moi lui présentâmes l'enfant, à peine âgée de trois mois, qui nous était née au jardin des plantes, dans le même logement où tous les membres de cette vénérable famille avaient reçu le jour.

M. Thouïn m'honora, tant qu'il vécut, d'une amitié qui ne s'est point démentie, et lorsque après mes missions diplomatiques je revins prendre place à son foyer paternel, je lui proposai de travailler, sous ses yeux, à la rédaction de son voyage, il voulut bien me confier ses manuscrits. J'étais alors membre du tribunat. Mais à peine avais-je commencé à jeter les yeux sur ce volumineux journal que je fus nommé préfet du département de l'Aude. Quinze années de séjour en Languedoc ne me permirent plus de m'occuper d'un travail qu'une re-

connaissance filiale rendait si intéressant pour moi.

Ce ne fut qu'après la mort de M. Thouïn que sa famille, dont je partageais la douleur et les regrets, me remit les six volumes de notes qui contenaient les observations de cet illustre savant. Différentes circonstances, qu'il serait superflu d'expliquer ici, ont retardé jusqu'à ce moment la publication d'un ouvrage qui, quoique d'une date déjà reculée, n'en conserve pas moins toute son utilité, soit à cause de la célébrité de son auteur, soit par l'importance des matières qu'il a traitées.

Il suffira, pour s'en convaincre, de parcourir la table des chapitres du voyage en Belgique, en Hollande et en Italie. Une grande partie des notes de M. Thouïn étaient relatives aux soins que lui imposait sa mission. Ces détails seraient sans intérêt pour le public, et l'auteur lui-même était d'avis de les élaguer. Il n'eut jamais non plus l'intention de s'appesantir sur les objets d'art et de refaire des descriptions et des jugements qui se trouvent déjà dans une foule de livres. Ce qu'il a eu principalement en vue, c'est de faire connaître l'économie rurale et domestique des pays qu'il a visités, c'est de donner une idée des mœurs locales toutes les fois que l'occasion s'en présente. La botanique tient une assez grande

place dans ses recherches. Ceux qui se livrent à cette aimable science se plairont sans doute à suivre le voyageur au milieu de ses herborisations. Il ne néglige ni le costume ni la constitution des habitants, ni les points de vue que lui offrent les sites aussi remarquables par leur nature que par leur forme pittoresque. Je me borne à citer sous ce rapport l'abbaye de Laach en Belgique, la montagne de la Table des Rois en Hollande, le village de Bruck dans la Nord-Hollande; et en Italie, le passage du Tessin, la chartreuse de Pavie, les carrières de Massa et de Carrara, l'abbaye de Saint-Michel et la madone de San-Lucca près Bologne, Vallombreuse aux environs de Florence, les cascades de Tivoli et de Terni dans les États Romains et une perspective au voisinage de Livourne.

Qu'il me soit permis, en terminant cet avertissement préliminaire, de reproduire l'hommage que je rendis, dans la 213e livraison des *Annales de la littérature et des arts*, à la mémoire d'un parent de qui je dirai sans cesse :

Multis ille bonis flebilis occidit,
Nulli flebilior quam mihi.

NOTICE NÉCROLOGIQUE

SUR

M. ANDRÉ THOUIN.

Le Muséum d'histoire naturelle déplorait encore la mort récente de deux de ses plus célèbres professeurs, M. Gérard Van-Spaendonck, que personne ne surpassera dans l'art de peindre les fleurs, et M. Haüy, qui, plaçant la minéralogie au rang des sciences exactes, fut le fondateur de l'école française; leurs élèves ne pouvaient encore se consoler de ne plus les entendre lorsqu'une perte plus douloureuse peut-être est venue enlever au jardin du roi l'homme qui en avait été le restaurateur, un bienfaiteur aux nombreux employés qu'il avait instruits et formés, à sa famille celui qui lui tenait lieu de père et qu'elle environnait depuis soixante ans de tous les hommages de son respect, de sa reconnaissance et de sa tendresse.

M. André Thouïn a succombé le 27 octobre 1824

à une longue et cruelle maladie. Le vide qu'il laisse dans ce magnifique établissement sera bien difficile à remplir; et quand il serait possible que le successeur qui lui sera donné parvînt à égaler son savoir et son application, comment espérer autant d'expérience, autant de renommée, surtout autant d'amour pour un lieu qui fut son berceau?

Né au jardin du roi en 1747, M. André Thouïn n'avait guère plus de vingt ans lorsqu'en 1768 il fut choisi pour succéder à son père, Jean-André Thouïn, que M. de Buffon avait placé comme jardinier en chef dès l'année 1745. Ce dernier s'était distingué dans son emploi par son zèle et ses connaissances, digne chef d'une famille devenue depuis si recommandable par les services qu'elle a rendus à tous les établissements consacrés à la culture des végétaux et particulièrement au jardin du roi.

M. André Thouïn remplaça de même son père dans les soins qu'exigeaient trois frères et deux sœurs restés orphelins, et dont l'éducation fut son ouvrage, ainsi que celui de l'une d'elles, la respectable Mme Guillebert. Élevé lui-même au milieu des plantes de tous les pays, instruit par les leçons des grands maîtres et passionné pour l'étude, il acquit bientôt des lumières si étendues et si positi-

ves que l'Académie des sciences s'honora de l'admettre, en 1786, au nombre de ses membres. Le monde savant vit avec plaisir le modeste jardinier siéger dans cette illustre compagnie à côté de l'intendant du jardin, M. de Buffon, et de tant d'autres personnages distingués par le mérite et par la naissance.

Déjà, quelques années auparavant, M. de Buffon avoit conçu le projet d'agrandir le jardin du roi et de le rendre plus digne de son institution et de la munificence du souverain. Quand il eut arrêté son plan, M. Thouïn voulut bien se charger seul de surveiller et de conduire les travaux qui s'éxécutaient à la fois dans toutes les parties; il dirigea l'emploi des terres et les plantations; il fit niveler le local, creuser les bassins, bâtir les murs d'enceinte, construire la terrasse élevée le long du quai : tout fut terminé en 1784.

Lorsque, par la nouvelle organisation, il fut créé une place de professeur de culture, elle fut donnée à M. André Thouïn, qui devint en même temps l'un des administrateurs du Muséum d'histoire naturelle; deux de ses frères furent nommés, M. Jean Thouïn, jardinier en chef, M. Jacques Thouïn, chef du bureau d'administration et caissier : le pro-

mier profondément versé dans la science de la botanique; le second habitué à cette exactitude rigoureuse qui fait un des principaux mérites d'une bonne comptabilité.

C'est alors que le cours de culture commença d'acquérir l'importance à laquelle il est parvenu depuis, non-seulement par la clarté des leçons du professeur, mais encore par tous les développements, par tous les exemples que lui permettaient de joindre à ses préceptes et les diverses écoles qu'il avait établies dans le jardin, et les pratiques suivies dans les serres et dans les couches, et les modèles des instruments dont l'expérience a amené la perfection. Ces leçons, M. Thouïn les donnait, pendant quatre mois de l'année, à six heures du matin; elles étaient recueillies par un nombreux concours d'auditeurs, aux questions desquels il s'empressait de répondre, et qui pouvaient prendre copie de ses tableaux manuscrits déposés à la bibliothèque du Muséum d'histoire naturelle.

Envoyé en 1795 dans la Belgique et la Hollande, et en 1797 en Italie, M. Thouïn avait consigné dans un journal très-détaillé les observations les plus curieuses, non-seulement sur l'agriculture des pays qu'il avait parcourus, mais aussi sur les mœurs et

les usages des peuples qui les habitent. Ce journal compose un manuscrit fort étendu; il est à regretter que des occupations trop multipliées n'aient pas laissé au savant professeur le temps de rédiger et de mettre au jour un ouvrage qui aurait fixé l'attention et l'intérêt de tous ceux qui aiment ce genre d'instruction.

Mais comment M. Thouïn aurait-il pu suffire à tant de travaux? Indépendamment de son cours, qu'une santé devenue délicate ne le forçait pas même d'interrompre, il s'était chargé de la correspondance avec tous les jardins publics de France et des pays étrangers; c'est sous sa direction que se faisait chaque année la distribution des plantes qu'on désirait propager, celle des graines recueillies dans les diverses parties du jardin ou prises des envois qu'on avait reçus des voyageurs. Il ne partait pas de nos ports une expédition maritime tendante à l'accroissement de nos richesses botaniques qu'il ne dressât des instructions aussi utiles qu'approfondies. C'est ainsi qu'on trouve dans le voyage de La Peyrouse celles qu'il avait rédigées pour cet infortuné navigateur sur le choix et la conservation des graines et des plantes exotiques; c'est ainsi qu'il avait guidé le capitaine Baudin et tant d'autres

voyageurs dans les recherches qui ont fait du jardin du roi le dépôt le plus précieux et le plus complet qui existe au monde. C'était à M. Thouïn que le gouvernement s'adressait sans cesse pour répondre à toutes les questions des différentes sociétés d'agriculture, pour tenir les procès-verbaux des séances qui avaient lieu dans le comité institué sur le même objet auprès du ministère de l'intérieur.

De combien d'écrits n'a-t-il pas enrichi les Mémoires de l'Académie des sciences, de l'Institut, de la Société d'Agriculture de Paris, le *Dictionnaire de l'Encyclopédie méthodique*, celui d'*Histoire naturelle*, les *Annales du Muséum* et la nouvelle édition du *Cours d'agriculture* de Rozier? Est-il étonnant qu'une assiduité si constante ait enfin épuisé les forces et sans doute abrégé la vie d'un homme dont la perte est irréparable?

M. Thouïn entretenait encore un commerce de lettres fréquent avec les principaux savants de l'Europe et de toutes les parties du monde connu. Il jouissait à tel point de leur estime qu'une simple recommandation de sa part suffisait pour être accueilli avec bienveillance dans les pays étrangers. Jamais on ne vit un échange plus touchant des bons

procédés entre lui et les observateurs qui venaient des contrées lointaines à Paris.

Parlerai-je de ses qualités privées ? Son inépuisable bonté, la douceur inaltérable de son caractère, ont fait, pendant plus de soixante ans, le bonheur de sa famille, de ses amis, et il avait pour amis tous ceux qu'il admettait une fois dans sa société. Il suffirait à sa gloire de rappeler que l'immortel et vénérable Malesherbes ne cessa de l'honorer d'une intimité presque fraternelle, et que la plus douce familiarité régna toujours dans leur correspondance comme dans leurs relations.

L'active bienfaisance de M. Thouïn s'étendait sur tous les malheureux ; l'infortuné ne réclama jamais en vain ses secours et son assistance. Celui qui consacre ce faible hommage à la mémoire de l'homme vertueux lui doit la compagne de sa vie, élevée dès son enfance au milieu de cette famille patriarcale à laquelle elle est encore moins attachée par les liens du sang que par ceux de la reconnaissance et de la plus tendre affection. S'il n'a pu résister au besoin de payer un tribut qu'il aurait voulu rendre plus digne de son objet, il s'est du moins identifié pour un moment avec ses parents désolés, avec ce nombreux cortége de savants, d'amis, d'em-

ployés et d'ouvriers, qui tous se sont fait un pieux devoir d'accompagner la dépouille mortelle de M. Thouïn à l'église et dans son dernier asile. C'est là que des voix éloquentes ont su donner à l'expression de la douleur publique l'accent de la justice et de la vérité.

C.-J. TROUVÉ.

M. le baron Cuvier, conseiller d'État, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, a parlé comme il suit au nom de l'Académie, qui avait envoyé aux obsèques une députation de ses membres :

« C'est la modestie et la science alliées à la simplicité la plus aimable que nous perdons aujourd'hui, messieurs, dans le bon vieillard dont cette tombe va couvrir les restes. Ce cercueil, entouré à la fois des membres d'un corps illustre et des humbles ouvriers d'un grand établissement, également arrosé de leurs larmes, est celui d'un homme qui appartenait à l'une et à l'autre familles, qui en était également chéri et vénéré. Né dans le jardin du roi, succédant à deux ou trois de ces générations patriarcales dont le travail, depuis près d'un siècle, embellissait et faisait prospérer ce magnifique dépôt

des richesses de la nature, M. Thouïn y trouva en quelque sorte un domaine héréditaire; il en fit sa patrie, il y plaça toute son existence. Parmi tant de changements dans les hommes et dans les choses, lorsque aucune ambition ne manquait d'appât et qu'il y avait des tentations pour toutes les faiblesses, rien ne put l'arracher de ce séjour paisible. Cette brillante végétation que ses soins prolongés avaient en quelque sorte rendue son ouvrage lui tint toujours lieu de gloire et de fortune; mais aussi qui a mieux prouvé que lui que le mérite peut faire un poste élevé de la place la plus humble? Il était nourri dans les travaux d'un jardin, mais il était sous les yeux des Buffon et des Jussieu; chaque jour il les voyait, il les entendait; il se sentit né pour parler aussi leur langage, et bientôt ce fut aux travaux de leur esprit qu'il se montra digne d'être associé. Ces hommes célébres se crurent honorés de le voir s'asseoir à côté d'eux, et l'Europe savante ne l'en sépara plus dans ses hommages. Dès lors sa modeste carrière s'est agrandie, et peu d'hommes ont exercé une influence plus utile. Devenu le centre d'une correspondance qui s'étendait dans toutes les parties du monde, il n'a cessé, pendant un demi-siècle, de provoquer entre les divers pays l'échange de leurs

richesses végétales. Les productions des parties les plus reculées des Indes-Orientales, reçues, soignées, multipliées par lui, sont allées peupler et enrichir nos îles d'Amérique; l'Amérique, à son tour, a envoyé dans nos colonies des Indes ce qu'elle possédait de plus précieux. Les conseils de M. Thouïn suivaient au loin ces utiles présents; c'était d'après ses directions que travaillaient les cultivateurs de Cayenne et de l'île Bourbon; c'était de ses dons que s'enrichissaient ceux de la France continentale. Tout ce qui venait des pays étrangers qui fût susceptible de s'acclimater chez nous ornait et diversifiait bientôt notre sol. Les forêts du Canada et des États-Unis payaient leur tribut aux nôtres et offraient leurs bois à nos arts; les parterres de la Chine et du Japon se dépouillaient pour nous de leurs fleurs; la Nouvelle-Zélande nous envoyait son lin; la Nouvelle-Hollande ses arbustes. Combien de beaux arbres nous ombragent maintenant qui nous seraient demeurés inconnus sans l'infatigable activité qui l'animait! Quel est aujourd'hui, je ne dis pas seulement en France, mais en Europe, mais dans les Deux-Mondes, le parc ou le jardin qui ne s'enorgueillisse d'arbustes ou de fleurs dus à son zèle et à son obligeance? Quel est le verger où il n'ait distri-

bué quelques fruits savoureux? Le printemps s'est paré de couleurs plus nombreuses et plus vives; l'automne même, par ses fleurs tardives venues des pays lointains, a emprunté la parure du printemps! Si l'Amérique nous fit autrefois le présent inestimable de la pomme de terre, nous sommes allés chercher pour elle l'arbre à pain dans les îles les plus inaccessibles de la mer du Sud; et ce bienfait, qui équivaudra peut-être un jour au sien, c'est principalement aux avis, aux soins éclairés de M. Thouïn qu'elle en sera redevable. C'est ainsi qu'un de ses ancêtres avait soigné le premier pied de café d'où sont venus tous ceux de nos îles. De pareils services dans l'enfance d'un peuple auraient fait rendre un culte à leurs auteurs : ils exciteront du moins à coup sûr et pour toujours la reconnaissance des amis de l'humanité, qui savent qu'en multipliant une plante on multiplie les hommes, et qu'elle est, pour le pays qui la reçoit, un bien plus sûr et plus durable que les lois les plus habilement conçues, car les combinaisons des hommes sont passagères comme eux : les dons de la nature, une fois conquis par un peuple, sont inépuisables.

« Mais M. Thouïn a aussi rendu à la science considérée comme telle, à la recherche directe et

désintéressée de la vérité, des services qui seront longtemps appréciés : il lui a créé dans le jardin du roi un monument qui parlera de lui sans cesse et à tout le monde. Dès 1770, il en dessina avec Buffon toutes les parties alors nouvelles; en 1780, il le distribua avec Jussieu d'après cette méthode naturelle qui dès lors a fait loi en botanique. Ces grandes serres où la zone torride tout entière semble renaître pour l'ami des plantes; ces bosquets qu'habitent et que vivifient les animaux de tous les pays; ces riches collections d'arbres fruitiers, preuves admirables de la puissance qui a été accordée à l'homme d'agir sur la nature et, disons-le, de la perfectionner au moins relativement aux besoins et aux puissances de la société, c'est à M. Thouïn que nous les devons; il n'y a point dans le jardin d'arbuste, point de gramen qui n'ait été nourri, élevé par ses soins; et les hommes eux-mêmes dont les travaux le secondaient et qui portaient en tant de lieux les résultats de son expérience, c'était lui qui les avait formés, et que dis-je! ils étaient ses enfants. En effet, de si grands travaux ne s'exécutent point si les hommes qui les entreprennent ne savent s'assurer du dévouement de leurs aides; et c'est une conquête que la science

et le talent ne feraient pas seuls. Mais personne comme M. Thouïn n'a su se donner ce genre d'autorité que l'amour et le respect prennent sur les cœurs. Ses signes étaient des ordres; nulle fatigue ne coûtait pour répondre à ses désirs; ses subordonnés de tous les grades partageaient cette ardeur et cette tendresse, et, vous le voyez encore en ce moment lugubre, ils ne se séparent point dans leur douleur de cette famille éplorée qui perd en lui son ornement et son appui.

« Qu'ils lui rendent et rendons-lui avec eux les hommages qu'il appréciait le plus, ceux de l'attachement et de l'estime; que ces fleurs qu'il a données à l'Europe décorent désormais sa tombe; que, soignées par les mains à qui il enseigna à les cultiver, elles apprennent à nos enfants les jouissances qu'il leur a ménagées et ce que la postérité lui devra de reconnaissance. Heureux le mortel dont la mémoire aura de si éloquents interprètes! »

Après ce discours, M Cordier, membre de l'Académie et directeur annuel du Muséum d'histoire naturelle, s'est exprimé en ces termes au nom de l'établissement :

« La perte douloureuse qui nous réunit en ce

moment et qui nous inspire un sentiment commun si pénible et si profond est bien grande, bien digne de tous nos regrets. M. Thouïn, malgré son âge avancé, pouvait encore suffire longtemps aux nombreuses et utiles fonctions auxquelles il était voué; il eût été soutenu par cette constance inaltérable et par ce vif amour du bien qui ont assuré tous ses pas dans la longue et laborieuse carrière qu'il a parcourue.

« Ces qualités précieuses l'ont servi bien plus que l'avantage qu'il a eu de naître au jardin du roi, d'y passer sa vie et d'avoir été apprécié par Buffon dès sa plus tendre jeunesse.

« Fidèle au but important qu'une vocation naturelle lui avait fait choisir, il a cherché à l'atteindre par toutes les voies qui lui étaient ouvertes et par toutes celles qu'il a pu créer. C'est sous sa direction que le jardin du roi a été agrandi au double de ce qu'il était en 1740. Il a présidé à la plantation de l'école de botanique, où l'on compte plus de six mille plantes vivantes; il y a joint une école de culture destinée à fournir des modèles en tous genres. Par ses soins, des expériences de naturalisation ont été suivies avec le plus grand succès, et elles ont enrichi et embelli la France d'une foule de plantes, d'ar-

bustes et d'arbres venus de toutes les parties de la terre. Un grand nombre de Mémoires ont été publiés dans la vue de répandre ses observations et de propager ses méthodes; une immense correspondance a été établie et soutenue avec les hommes instruits de tous les pays, pour provoquer des échanges et transmettre jusque dans les colonies européennes les plus éloignées le tribut annuel des découvertes utiles à la théorie comme à la pratique. La culture, envisagée sous toutes ses faces, a été professée, et ces leçons d'un genre si nouveau et qu'on aurait vainement cherché ailleurs qu'au jardin du roi ont attiré le concours des nationaux et des étrangers; elles ont contribué, sans aucun doute, à accélérer la tendance générale des esprits vers les entreprises rurales, vers la première des industries, celle qui constitue la base la plus solide de la prospérité des nations.

« Tels sont les principaux résultats des travaux de M. Thouïn. Ajoutons qu'on recherchait avec empressement les bons avis qu'il pouvait donner en particulier, qu'il ne les refusait à personne et que les importunités auxquelles il était exposé n'ont jamais pu fatiguer son obligeance ni troubler un seul instant l'aménité de son caractère.

« Celui qui, pendant près d'un demi-siècle, a exercé toute son influence pour améliorer notre agriculture, qui a participé à ses succès, qui nous a créé de nouvelles richesses forestières et dont la sollicitude s'est étendue à toutes les améliorations du régime rural de nos colonies, a su vivre modestement avec les seules ressources dont il jouissait au Muséum et à l'Institut. Après les services qu'il avait rendus, il aurait pu réclamer du gouvernement quelque bienfait qui lui eût donné plus d'aisance dans ses vieux jours : il s'est cru assez payé par les témoignages de confiance et de considération que lui ont prodigués les personnages éminents qui se sont succédé au ministère de l'intérieur et au ministère de la marine. M. Thouïn possédait des biens plus précieux, plus nécessaires que ceux de la fortune : une conscience pure, la paix de l'âme et l'estime publique.

« A dix-neuf ans, la mort prématurée de son père l'avait laissé chef d'une famille nombreuse, pour laquelle il s'était dévoué généreusement et sans retour; il a été constamment entouré de cette respectable famille, et il a trouvé dans son sein tout le bonheur que peuvent donner entre de bons parents la conformité des occupations, des goûts, des

habitudes et l'échange continuel des sentiments les plus sincères.

« La mémoire de M. Thouïn sera chère à tous ses amis, disons mieux, à tous ceux qui ont eu des rapports avec lui; elle vivra surtout au jardin du roi, où ses travaux laissent tant de monuments durables. Partout où son nom avait pénétré, en France, en Europe et jusque dans les possessions les plus reculées des deux Indes, on n'apprendra pas sans regrets que ce digne homme n'existe plus; on n'hésitera pas de consacrer son souvenir et de l'unir pour toujours à celui du petit nombre d'hommes qui, de notre temps, ont bien mérité de la société tout entière. »

(Extrait de la 213[e] livraison des *Annales de la littérature et des arts.*)

Pourrais-je oublier un des plus beaux titres de gloire du savant dont ces deux bouches éloquentes déploraient la perte? En 1827, un livre non moins utile qu'important parut en trois volumes in-8° sous ce titre : *Cours de culture et de naturalisation des végétaux,* par André Thouïn, avec un atlas de

soixante-cinq pages in-4°, publié par Oscar Leclerc, son neveu et son aide au jardin du roi. En tête du livre est une dédicace autographe ainsi conçue :

« Aux élèves cultivateurs, leur ami

« A. Thouin. »

Dans une préface de quelques lignes, M. Oscar Leclerc annonce que cet ouvrage, fruit de longues observations et de nombreuses expériences, fut conçu plusieurs années avant 1800, époque où s'ouvrit au Muséum un cours de culture et de naturalisation. La mort, en enlevant aux sciences M. Thouïn, arrêta la publication de cet ouvrage, qu'il avait revu et annuellement augmenté. Qui pouvait mieux que M. Leclerc remplir la dernière volonté d'un oncle dont il révère et chérit la mémoire? Lui aussi est né dans le jardin du roi; il avait, dès son enfance, suivi les leçons de son second père et, comme son aide, il s'occupait avec lui de ses savants travaux. Il ne s'est pas contenté d'enrichir une production si intéressante de l'éloge historique de M. A. Thouïn lu dans la séance publique de l'Académie des sciences, du lundi 20 juin 1825, par M. le baron Cuvier, secrétaire perpétuel : il a mis à la suite de cet éloge une notice dans laquelle il passe en revue les différents ouvrages de

son oncle, et après avoir tracé avec une élégante rapidité les principales circonstances de sa vie scientifique, il ajoute : « Je n'ai rien dit de la vie politique de M. Thouïn. Cependant, citoyen vertueux autant que savant distingué, il traversa honorablement les époques les plus difficiles de la révolution; il eut toujours en horreur la licence ou l'anarchie. Sous cinq gouvernements il conserva les mêmes principes, fut respecté de ses concitoyens et honoré des chefs de l'autorité : exemple consolant de la puissance d'un caractère ferme, guidé par le seul amour du bien... Un père n'a point pour ses enfants des attentions plus continuelles, des soins plus tendres qu'André Thouïin n'en eut pour ses parents. Toujours dévoué à leurs intérêts, il oublia souvent les siens : il leur acquit à tous un sort honorable, il les guida enfin vers le bonheur en leur enseignant, dès leur jeunesse, le seul chemin qui puisse y conduire, la vertu. »

En effet, si M. Thouïn ne porta jamais ses vœux au delà de cette position qu'Horace nomme si bien *auream mediocritatem*, ne recueillit-il pas le prix de son désintéressement et de sa modération dans les respects et l'amour de cette famille dont il était devenu le chef à l'âge de dix-huit ans? Ne s'estimait-

il pas le plus heureux des hommes lorsque, entouré de ce cortége d'amis qui, sous le toit modeste de ses pères, venaient chercher les douceurs et le charme de sa conversation, il voyait se grouper près de lui ses trois frères et ses deux sœurs : Mme Guillebert, qui semblait la providence de cette maison patriarcale, fière d'un époux que son mérite avait fait gouverneur du fils de l'illustre Buffon, puis trésorier du marc d'or et premier commis à l'administration de l'enregistrement et des domaines; Mme Leclerc, dont le talent musical s'accordait si parfaitement avec les goûts littéraires de son mari; Gabriel Thouïn, auteur d'un agréable ouvrage sur l'architecture des jardins; Jacques Thouïn, trésorier et ensuite garde du cabinet d'histoire naturelle; Jean Thouïn, jardinier en chef, homme de tant d'esprit et de cœur, que la douleur de survivre à son frère aîné entraîna prématurément dans la tombe; enfin ce jeune Oscar Leclerc, digne héritier de tant de connaissances et de vertus, et qui, comme professeur d'agriculture au Conservatoire des arts et métiers, continue avec le plus honorable succès les enseignements qu'il a puisés dans les préceptes du meilleur des oncles?

VOYAGE

DANS LA BELGIQUE

ET

LA HOLLANDE.

VOYAGE

DANS LA BELGIQUE

ET

LA HOLLANDE.

CHAPITRE Ier.

Route de Paris à Bruxelles. — Cambrai. — Valenciennes. — Mons. — Bruxelles. — Château et jardin de Lacken. — Malines. — Louvain. — Tirlemont.

La route de Paris à Valenciennes, par Senlis, Roye et Cambrai, nous offrit pendant la journée un terrain plat en général, quelques petites montagnes, beaucoup de terres cultivées, des bois de peu d'étendue et à des distances assez considérables les uns des autres. Le régime des jachères était encore maintenu sur les domaines des principaux propriétaires. Les arbres des grandes routes morts ou cassés par les vents n'étaient point remplacés. Peu

de bestiaux dans la campagne; les cultivateurs, les chevaux, les vivres fort rares. Mais aux deux postes qui précèdent Cambrai, le sol est beaucoup meilleur, les prairies sont plus communes et les bestiaux plus abondants.

Nous vîmes la cathédrale de Cambrai, où Fénelon était enterré. Ses cendres avaient été insultées et jetées hors du tombeau pendant la domination proconsulaire de Joseph Lebon, homme exécrable dont la mémoire inspirera toujours l'effroi dans tous les lieux où il a exercé quelque pouvoir.

Avant d'arriver à Valenciennes, nous visitâmes les mines de charbon de terre d'Anzin : elles sont considérables, abondantes et très-profondes; l'emplacement qu'elles occupent forme un village qui était peuplé d'environ quatre mille ouvriers, mais dont les trois quarts avaient suivi les Autrichiens. Un ingénieur, qui nous parut habile, était chargé de remettre les travaux en activité. Nous ne restâmes qu'une demi-journée à Valenciennes et deux heures à Mons.

Entre ces deux villes, le terrain est plat, de bonne qualité, cultivé avec soin et intelligence. Point de jachère, beaucoup de prairies artificielles, surtout des trèfles. Nous vîmes avec douleur que, faute de chevaux, une partie des blés était restée bottelée sur place. J'aurai trop d'exemples à citer de ces malheurs inséparables du fléau de la guerre. Le sentiment de l'honneur national nous fit oublier pour un moment ces pénibles réflexions lors-

que nous aperçûmes les plaines et les hauteurs de Jemmapes, lieu fameux par la victoire que les Français y remportèrent.

En quittant Mons, nous traversâmes un pays un peu moins plat, garni de monticules, de vallées et coupé par des ruisseaux, par quelques canaux, par des bois entremêlés de terres labourables et d'excellentes prairies couvertes de bestiaux, mais qui pourraient en nourrir une bien plus grande quantité.

Arrivés à Bruxelles, nous allâmes voir le parc, qui est un fort joli jardin dans le genre français et approchant des compositions de Lenôtre. Les statues de marbre dont il était décoré nous parurent d'assez mauvais goût. Au milieu d'une des principales allées, nous trouvâmes, sous une grande tente, un ballon que l'on s'occupait à remplir de gaz. Ce ballon, destiné à l'armée qui entrait en Hollande, était desservi par une compagnie de quarante hommes. Sa forme était oblongue; il soutenait une nacelle susceptible de recevoir un observateur. On le conduisait à travers les chemins, et lorsque le vent n'était pas très-fort ou qu'il soufflait dans la direction favorable, cet aérostat faisait six à huit lieues par jour. Son départ attira une grande partie des habitants de cette ville. Dans cette affluence de personnes de tous les états, nous remarquâmes avec surprise qu'il y avait très-peu de jolies femmes : elles sont en général fraîches, grasses, de figure ronde, d'une taille moyenne et presque toutes

blondes. Les hommes sont bien faits, mais peu actifs, et leur physionomie n'annonce pas de grandes dispositions intellectuelles. Les enfants, vifs, bien constitués, ont un visage charmant.

Un canal conduit de Bruxelles à Anvers ; il offre un très-beau coup d'œil : ses bords sont très-fréquentés et couverts de marchandises. On donne le nom de barques à de petits navires à trois mâts d'une forme agréable et fort propres ; ils vont en mer à d'assez grandes distances des côtes. Hors de la ville, les rives du canal sont plantées d'arbres qui forment une promenade et mettent les voyageurs à l'abri du mauvais temps.

Les voitures du pays sont remarquables : un essieu de fer qui les traverse partage leur capacité de manière que la charge se trouve placée moitié en dessus et moitié en dessous ; elles ont l'avantage de se décharger promptement. Il suffit de décrocher les extrémités de deux chaînes de fer qui soutiennent le fond de la voiture, et la charge tombe à terre. Ce fond, en claies de bois, est très-léger.

On voit aussi à Bruxelles de petites voitures traînées pas des chiens accouplés ou à la queue les uns des autres. Elles vont assez vite et portent même de lourds fardeaux. J'en remarquai une dans laquelle un homme assis conduisait les chiens avec des guides, à la manière des chevaux.

Les brouettes des rémouleurs offrent une perfection qui manque aux nôtres. Leurs roues ont un volant au moyen duquel elles tournent avec

plus d'activité et avec moins d'efforts de la part du rémouleur.

Dans la Belgique, les charrues n'ont qu'un manche pour les conduire, tandis que les nôtres en ont deux. L'essai comparatif peut seul faire juger si c'est une amélioration.

En changeant de chevaux avant d'arriver à Cambrai, nous avions déjà observé, à la porte d'une ferme, un rouleau d'espèce singulière. Il a la forme et la grosseur des nôtres, mais il est muni d'un grand nombre de chevilles carrées, de bois dur. Porté sur un châssis, ce rouleau, lorsqu'il est mis en action, brise les mottes plus aisément. Mais aplanit-il aussi bien la terre? C'est ce que je ne pus vérifier.

Tout près d'une des portes de Bruxelles, nous examinâmes une briqueterie. L'atelier consiste en une table couverte d'une sorte de mortier dont un homme remplit un moule qui a la forme qu'on veut donner à la brique. Une femme met la terre sur la table; l'homme le manipule, et un enfant vide le moule sur un sol destiné à cet effet. Les briques molles y restent un jour ou deux; on les range en piles pour les faire ressuyer et ensuite on les cuit sur place. Cette opération est simple : on met une couche de charbon de terre sur le sol; on pose dessus une rangée de briques; on établit une autre couche de charbon, puis un nouveau rang de briques et ainsi de suite. Lorsqu'on est arrivé à deux pieds de terre, on met le feu au rang infé-

rieur, et tandis qu'il s'introduit par le bas, on finit de préparer le haut. Un enduit d'un pouce d'épaisseur de terre franche mêlée de paille hachée forme une calotte qui couvre toute la surface du tas, à l'exception d'un trou pratiqué au milieu pour servir de cheminée. Le feu brûle pendant six jours, et la masse reste chaude durant un temps égal, après quoi la brique est susceptible d'être vendue.

Un des jardins les plus remarquables que j'aie rencontrés dans le cours de mon voyage est sans contredit celui de Lacken, maison de campagne du gouverneur général des Pays-Bas autrichiens. Il est situé au sud-ouest de Bruxelles, à trois quarts de lieue de cette ville et sur le bord du canal qui conduit à Anvers. La position qu'il occupe est un tertre élevé ou un monticule qui domine tout le pays environnant. Il offre du mouvement dans son étendue, et ses aspects sont variés, sans présenter cependant de ces accidents qui étonnent l'imagination; son caractère essentiel se rapproche du genre pastoral. Ce jardin paysagiste paraît encore plus grand qu'il ne l'est en effet parce que, n'étant fermé que par des fossés, ses plantations et ses cultures se lient naturellement avec celles qui les entourent à l'extérieur. Son étendue semble n'avoir d'autres bornes que celles du pays même dans lequel il se trouve placé. Ce qui ajoute encore à l'illusion, c'est que toute la campagne est cultivée comme un jardin et que le chemin depuis Bruxelles est plutôt une promenade qu'une grande route. Il suit

un canal dont on quitte les bords pour monter un plateau sur lequel le château est construit.

Ce château a peu d'importance comme propriété de souverain; il est moins considérable que celui de Trianon, près Versailles, quoique avec plus de prétention. L'archiduc avait fait enlever, depuis deux ans, tous les meubles précieux qui s'y trouvaient, les glaces et même les serrures. Les parquets sont construits en bois étrangers et travaillés avec le plus grand soin. Nous ne vîmes pas sans regret que, pour se procurer des chambranles de marbre, on eût démoli une partie des cheminées; les décombres épars dans les pièces gâtaient ces superbes parquets.

Le potager, qui peut contenir dix arpens, est distribué en carrés autour desquels des arbres, dans leur partie inférieure, forment espalier, tandis que la partie supérieure, taillée en quenouille, s'élève à huit ou dix pieds de haut. Cette manière de cultiver les arbres offre des avantages qui devraient la faire adopter en France.

Je découvris dans ce potager une variété de haricot qui me parut intéressante. Sa tige est droite, haute d'un pied environ et branchue; elle donne des gousses qui ont à peu près un pouce de large et huit de long. Ses semences sont blanches, moins grosses qu'elles ne semblent devoir l'être d'après la largeur de la gousse. Cette variété, inconnue chez nous, est excellente à manger en vert. Je la sèmerai pour en multiplier la race dans nos jardins.

Le verger me présenta aussi deux variétés de vignes : l'une appelée *raisin perlé*; ses baies sont blanches, hâtives et ne contiennent chacune qu'un seul pepin ; elles sont réunies en grosses grappes qui mûrissent quinze jours avant les raisins ordinaires. La seconde variété se nomme *frankiendaler*; sa grappe est d'un beau pourpre violet, ses baies ont un parfum agréable et une saveur sucrée; elles mûrissent plus tard que nos raisins. On y trouve encore une sorte de pomme sous le nom de *pomme taffetas* : elle a été envoyée par le ministre comte de Cobenzel. Blanche comme la neige, elle est grosse comme le *pepin d'or* et d'un très-bon goût.

A l'extrémité du potager, où se trouve réuni tout ce qui complète cette culture, châssis, bâches à ananas, serre à fruit, etc., il existe un corps d'orangerie surmonté d'une tour chinoise de cent seize pieds de hauteur. Trois vastes galeries renferment pendant l'hiver environ cent cinquante caisses d'orangers, grenadiers, myrtes, géraniums et autres arbustes. Ces galeries, décorées intérieurement, servaient de salles de bal, de promenades d'hiver et de salons d'été.

Les serres chaudes sont au nombre de cinq, dont une de cent quatre-vingt-douze pieds de long sur vingt-deux pieds de large et autant d'élévation. Une partie de ces serres est destinée à la culture des arbres fruitiers, tels que vigne, pêcher, abricotier, cerisier, figuier, etc. Les autres étaient employées à la culture des arbres et plantes exotiques ou

des arbustes plus délicats que ceux d'orangerie.

Toutes les serres ont des fourneaux dont les conduits circulent dans les murs : on les chauffe avec du poussier de charbon de terre moulé au moyen de terre grasse en forme de motte à brûler. Pendant les froids, on couvre les vitraux avec des contrevents de bois qui se placent au moyen de coulisses et de poulies artistement imaginées. La chaleur qu'on y entretient en hiver varie, selon la nature et l'origine des plantes, depuis cinq jusqu'à douze et quinze degrés. Les serres sont divisées, de vingt en vingt pieds, par des cloisons en vitraux qu'on ouvre et qu'on ferme à volonté. Il y a un sentier par devant et un autre par derrière. Le milieu est occupé ou par un terre-plein pour les arbres fruitiers, ou par des couches à tannée pour les arbres étrangers, ou par des gradins pour les arbrisseaux du Cap et des Tropiques.

Sur le devant des serres chaudes se trouve un carré divisé en planches de trois pieds de large, séparées par des sentiers de deux pieds et demi. Ces planches renferment une ligne de plantes tant en pots qu'en pleine terre ; elles m'ont paru rangées dans l'ordre de Linneus et former une école de botanique en plantes rares, agréables et bien choisies. Cette école est environnée par une pépinière dont les allées sinueuses sont plantées d'arbres étrangers, parmi lesquels j'en remarquai d'assez précieux dans les genres du chêne, des érables, des pins, des cyprès de la Louisiane. L'intérieur est garni

d'arbres plus communs, tels que tulipiers, catalpas, platanes, cityses des Alpes, etc.

Le reste du terrain offre un jardin paysagiste d'un très-grand style; il est composé de masses de bois très-épaisses, de vastes prairies, au milieu desquelles courent et serpentent des eaux très-limpides. On trouve dans cette enceinte une cascade qui tombe d'un rocher, un temple au soleil et d'autres fabriques intéressantes. Les prairies occupent les parties basses, sur le devant du château, en face du canal de Bruxelles à Anvers, qui, de ce côté, termine les jardins. Elles se partagent en différents parcs dans lesquels paissent des vaches de la plus belle espèce, des chevaux et des troupeaux de moutons. Rien de si riche et de si animé que cette pelouse.

Les eaux sortent d'un enfoncement pratiqué dans le bois. Elles forment d'abord un lac dont l'étendue peut être de six ou huit arpents, puis des ruisseaux, des canaux, de petites rivières qui entourent des îles plantées d'arbres et d'arbustes agréables.

Au nombre des fabriques, il faut distinguer la ménagerie destinée aux oiseaux de diverses espèces, particulièrement de celle des gallinacés. Elle occupe une clairière pratiquée dans l'épaisseur d'un bois et garnie de grillages de fer dans toute sa circonférence. Des loges en maçonnerie sont destinées à recevoir les animaux et à les défendre du mauvais temps. Du côté du jardin, le château a quelque apparence; mais sur l'autre face, c'est une maison fort ordinaire.

La ville de Bruxelles se divise en partie haute et en partie basse ; cette dernière est plus étendue et la moins belle, mais la plus peuplée et la plus utile. C'est là que se trouvent les canaux, les magasins et qu'habite la classe laborieuse. La partie haute renferme le parc, les hôtels de la noblesse, les maisons des plus riches négociants et les monuments les plus remarquables.

Nous nous embarquâmes à huit heures du matin sur le canal qui conduit à Anvers, pour nous rendre à Malines. Une navigation de deux lieues jusqu'à Troisfontaines nous prit sept quarts d'heure. Le pays qui borde le canal est plat, couvert de prairies superbes, garnies de nombreux troupeaux et plantées d'arbres aquatiques qui séparent et distinguent les diverses possessions. A droite et à gauche on aperçoit de jolies maisons de campagne, des fermes, des hameaux, des habitations de cultivateurs aisés. Nous quittâmes la barque à Troisfontaines et nous arrivâmes par terre à Malines dans l'espace de deux heures. Cette partie du voyage nous fit voir un pays moins plat que celui qui longe le canal : moins de prairies naturelles, mais des trèfles, des chenevières, des terres labourables occupées par des cultures de sarrasin, de navets, de carottes, de panais, de spergule, de pommes de terre, de colza, de choux rouges, etc. La plupart des propriétés sont divisées par des lignes d'arbres. Des deux côtés les chemins sont bordés de deux rangées d'ormes, saules, frênes, chênes ou peupliers.

Malines est au milieu d'une plaine; sans être une ville forte, elle est cependant fermée de murs et défendue par un boulevard et par un fossé assez profond, rempli d'eau. Ses rues sont larges, propres et généralement droites. Dans les principales, les maisons sont bien bâties, les unes blanches, d'autres jaunâtres, quelques-unes peintes comme des décorations théâtrales; il s'en trouve même qui sont dorées. Les églises sont grandes et nombreuses : la cathédrale surtout est remarquable par une tour haute de plus de trois cents pieds. Nous y montâmes sous la conduite d'un chanoine attaché au chapitre de Saint-Rombaud. Elle a cinq cent soixante marches, chacune de six pouces six lignes, quoiqu'elle ne soit guère qu'aux deux tiers de l'élévation qu'on voulait lui donner. Sa construction gothique est très-hardie. De son sommet on découvre Anvers, Louvain, Bruxelles, un grand nombre de bourgs, de villages et d'habitations de toute espèce, des canaux, des étangs, de petites rivières qui rendent cette vaste plaine aussi agréable à l'œil qu'elle est fertile.

Le même chanoine nous mena au Béguinage : c'est un couvent ou plutôt une espèce de ville qu'occupent des filles ou des veuves vivant en communauté pour le spirituel, habillées comme nos sœurs grises et dirigées par un curé et deux ou trois autres prêtres. Chacune habite une petite maison extrêmement propre et commode. Les béguines ne font point de vœux et peuvent se marier. Elles tra-

vaillent de leurs mains pour vivre et jouissent d'une excellente réputation.

La ville de Malines n'est pas peuplée en proportion de son étendue. Le sang n'y paraît pas généralement beau ; les hommes sont petits, les femmes peu agréables. A voir la mise des habitants, la figure hâve d'un grand nombre d'entre eux, on conjecture qu'ils ne jouissent pas d'une grande aisance.

En retournant à Bruxelles, nous vîmes beaucoup de charrues en exercice : elles sont à larges oreilles. On laboure à la profondeur de dix à douze pouces. Ces labours se font par planches d'environ neuf pieds de large, bombées dans leur milieu et séparées par des rigoles creusées à la bêche jusqu'à quinze et dix-huit pouces dans les endroits les plus aquatiques. Le terrain, nouvellement travaillé, nous parut sablonneux, gras en général, maigre dans quelques parties. Il ne doit son extrême fertilité qu'aux engrais abondants, à l'intelligence de la culture et à l'humidité du climat.

Une promenade que je fis le dimanche au parc, à l'heure où il s'y trouvait le plus de monde, me confirma dans la première impression que m'avait faite la vue des habitants de cette ville, c'est-à-dire que le peuple vit dans l'aisance, que le sang est beau, que les hommes sont grands et bien constitués, les femmes fraîches : celles-ci ont de l'embonpoint, la figure ronde, les yeux bleus et la bouche grande.

Les fiacres ou carrosses de place sont compara-

bles à nos voitures bourgeoises même élégantes.

Je voulus voir la ville à la lumière. Les réverbères dont elle est éclairée ont la même forme que ceux de Paris, mais plus rapprochés les uns des autres et placés le long des maisons. On les allume au moyen d'une échelle qu'on pose sur la potence qui les soutient.

Dans ma tournée du soir, je rencontrai un prêtre qui portait le bon Dieu à un malade; il était accompagné de quinze ou vingt personnes avec des flambeaux, dont un seul était allumé. Un homme qui le précédait agitait sans interruption une petite clochette d'un son très-clair. Tout le monde, hommes, femmes, ouvrait la porte de sa maison, se mettait à genoux tenant une chandelle à la main.

Pour aller de Bruxelles à Louvain, on traverse un pays coupé de petites montagnes et de vallées; partout les terres sont cultivées avec soin et intelligence: point de jachères, beaucoup de navets, de colzas, de prairies artificielles; peu de céréales; des bois en assez grand nombre à quelque distance du chemin; seulement un ou deux villages, mais quantité de fermes, de maisons de plaisance, d'abbayes fort rapprochées de cette route, dont le trajet est de six lieues, toujours variées et agréables.

Le jardin de Louvain a tout au plus un arpent; il est carré; le milieu renferme une école de botanique; le fond est terminé par deux serres chaudes, une orangerie, des bâches et des châssis. Je vis dans ce jardin un poirier à fleur double qui, toutes

les années, se charge de fruit dont la saveur ressemble à celle du *bon chrétien;* il se conserve jusqu'à la Pentecôte; de plus, un noisetier d'Espagne qui donne des bouquets de noisettes, petites mais excellentes, ramassées en tête comme des *boules de neige*, et une sorte de cerisier dont les fruits viennent aussi par bouquets; un seul bouquet suffit pour former un plat de cerises.

Louvain est une grande cité, fort ancienne, assez bien bâtie. La maison de ville, d'une architecture gothique, est surchargée de sculpture : c'est une masse imposante dont les ornements ont de la singularité. L'Université attire des étudiants de toutes les parties de la Belgique; leur nombre s'élève quelquefois à plus de dix mille. Ils étaient en vacance, et par cette raison la ville ne nous sembla pas très-peuplée.

Dans le cabinet de l'Université nous vîmes entre autres curiosités remarquables sept momies qui fixèrent notre attention. L'on dit que c'est une famille de voleurs qui furent pendus le même jour, le grand-père, la grand'mère, le fils, la belle-fille et deux petits-fils. Les figures ont en effet beaucoup de ressemblance entre elles; le nez est le même, aquilin chez tous.

De Louvain à Tirlemont le territoire est uni et boisé; on y trouve une plus grande culture en céréales. Le chemin est assez montueux. La ville de Tirlemont est petite; point de commerce, une population peu considérable, mais de jolies maisons.

En continuant notre route pour Saint-Tron, nous remarquâmes sur le bord du chemin, à droite, trois buttes de terre hautes d'environ vingt pieds et distantes l'une de l'autre de vingt-cinq à trente. On prétend que ce sont les tombeaux de généraux romains tués dans une bataille.

Le maître de poste de Saint-Tron, agriculteur instruit, me fit connaître de quelle manière il travaille l'engrais dont il fertilise ses terres. Le fumier sorti des écuries, qui renferment ordinairement quarante-cinq chevaux, est déposé chaque jour dans une cour au centre de laquelle aboutissent tous les égouts. On le place par couches d'un pied d'épaisseur; tous les six jours on le saupoudre de suie de cheminée, et tous les jours on l'arrose avec l'eau amassée dans le milieu de la cour. Selon cet agriculteur, la suie de cheminée forme un sel qui pénètre le fumier, accélère sa décomposition et augmente ses qualités fertilisantes.

CHAPITRE II.

Liége. — Château de Ceré. — Château de Hamal. — Tongres. — Buttes. — Verviers. — Theu. — Spa.

Nous arrivâmes à Liége après avoir parcouru un pays coupé de collines et de vallons. La campagne présente, à droite et à gauche du chemin, des villages, des hameaux, des abbayes et des fermes cachées par des bosquets. Beaucoup de terres à blé, peu de prairies artificielles; seulement quelques prairies naturelles sur les bords des ruisseaux et dans les lieux bas.

La ville de Liége est placée dans un fond traversé par la Meuse. Du côté par lequel nous y entrâmes, de hautes montagnes très-rapprochées la dominent. Son aspect n'a rien d'agréable, les rues sont sales, les maisons irrégulièrement bâties. Les fenêtres en sont remarquables; on les prendrait pour des serres chaudes, tant elles ont de largeur.

Séparées entre elles par des trumeaux qui n'ont pas plus de quinze à dix-huit pouces, elles occupent à peu près toute la hauteur des étages. La raison de cette construction est que le soleil paraît rarement, et comme on est dans l'usage de laver les appartements, on a besoin d'un grand volume d'air pour les sécher et les assainir. La quantité de monde qu'on rencontre à chaque pas, le grand nombre de boutiques remplies de comestibles et de marchandises de toute espèce, la gaîté des habitants, tout cela donne à la ville un air de vie et d'aisance qui plaît après quelques instants de séjour.

Le jardin d'un particulier m'offrit le plus fort individu de *daphne indica* que j'eusse encore vu. Il avait six pieds de haut, garni de branches depuis sa racine jusqu'à la tête, le feuillage d'un beau vert. Je remarquai aussi dans ce jardin une chose que je ne connaissais pas, ce furent les palissades d'appui du bosquet, faites avec le *cornus mas ;* elles n'avaient pas plus de quatre pouces d'épaisseur, étaient parfaitement garnies et se prêtaient avec facilité à la tonture la plus sévère.

En voyant des chèvrefeuilles panachés à feuille de chêne, j'appris qu'à Liége on recherche avec passion tout ce qui est panaché. Cela ne fait pas grand honneur à l'agriculture des jardins du pays.

Le château de Ceré, maison de plaisance des princes-évêques de Liége, est situé sur les bords de la Meuse, en remontant son cours à une lieue de la ville. Il est bâti dans une petite plaine bor-

née des deux côtés par des montagnes escarpées, couvertes de vignes au midi et de taillis au nord. Des cultures de toute espèce, des châteaux, des maisons de plaisance, des habitations ou isolées ou réunies font de cette plaine un lieu enchanté.

Si le château de Ceré a de l'importance, ce n'est que par la masse et l'étendue de ses bâtiments. Les jardins sont vastes. On y trouve un potager considérable, de bonne nature de terre, comme toutes celles de cette vallée; un bosquet à la française, un parterre symétrique, des vergers et de beaux espaliers. Dans le coin d'une orangerie, je vis pour la première fois en fleur l'*agave americana*. L'individu n'était pas très-fort, et sa tige n'avait pas plus de dix à douze pieds de haut, très-rameuse, garnie d'une grande quantité de fleurs d'environ deux pouces et demi de long, d'un vert jaunâtre. Ce qu'elles avaient de remarquable, c'était la longueur des étamines, qui débordaient la corolle de plus d'un tiers.

En descendant sur le chemin qui conduit à Maëstricht, les bords de la Meuse forment une promenade charmante. Le terrain qu'on parcourt est couvert de jardins potagers circonscrits par des coteaux escarpés tapissés de vignes. De distance en distance s'élèvent les cheminées des pompes à feu servant à l'exploitation des mines de charbon de terre dont ce pays est rempli et qui est de la meilleure qualité. Les allées d'arbres qui ombragent les rives de la Meuse présentent aux habitants de la

ville un beau couvert sous lequel ils vont prendre le frais.

Sur les confins du territoire de Liége et de la Hollande est le château de Hamal près Tongres. Il avait appartenu au baron de Tott, grand amateur de jardinage et de végétaux étrangers. J'allai visiter cette propriété, composée d'un château petit, mais assez joli, entouré de fossés pleins d'eau; d'un jardin de trente arpents et d'une ferme qui comprenait cent bonnières en prairies, bois et terres labourables. Deux plantes du jardin me parurent devoir faire fortune chez nos fleuristes : une *giroflée jaune,* vivace en arbrisseau, à feuilles élégamment panachées de blanc, et un *mufle de veau,* également vivace, à fleur très-double.

Le pays que je parcourus est plat et légèrement tourmenté. La terre est bonne, mais un peu trop sablonneuse; on n'y rencontre plus de ces haies qui divisent les possessions ni de ces plantations d'arbres fruitiers qui forment des bocages dans la Belgique. Ces terres appartiennent à de grands propriétaires; ils ont des fermiers dont l'intérêt s'oppose à ces cultures trop minutieuses pour eux : aussi voyait-on là, comme en France, un tiers du sol en jachères, tandis que les petites propriétés de même nature n'en souffrent point.

Je remarquai en revenant trois buttes de terre semblables aux précédentes dont j'ai parlé. On me dit encore qu'elles indiquaient la sépulture de généraux romains tués sur le champ de bataille. A

quelque distance de là on me fit voir, à travers les terres, un chemin dont on attribue la construction aux Romains. Il me vint, à l'occasion de ces buttes, une réflexion toute naturelle. Depuis Tirlemont jusqu'à Liége on en compte sept; est-il probable que dans un espace aussi étroit il ait péri sept généraux des armées romaines? Eût-on pour chacun d'eux élevé un monument si considérable? N'a-t-on pas lieu de penser plutôt que ces buttes recouvraient le tombeau de tous les guerriers tués dans le combat? On sait que dans ces mêlées corps à corps il succombait beaucoup de monde. On faisait une grande fosse pour contenir tous les morts; la terre tirée de cette fouille était replacée dessus lorsque la fosse avait été remplie.

Dans cette contrée, les habitants des campagnes sont grands, forts et assez bien faits. Ils sont habillés proprement et chaudement. Les vêtements qu'ils portent sont recouverts d'une blouse de toile bleue. Presque tous les hommes fument du tabac; ils prennent du thé, ainsi que les femmes, pour leur déjeuner. Leurs chevaux sont remarquables par leur taille et leur embonpoint. Mais à Liége la population semble avoir dégénéré. On n'y rencontre, pour ainsi dire, que des êtres chétifs ou contrefaits, le visage hâve, le teint livide, mal vêtus, et une multitude de pauvres qui demandent l'aumône avec témérité. Cette dégradation se fait sentir au moral comme au physique. Du reste ici le peuple ressemble beaucoup à celui de Paris, même légèreté,

même curiosité. Les femmes, qui, en général, sont peu jolies, se donnent plus de peine, sont plus laborieuses et plus actives que les hommes. Ce sont elles qui font les briquettes de charbon de terre, qui transportent sur des brouettes la houille hors des mines, qui balaient les rues, qui vendent les légumes et qui font tous les travaux de ménage.

La houille de ces mines est excellente; elle se consomme dans le pays, dans le voisinage et jusqu'en Hollande, où elle arrive par la Meuse, qui communique au Rhin et à la mer. Elle alimente aussi plusieurs fabriques importantes, telles que manufactures de clouterie, d'armes à feu et de sel ammoniac. On trouve également sur le territoire des mines de kaolin que les Hollandais emploient pour faire leurs poteries.

Tout ce qui sert à la nourriture de l'homme est de bonne qualité, la viande, le gibier, le poisson et les légumes. A l'exception de la poire, les fruits sont médiocres; le raisin mûrit difficilement. Comme le vin est fort cher, qu'on paie jusqu'à huit francs la bouteille de ceux du Rhin, de la Moselle et de Bordeaux, c'est la bière qui est la boisson commune; elle ne coûte presque rien, quoiqu'elle soit agréable. Il n'en est pas de même de l'eau-de-vie faite avec le grain de genièvre, elle a un goût empyreumatique qui n'est tolérable que par l'habitude.

Tongres, ancienne ville des États de Liége, n'est qu'à trois lieues de distance de cette dernière. Elle

est petite, mal bâtie, sans commerce, quoiqu'il y passe une jolie rivière. La population n'excède pas quatre mille âmes. Les rues ressemblent à des échelles, aucune voiture n'y peut passer, les chevaux ont peine à s'y soutenir. Une grande partie du terrain que renferme l'enceinte est occupée par des jardins particuliers; des haies de cornouiller mâle les séparent.

A l'une des extrémités de la ville se trouve la citadelle, qui n'est forte que par sa position. En parcourant les remparts du côté du nord on aperçoit de vieilles constructions en pierre de la nature des silex et en mortier qui paraît plus dur que la pierre même. Ces constructions sont des murs très-épais et des tours; elles passent pour être l'ouvrage des Romains. Il en existait d'autres du côté de l'ouest dont il ne reste plus que des vestiges seulement à six pieds de terre. Ce devaient être les anciennes fortifications qui entouraient la ville, autrefois très-étendue et très-fréquentée. Lucain en parle comme d'une cité considérable, fort commerçante et fort peuplée de son temps.

Je voulus examiner de près quelques-unes des buttes dont j'ai déjà fait mention. La première est à une heure environ de distance des remparts. Sa circonférence, par le bas, est de cent soixante-douze pas, chacun de deux pieds et demi de France; au sommet, de vingt-huit pas; elle peut avoir soixante à quatre-vingts pieds d'élévation. De ce point on découvre quatre autres buttes, dont deux voisines

de celle-ci, une autre au couchant, à la distance d'une lieue, la dernière au midi, à une lieue et demie de distance.

Ces buttes forment des cônes assez réguliers, un peu aplatis vers le sommet et même concaves dans le milieu. Elles sont couvertes d'un gazon épais et fin. La terre dont elles sont composées est de même nature que celle qui se trouve à la surface dans le voisinage, jaune, argileuse et sablonneuse. Les plantes qui s'y rencontrent sont différentes espèces de graminées communes partout, telles que le *lolium perenne*, *airea cœspitosa*, *festuca ovina*, etc.; quelques lichens, savoir : le *prunastri*, le *rangiferinus*; ensuite le *thymus serpillum*, *geranium cicutarium*, *echium vulgare*, *leontodon hispidum*, *reseda luteola*, *euphrasia officinalis* et *odontilis*, *ononis antiquorum*, *rosa eglanteria*, *prunus sylvestris*, etc., etc.

Il paraît qu'on a fouillé la troisième de ces buttes pour savoir ce qu'elle contenait, car elle est plus basse que les autres, ouverte d'un côté et moins régulière dans sa forme.

Toutes ces buttes présentent un aspect singulier; elles s'élèvent au milieu de vastes plaines comme des bornes : on ne peut douter qu'elles n'aient été faites de la main des hommes à une époque très-reculée. Auprès de la troisième est une terrasse très-étendue qu'on me dit avoir servi antérieurement de digue contre les eaux de la mer. Elle forme une portion de cercle dans une longueur de plus d'un quart de lieue. Ses glacis, des deux côtés, sont très-

rapides et laissent au sommet un plain-pied d'environ trois toises de large. Il est bordé de rangées d'arbres, de même que les glacis. Ce sont des tilleuls, des hêtres, des peupliers blancs et autres arbres communs.

Il est hors de vraisemblance que cette élévation de terre ait eu la destination qu'on lui suppose ; d'une part, la localité s'y refuse; de l'autre, la hauteur du terrain ne permet pas de croire que la mer se soit jamais trouvée si rapprochée de la ville de Tongres. Il est bien plus naturel de penser que cette terrasse servait de fortification contre les incursions de l'ennemi.

Mais j'étais particulièrement frappé des différences qu'offre ce pays, tant pour la nature du sol que pour sa forme et pour sa culture. Depuis mon entrée dans la Belgique, je n'avais parcouru qu'un terrain uni, marqué seulement par de légères ondulations, à des distances considérables, et par quelques coteaux peu élevés. La terre, de nature argileuse, plus ou moins sablonneuse, s'étend en vastes plaines cultivées ou en céréales, ou en prairies artificielles, ou en plantes propres aux arts. On trouve bien en quelques endroits des clôtures dans le voisinage des villes, des villages et des hameaux ; mais elles ne sont point générales. Après le passage de la Meuse, au contraire, le territoire est perpétuellement coupé de vallons et de petites montagnes dont les aspects et les dimensions produisent une grande variété. La couche de terre supérieure recouvre des

schistes feuillets qui annoncent, ici, des mines de houille; là, des carrières de marbre; ailleurs, des mines de fer. Les possessions sont divisées par des clôtures de haies vives faites en épines blanches et du milieu desquelles sortent des saules, des frênes, des chênes, des pruniers sauvages, des hêtres et autres arbres forestiers qu'on laisse croître en liberté. Ces clôtures entourent des prairies naturelles où l'on élève des bestiaux. Très-souvent les maisons des propriétaires sont enfermées dans ces enclos, et leur première enceinte est consacrée aux arbres fruitiers et aux légumes. Ainsi, la campagne présente une multitude d'habitations répandues sur toute sa surface. C'est pour cela que les villes et les villages sont si éloignés les uns des autres; il n'y a que les artisans et les marchands qui les habitent, tandis que tous les agriculteurs sont domiciliés sur leurs champs. Rien de plus varié, de plus agréable que le paysage de ce canton; l'œil ne se lasse point de le contempler: on serait heureux d'y passer sa vie.

Herve est un gros bourg composé d'une seule rue très-longue, tortueuse, mal pavée, bordée partout de quelques jolies maisons; il se trouve sur la route de Liége à Verviers.

Cette dernière ville me parut vaste. On y voit des promenades publiques, de grands bâtiments, beaucoup de manufactures, des églises gothiques assez belles. Située dans un vallon au milieu duquel coule une petite rivière dont les eaux limpides alimentent

et vivifient de nombreuses usines, elle est environnée de coteaux assez élevés, parsemés de clôtures, d'arbres et d'habitations qui rendent le site extrêmement pittoresque.

Sur le haut de la montagne qui domine Verviers, je vis pour la première fois des voitures que traînaient des bœufs attelés par les cornes. Ils charriaient de la mine de fer, dont le pays abonde et qu'on extrait à sa surface. La terre est couverte de l'*erica multiflora*, du *spartium purgans* et *scoparium*.

A l'exception d'un petit nombre de maisons et de quelques fermes placées à de grandes distances, on ne recontre point d'habitations dans l'espace de deux lieues entre Verviers et Theu.

Theu est un village misérable, sur les bords d'une petite rivière, au pied d'une haute montagne. Presque tous les habitants sont des ouvriers occupés aux travaux d'une manufacture d'ustensiles de cuisine en fer battu et d'une fabrique de tôle dont la matière est excellente. Je vis dans cette dernière un procédé assez ingénieux. Pour que l'enclume sur laquelle tombe le martinet destiné à battre le fer et à l'amincir en tôle ne s'échauffe pas trop, on a établi un petit ruisseau d'eau vive qui arrose toute la surface de l'enclume.

La rivière sur laquelle sont construites ces usines prend sa source à Spa; elle fait tourner toutes les mécaniques, qui sont fort simples et d'un entretien peu dispendieux. Les produits se transportent par la Meuse et le Rhin dans toutes les parties du monde.

Le village de Theu se joint à celui de Franchimont en suivant la même rivière. Le château de Franchimont est assis sur la crête d'une montagne coupée à pic de trois côtés et qui domine tout le pays.

Spa s'annonce par la belle route qui y conduit, par des prairies charmantes, meublées de jolies maisons de plaisance. Elle est bâtie au milieu d'une vallée qu'entourent des montagnes hautes et rapides dont les sommets ainsi que leur pente sont couverts de bois épais. Le bas est occupé par des jardins, des vergers et des potagers. Les rues de la ville sont d'une extrême propreté, les bâtiments spacieux, décorés pour la plupart avec élégance, quelques-uns, tels que la *Redoute*, avec luxe.

La source d'où sort l'eau minérale est dans une place, au centre de Spa, entourée d'une balustrade et surmontée d'une petite fabrique en forme de fontaine publique. On me fit boire de cette eau, à laquelle je trouvai un goût acide et nauséabond.

CHAPITRE III.

Aix-la-Chapelle. — Bains chauds. — Coquilles pétrifiées. — Fabriques d'aiguilles. — Mines. — Fabriques de cuivre de Stolberg. — Sépultures.

Pour se rendre à Aix-la-Chapelle, il faut retourner de Spa à Verviers; le pays est délicieux jusqu'à Henri-Capelle, gros village du duché de Limbourg. En cet endroit, la route cessait d'être pavée, le terrain couvert de bois et le chemin presque impraticable jusqu'à Aix. Vers Borscheit, hameau ou faubourg d'Aix-la-Chapelle, le sol devient plus ferme et l'on retrouve le pavé.

Les remparts d'Aix-la-Chapelle sont ruinés en grande partie; les fossés sont employés en prairies ou en jardins potagers; ailleurs, ils sont remplis par des eaux stagnantes. Cette ville, en général mal bâtie, n'a que des rues étroites et tortueuses dont le pavé est très-petit et très-inégal. Il s'y rencontre cependant quelques édifices qui ont de l'apparence,

des places publiques assez belles et des promenades plantées d'arbres qui bordent les fossés. Comme elle est fréquentée par un grand nombre d'étrangers qui vont y prendre les eaux, ils y portent la passion du jeu, et cette frénésie cause de fréquents dérangements dans les fortunes. La langue des habitants est un allemand corrompu; plusieurs parlent un mauvais français. Les mendiants assiégent les portes des maisons et importunent les passauts. Quoique le peuple soit pauvre, le luxe est répandu jusque dans la classe des bourgeois et des marchands : ils sont vêtus avec élégance. La mise des femmes et des hommes de bon ton est la même qu'à Paris.

Parmi les tableaux fort médiocres qui remplissent les salles de l'hôtel de ville, il en est pourtant quelques-uns que leur sujet rend intéressants, celui, par exemple, où sont peints les portraits de tous les négociateurs qui ont coopéré au traité d'Aix-la-Chapelle. On montre, dans une de ces salles, un large tapis vert autour duquel se rassemblaient les envoyés de toutes les puissances de l'Europe. Cette pièce, qui est carrée, a quatre portes; le tapis est rond, de manière qu'il n'y avait point de place d'honneur et qu'il ne pouvait s'élever aucune dispute de préséance. Il y a une bibliothèque, mais elle est peu considérable et ne renferme que des livres de diplomatie.

A côté de cet hôtel de ville est l'emplacement qu'occupait le palais de Charlemagne : il est aujourd'hui couvert de maisons de particuliers et d'une

salle de spectacle. Une tour antique subsiste encore sous le nom de *tour de Granus*. La chapelle de Charlemagne n'avait été démolie que depuis quelques années : elle était remplacée par la maison d'un chanoine qui avait fait mettre sur la porte principale le marbre portant l'inscription de l'ancien monument.

La cathédrale est un grand bâtiment gothique qui offre des beautés intérieures. Au milieu du dôme était autrefois le tombeau de Charlemagne, surchargé de colonnes de granit, de porphyre, de marbre de Paros et d'autres marbres apportés de Rome par cet empereur. Le tombeau a été enlevé de ce lieu par parties et à différentes époques. On dit que celui de l'empereur Othon existe encore dans le chœur de l'église.

Je parcourus trois ou quatre des bains chauds d'Aix-la-Chapelle. La source est une citerne d'environ quatre pieds de long sur trois de large, couverte d'un grillage de barreaux de fer qui supportent une grosse pierre dont est bouché l'orifice. Lorsque cette pierre est levée, on voit la source bouillonner faiblement; la vapeur qui s'en exhale répand une odeur très-désagréable de foie de soufre et d'œufs pourris. Une couche de soufre assez épaisse couvrait les parois de la fosse, les fers et le dessous de la pierre. L'eau de cette source est chaude à n'y pouvoir tenir la main; elle est conduite à différents bains dans des chambres particulières où les malades se rendent, soit pour pren-

dre les bains, soit pour boire les eaux. Parmi les maladies qu'elles ont la propriété de guérir, on cite celles de la peau. Ces bains sont fréquentés par des individus de toutes les nations. La ville doit à cette affluence une partie de sa prospérité. Les bâtiments des bains ne répondent pas à l'importance de leur objet; ils sont petits, mal construits et sans aucune espèce de décoration. Il me semble qu'on pourrait les rendre plus agréables et plus commodes.

La *Redoute*, où l'on donne des concerts et où l'on s'assemble pour jouer, prendre des rafraîchissements et lire les papiers publics, est une espèce de grand café décoré avec plus d'ostentation que de goût.

Je n'ai pas vu sans intérêt une culture de chardons à foulon. Voici en quoi elle consiste.

On choisit un terrain de nature substantielle, sablonneux et qui ait de la profondeur. Après lui avoir donné deux labours à la charrue et un engrais assez copieux, on le herse avec soin pour en unir la surface et le bien diviser. Les graines doivent être semées au mois d'avril par planches. Vers le mois de septembre on repique les jeunes plantes en pleine terre et par lignes espacées entre elles de deux pieds, et à un pied de distance dans chaque ligne. La première année, la plante ne produit qu'une rosette de feuilles appliquées contre terre; la seconde, elle monte en tige, produit ses têtes de fruits et devient propre à être employée dans les

arts. Sa maturité arrive à la fin du mois de septembre; la plante meurt bientôt après.

Il existe, aux environs de la ville, une montagne assez élevée dans laquelle on trouve des coquilles pétrifiées. La coupe de cette montagne présente des couches de sable de différents degrés de dureté et de diverses couleurs, des bancs de pierre calcaire et des lits de silex. C'est dans ces derniers ordinairement qu'on rencontre des coquilles et autres corps marins pétrifiés. Ceux que je remarquai étaient ou si communs ou si maltraités que je n'eus pas l'envie d'en ramasser.

La montagne forme un pain de sucre oblong au milieu d'une grande vallée. Arrivé au sommet on jouit d'une vue très-étendue. D'un côté, on plonge sur la ville d'Aix-la-Chapelle et on en détaille toutes les parties; des autres points, on découvre le paysage le plus riche en pâturages, en étangs, en habitations et en maisons de plaisance. Cette promenade est charmante au déclin du soleil et lorsqu'il ne fait pas beaucoup de vent.

En parcourant le boulevard qui sépare la ville de ses faubourgs, mon attention s'est portée sur le jardinage; voici dans quel état je l'ai trouvé : les fossés qui entourent Aix-la-Chapelle sont, pour la plus grande partie, cultivés en marais; ils produisent en général nos légumes les plus communs, surtout ceux dont les racines conviennent à la nourriture des hommes. On y fait venir aussi beaucoup d'herbages et de salades. Pour faire blanchir

ces dernières et les rendre plus tendres, on se sert d'un procédé fort simple et peu dispendieux.

Lorsque ces plantes sont arrivées à leur volume, au lieu d'en réunir les feuilles en faisceau serré par des liens de paille, on les couvre avec des pots faits exprès, de forme conique et ouverts par les deux extrémités. Comme ces vases sont fabriqués d'une terre qui tient de la nature du grès et qu'ils sont vernissés, ils résistent aux intempéries des saisons et même à d'assez fortes gelées.

Ce procédé a l'avantage d'économiser le temps qu'on emploie à lier les salades, de faire blanchir les feuilles extérieures des plantes, et par conséquent de rendre mangeables ces feuilles, qui par le moyen ordinaire restent vertes, dures et coriaces; les salades deviennent plus tendres et plus douces parce que l'étiolement est plus complet. Il est à craindre pourtant que lorsque le soleil est longtemps sans paraître, que la saison est humide ou que la pluie tombe en abondance, les plantes ne pourrissent; mais, en des cas semblables, il est facile de retirer les vases, sauf à les remettre quand les plantes sont ressuyées de l'humidité surabondante et qu'il vient du temps sec.

Les pots dont il s'agit ont environ huit pouces de haut, six de large à l'extrémité inférieure et quatre à l'extrémité supérieure; ils ont un rebord à la partie qui doit toucher à la terre.

On cultive encore dans ces fossés l'osier rouge, qu'on ne rencontre que fort rarement aux environs

de Paris. Cette espèce a cependant son mérite. Elle s'élève en arbre comme notre saule blanc ordinaire. On en fait des têtards qui, chaque année, poussent des branches longues de six à huit pieds et qu'on emploie pour la vannerie. On multiplie cet osier par plançons de six à huit pieds de haut et de la grosseur du bas de la jambe. Il se plaît dans les terrains aquatiques et sur le bord des fossés.

Aucune rivière ne passe à Aix-la-Chapelle; mais indépendamment des eaux minérales, il s'y trouve plusieurs sources d'eau bonne à boire. On y a conduit aussi des ruisseaux qui font mouvoir les usines et alimentent les fontaines publiques distribuées dans tous les quartiers de la ville. Ces fontaines sont en général des monuments de très-mauvais goût.

Les manufactures d'aiguilles sont au nombre des usines les plus intéressantes du pays. J'en visitai une où l'on me fit remarquer tout le travail que nécessite une aiguille pour être propre au commerce. Elle passe dans les mains de soixante-douze personnes et occupe des ouvriers de tout âge et de tout sexe. Les uns travaillent dans la fabrique, les autres dans leur domicile. Il est bon d'observer que la plus grande partie des aiguilles prétendues anglaises sont achetées à Aix-la-Chapelle et vendues par les Anglais comme produit de leur industrie.

Toute cette contrée, depuis Liége jusqu'à Aix, ne tire de son propre sol ni blé, ni vin, ni bière; mais elle abonde en pâturages, au moyen desquels

les habitants se procurent d'excellent beurre, des fromages, des laines et des élèves de bestiaux de toutes les espèces. Les bestiaux sont d'une grande taille, robustes et en général d'une bonne qualité. Malgré l'économie et la sobriété de la population, elle est si nombreuse qu'elle aurait beaucoup de peine à exister si le commerce ne lui fournissait d'autres moyens pour suppléer à ce qui lui manque.

Le pays est riche en mines de fer et de houille; on y rencontre des mines de plomb, de calamine et de cuivre, et des carrières d'assez beaux marbres. Dans quelques parties les bois ne sont pas rares. Avec ces présents de la nature, il a été facile d'établir des forges, des usines, des fabriques et des ateliers de tout genre. Ils occupent utilement l'excès de la population. On se pourvoit de grain dans le pays de Juliers; on fait venir le vin de France et des bords du Rhin. Comme en général le peuple consomme peu de pain et qu'il se nourrit plus de viande et de laitage, le défaut de blé est moins sensible ici qu'ailleurs. C'est bien encore ici qu'on reconnaît la vérité de cette opinion d'Arthur Young, qu'un peuple qui fait du grain la base de sa nourriture est toujours à la veille de mourir de faim. Est-il un seul jour privé de la quantité qu'il s'est rendue nécessaire, tout est perdu pour lui, il crie à la famine et se soulève. Dans le Limbourg, dans le Franchimont, j'ai vu des villages manquer de pain pendant plusieurs jours sans en paraître affectés et sans en souffrir beaucoup, parce qu'ils

avaient des aliments aussi substantiels et non moins savoureux. Ce serait donc un acheminement vers la prospérité agricole que d'amener le peuple à vivre en grande partie de viande et de racines, à regarder le pain plutôt comme l'assaisonnement que comme la base essentielle de sa subsistance. L'agriculture coûterait moins de frais de main-d'œuvre, serait moins sujette aux vicissitudes des saisons, produirait une masse d'aliments plus nourrissants, d'un transport plus facile, d'une manipulation moins longue et moins dispendieuse que ceux qui sont extraits des céréales.

Un armurier de réputation, dont je visitais l'atelier, m'apprit que les lames de Damas, qui sont si dures et si acérées qu'elles taillent le fer à froid, sont faites avec un fil de fer extrêmement fin qu'on réunit par masses et qu'on forge ensuite. C'est à l'imitation de ce procédé qu'en se servant des aiguilles défectueuses, il était parvenu à se procurer un excellent acier dont il fabriquait des canons d'arquebuses et de pistolets à longue portée, des limes et des outils de la meilleure qualité.

A deux lieues d'Aix-la-Chapelle sont les fabriques de cuivre jaune de Stolberg. On y arrive par un chemin bordé tantôt de prairies entourées de haies, tantôt de terrains arides remplis de broussailles. Le village occupe un vallon très-étroit où coule une petite rivière qu'on traverse à gué dans plusieurs endroits et où viennent se rendre différents ruisseaux qui descendent de montagnes escarpées,

couvertes de bruyères et de bois. Le premier objet qui frappe les regards est une machine hydraulique élevant l'eau à une grande hauteur et la portant à une distance de plus de soixante pas. Elle est extrêmement simple et faite de bois léger. Au moyen des eaux qu'elle fournit en abondance tournent des rouages qui font mouvoir les marteaux destinés à battre le cuivre jaune.

La manufacture principale est divisée en plusieurs ateliers. Dans l'un est le moulin où l'on broie la calamine : il a deux meules, la première fixe, la seconde tournante comme celles de nos moulins à farine. Il existe trois variétés de calamines : l'une d'excellente qualité, l'autre inférieure, la troisième médiocrement bonne. On concasse avec des marteaux ces trois variétés en les séparant en morceaux de la grosseur d'une noisette ou tout au plus d'une noix ; ensuite on les passe au moulin, qui les réduit en poudre aussi fine que du son ; enfin on les mélange dans des baquets pour en remplir les creusets avec du cuivre rouge coupé en lanières réunies par pelotes de la grosseur des deux poings.

Le second atelier est destiné à la fonte de la matière et au coulage en plaques de cuivre. Une partie de cet atelier est occupée par des fourneaux à réverbères qui ont la forme d'un œuf coupé par la moitié. On place dans le fond huit creusets d'environ un pied de haut et de six pouces de diamètre. Ces creusets sont remplis de calamine mélangée aux deux tiers de leur hauteur, et le reste contient une

pelote de cuivre rouge coupé en lanières. Deux heures à peu près suffisent pour mettre la matière en fusion. On la transvase dans un des creusets, et après l'avoir séparée du charbon et des matières étrangères au métal fondu, on porte le creuset à la coulerie.

Cette coulerie, placée tout près des fourneaux, est composée de deux tables bien unies en granit de Cherbourg, qui s'appliquent l'une sur l'autre en laissant entre elles un quart de pouce d'intervalle, ce qui se pratique au moyen de règles de fer placées sur les côtés et formant le cadre du couloir. Lorsque les deux tables ont été bien assujetties ensemble, on les penche à l'angle de 45 degrés environ et l'on verse par la partie supérieure, qui forme une sorte d'oreille, la matière en fusion qu'on a transvasée des sept creusets dans le huitième. Il en résulte une plaque de la grandeur du cadre. On la découvre quelques minutes après qu'elle a été coulée; on ébarbe les bavures qui se trouvent sur les quatre côtés, et on la retire du cadre. Quarante-cinq livres de cuivre rouge mêlées avec soixante livres de calamine donnent, par la fusion de ce mélange, soixante livres de cuivre jaune, parce que le zinc contenu dans la pierre calamineuse donne quinze livres d'augmentation au cuivre, le rend jaune, plus ductile et propre à faire du laiton.

Les plaques de cuivre sont battues et amincies par le marteau d'une machine que l'eau fait mouvoir; on les coupe ensuite par rubans d'un quart

de pouce de large ; on les fait rougir au feu et on les passe par une filière qui d'abord arrondit les angles de ces rubans. Ils sont encore remis au feu et repassés par une filière plus petite, et ainsi successivement jusqu'à ce que le fil de laiton soit arrivé à la grosseur qu'on le désire, toujours en repassant le fil au feu chaque fois qu'il sort de la filière, parce que, sans cette précaution, il se romprait et ne pourrait s'allonger.

Un autre atelier contient les filières ; elles sont mises en œuvre par des roues auxquelles l'eau imprime un mouvement rapide et fort. Un enfant amincit avec une lime le bout d'un des paquets de fil de cuivre. Présenté à un des trous de la filière, ce fil est aussitôt pincé par une tenaille qui le tire d'environ huit pouces, puis le lâche et le reprend tout près de la filière pour le tirer de pareille longueur, et ainsi de suite jusqu'à la fin du peloton. L'enfant amincit de nouveau l'extrémité et le repasse encore dans un trou plus petit que la filière.

A côté de cet atelier s'en trouvent d'autres où on lamine le cuivre jaune : on se sert de marteaux mûs par des moulins à eau. Les entrepreneurs prétendent que le cylindre adopté en Angleterre ne peut être employé au laminage du cuivre jaune. Aussi leur travail est-il plus long et plus dispendieux, parce qu'on est obligé de chauffer les lames chaque fois qu'elles s'amincissent sous le marteau.

Le pays où sont situées ces usines ne produisant pas de cuivre, on le tire de Suède : elles ne doivent

leur établissement dans ce lieu qu'au charbon de terre qui y est très-abondant, aux mines de calamine qui se rencontrent dans le voisinage et aux eaux qui s'y réunissent en quantité.

Avant de quitter Aix-la-Chapelle, il n'est pas hors de propos de consigner sur les usages de la vie quelques remarques que j'ai été à portée de faire dans une maison opulente, celle d'un manufacturier de drap. Vers neuf heures du matin, on sert pour le déjeuner du café et du thé, avec de la crème, du lait, du pain et du beurre. Le dîner est composé de deux services, du dessert, du café et de la liqueur. Entre le dîner et le souper on prend encore du café et du thé. A neuf heures du soir, on soupe; ensuite on prend le punch, et l'on se retire vers onze heures.

Les mets qu'on sert dans les repas sont les mêmes que chez nous, la viande de boucherie, la volaille, le gibier et le poisson; mais il s'y trouve en général plus de légumes que sur nos tables. Une chose nouvelle pour moi, c'étaient des fruits d'églantier confits au sucre et cuits en compote : on les mange avec le rôti, ainsi que les compotes de pommes et de poires. Les fruits d'églantier sont séparés de leur pepin : ils sont d'un beau rouge de cerise; leur saveur est acidule, et ils forment un mets aussi agréable à l'œil que flatteur pour le goût. On mange quelquefois des petits pois verts conservés depuis la dernière récolte. Quoiqu'ils aient perdu une partie de leur saveur et qu'ils soient un peu moins

tendres que ceux qu'on cueille dans la saison, ils paraissent encore de fort bonne qualité.

Dans ce pays on boit en général beaucoup de vin, tant de France que des bords du Rhin et des autres contrées étrangères. Les maîtres de maison croient qu'il est de la politesse de presser leurs convives à boire; ils remplissent votre verre à l'instant qu'il est vide, et si l'on n'y prend garde, on court risque de s'enivrer bien promptement.

Beaucoup de personnes fument du matin au soir; on fait la conversation, on traite d'affaires la pipe à la bouche.

Presque toutes les églises d'Aix-la-Chapelle ont, depuis un certain nombre d'années, des catacombes où l'on descend par des escaliers de quinze à vingt marches. Elles sont divisées en corridors dans les parois desquels on a pratiqué des niches sur trois rangs les uns au-dessus des autres. Chaque niche a deux pieds six pouces de large en carré et sept pieds de profondeur. C'est là qu'on peut se faire enterrer en payant une somme qui répond à 18 ou 20 fr. de notre monnaie. Cette somme n'est que le prix de la location d'un caveau pour quatre ans. A l'expiration de ce terme, on retire les ossements; on les dépose dans un charnier destiné à les recevoir, et on remplit les niches d'autres corps.

Cette construction est due à l'envie qu'avaient les familles de faire enterrer leurs morts dans les églises. On était perpétuellement obligé de décarreler le sol de ces édifices. Pour éviter les embarras et les

dépenses, on a donc imaginé de faire ces catacombes; elles peuvent contenir un beaucoup plus grand nombre de corps et à très-peu de frais, puisqu'il n'est plus question de lever des dalles de pierre, de faire des fouilles et de replacer le tout comme il était avant l'enterrement. Il suffit de fermer d'un petit mur de briques l'orifice de la niche dans laquelle on vient de déposer un cercueil.

CHAPITRE IV.

Juliers. — Bergheim. — Cologne. — Eglises. — Brülh. — Terre d'ombre.

Depuis Aix-la-Chapelle jusqu'à deux lieues de distance, le chemin est une chaussée qui traverse des bois et des vergers entremêlés de pâturages. Montueux d'abord, il s'abaisse ensuite insensiblement et vient gagner le plat pays où commencent les vastes plaines de Juliers. Cette chaussée est si étroite, les ornières qui la bordent sont si profondes que toute voiture qui a le malheur d'en rencontrer une autre et de tomber en debord verse immanquablement.

La terre de ces plaines ressemble beaucoup à celle de notre Beauce, bonne, franche, mais un peu plus sablonneuse; elle est de couleur jaunâtre et paraît avoir de la profondeur en plusieurs parties. Ici recommencent le régime des jachères, la sup-

pression des haies, l'éloignement des habitations, la pénurie des bestiaux et la mauvaise agriculture. Cela semblera singulier à ceux qui savent que le pays de Juliers est le grenier du Luxembourg, du Limbourg et autres contrées. Il n'en est pas moins vrai que la méthode des jachères fait perdre un tiers des récoltes qu'on pourrait tirer de ce sol fertile. En effet, les terres des petits propriétaires qui cultivent par eux-mêmes, non-seulement ne se reposent point, mais elles rapportent souvent deux récoltes par an. Les céréales sont-elles coupées, aussitôt le champ, retourné par un labour, est ensemencé en turneps, en navets ou en raves que l'on cueille dans les mois d'octobre, novembre et décembre, et qui fournissent 1° du fourrage vert pour nourrir les bestiaux à l'étable; 2° des racines pour les hommes et les animaux pendant tout l'hiver; 3° des pâturages pour les vaches et les moutons jusqu'aux grandes gelées. Le vice des jachères est si saillant que l'empereur d'Allemagne lui-même avait voulu réduire les grandes fermes de ce pays, dont plusieurs ont le labour de quinze ou vingt charrues, à celui de deux ou trois charrues seulement, ce qui eût restreint chaque ferme à environ deux cent quarante arpents de France. Par ce moyen, il eût augmenté le nombre des fermiers, multiplié les habitations dans de vastes campagnes qui en sont dépourvues, tiré un plus grand parti des possessions et un produit en grains plus considérable. Il est encore d'autres raisons qui militent

en faveur de ce projet; j'aurai occasion d'y revenir.

Juliers, petite place fortifiée, est située sur les bords de la Roër; on traverse cette rivière sur un pont avant d'arriver aux portes de la ville, qui m'a semblé assez jolie. Je ne m'y arrêtai que la nuit, et je repris, dès le lendemain, la route de Cologne, en passant par Bergheim, qui n'en est qu'à trois lieues. Le chemin est tracé au travers d'une forêt qui, de chaque côté, paraît fort étendue. Cette forêt, composée en partie de chênes, en partie de hêtres, est assise sur un sable graveleux de peu de profondeur, dont la base doit être un lit de glaise, si l'on en juge à l'inspection des vieux arbres. Dans les endroits bas et humides croissent des bouleaux, des peupliers, des saules de différentes espèces; dans les fossés, l'*equisetum nudum*, ou la prêle, employé pour les arts; sur quelques parties incultes, le *genista scoparia* et le *purgans*, confondus ensemble.

Les bois de cette contrée sont exploités en général comme ceux de France, c'est-à-dire mis en coupes réglées. On laisse, par chaque arpent, un certain nombre de baliveaux; en quelques endroits cependant on se dispense de laisser des baliveaux tout en faisant des coupes réglées. Ces deux manières d'exploiter les bois, sur le même sol, à la même exposition, et toutes choses égales d'ailleurs, offrent la solution d'un problème qui depuis longtemps divise les agriculteurs.

Les portions de bois dans lesquelles on a laissé

les baliveaux sont moins vigoureuses ; le taillis est plus faible, il se rencontre plus fréquemment des clairières, surtout au voisinage des arbres réservés. Ceux-ci mêmes sont très-branchus, la tête arrondie en forme de pommier, les pousses courtes et mortes sur plusieurs des plus gros.

A quelque distance de là et dans la partie de bois où il n'a point été laissé de baliveaux, le taillis est serré, sans clairière; les pousses sont droites et pleines de vigueur. La masse se trouve de deux pieds plus élevée que celle du taillis à baliveaux.

Plus loin que Bergheim et près d'un monastère, j'ai remarqué une portion de bois destinée à devenir futaie. Les arbres, quoique à peu près du même âge que ceux des parties précédemment examinées, sont beaucoup plus élevés ; leur tronc est droit, sans grosses branches latérales, et leur cime, qui semble devoir atteindre à une grande hauteur, est pyramidale aiguë : ce qui annonce qu'ils ne sont pas encore parvenus à leur *maximum* et qu'ils ont chaque année une croissance rapide.

D'après cette double observation, il semblerait que le système des baliveaux devrait être proscrit et qu'il serait plus utile aux propriétaires et aux gouvernements de faire une réserve dans une partie des forêts pour la laisser croître en nature de futaie. Reste à savoir pourtant si des arbres isolés, quoique moins élevés, moins droits, n'ont pas un bois plus ferme, plus dur et plus serré que ceux qui viennent en masse de forêts. A dire vrai, tout

porte à croire que les premiers à cet égard l'emportent sur les seconds. C'est à l'expérience à résoudre le problème.

Généralement la culture des forêts est soignée dans ce pays. On ne se contente pas de semer le bois, on le plante. C'est ainsi que j'ai vu, en plusieurs endroits, des chênes et des hêtres plantés en lignes. Les sujets qu'on plante sont déjà forts, et j'ai vu principalement des hêtres de la grosseur du bras qui avaient été mis en place l'année d'auparavant.

Bergheim est une très-petite ville, entourée de murs de briques, de vieilles tours et de portes qui tombent de vétusté. Les maisons sont basses et mal construites. La rue principale est large, mal pavée et encombrée de boue et d'immondices. Cette ville est le passage de Cologne à Aix-la-Chapelle et à Maëstricht. En la quittant, on parcourt, pendant l'espace d'une demi-lieue, un pays ouvert, cultivé en céréales; puis on retrouve les bois dont on ne sort qu'à une lieue et demie de Cologne. Si le chemin est montueux et désagréable, on en est bien dédommagé lorsqu'on arrive aux coteaux qui dominent le vaste bassin dans lequel cette ville est située. De ce point de vue on aperçoit le cours du Rhin sur une étendue de plus de six lieues. Qu'on se figure une plaine très-unie, parsemée de villages, de hameaux, d'abbayes, de couvents, de fermes, et au milieu de tout cela la ville de Cologne. La quantité de ses tours et de ses clochers lui donne

un air d'importance remarquable. Le Rhin, qui là longe et lui sert de fortification du côté du nord-est, est deux fois large comme la Seine à Paris, plus profond et beaucoup plus rapide. C'est une superbe barrière et une excellente défense. Les murs qui le bordent sont construits en basaltes prismatiques à cinq pans, d'un noir grisâtre assez agréable à l'œil, et contenant à l'intérieur des chrysolithes, du schorl, des granits, de la pierre calcaire et d'autres substances minérales. Le ciment qui lie ces basaltes est fort dur.

Les bornes placées dans les rues, le long des bâtiments, sont, pour la majeure partie, des colonnes de basalte brut, tirées des carrières d'Andernach. Les laves des volcans qui ont existé aux environs de cette dernière ville ont servi à construire presque tous les édifices de Cologne. La dureté de ces pierres est si peu attaquable aux météores que leur vive arête est encore aussi pure que si elles venaient d'être taillées, quoique nombre des bâtiments soient de construction romaine.

Les boulevards intérieurs sont accompagnés d'arcades qui soutiennent une galerie couverte; elles portent également sur des colonnes de basalte liées par un ciment très-dur. Il y a de distance en distance des tours terminées par des créneaux.

L'église cathédrale est un vaste bâtiment gothique qui n'a point été achevé; mais ce qui existe est très-beau. La tour, déjà fort élevée, n'est pas au quart de la hauteur qu'elle devait avoir. Les piliers

de la nef montent jusqu'à la voûte, construite provisoirement en planches. Le chœur est fini tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. On y remarque, ainsi que dans les chapelles voisines, beaucoup de tombeaux, dont plusieurs sont anciens et chargés de sculptures plutôt singulières que de bon goût. La châsse des Trois-Rois est une espèce de grande armoire ornée de ciselures en fer et en cuivre.

Une autre église, sous l'invocation de saint Géréon, présente la structure la plus singulière : à l'extérieur, deux tours fort élevées et une espèce de dôme, non pas circulaire, mais à facettes plates, couvertes en plomb; point de portail principal, mais de petites portes qui donnent dans un cloître fort ancien, où l'on remarque des épitaphes à la date de l'an 1097, d'autres plus modernes placées en 1570. L'intérieur de l'église offre trois sols différents : 1° la nef, terminée par trois chapelles ; 2° le chœur, presque aussi étendu que la nef; 3° le sanctuaire, qui n'a guère que dix-huit à vingt pieds de long. La perspective de ces trois plans a une sorte de majesté.

On fait remonter la construction de cette église à l'an 300 de l'ère chrétienne; en effet, l'ordonnance de son architecture est d'un autre style que celle de l'époque de Charlemagne et semble se rapprocher du temps des Romains.

La ville de Cologne n'est pas peuplée en raison de son étendue. En général les maisons n'ont qu'un étage; presque chaque ménage a la sienne. Elles

sont tenues fort proprement. On lave jusqu'aux murs extérieurs, ainsi que le pavé devant les portes. La partie de ce pavé qui se trouve entre la chaussée du milieu de la rue, laquelle est bombée, et le bas côté entre la maison et le ruisseau, forme une espèce de trottoir fort incliné en pente. Cette manière de paver les rues présente plusieurs inconvénients. Le long des maisons, les bas côtés sont si rapides que lorsque le temps est humide ou qu'il gèle, on risque de tomber à chaque pas. Veut-on marcher sur le milieu de la chaussée, comme c'est là qu'on amasse les immondices, elle est toujours sale, et lorsque la nuit est venue, on a de la boue jusqu'à mi-jambe. De plus, les pierres dont les rues sont pavées sont des morceaux de basalte prismatique de toutes les formes et de toutes les grosseurs, ce qui rend le marcher très-désagréable et très-fatigant.

On enlève cependant les boues avec une sorte de soin. Elles deviennent la propriété de ceux qui les ramassent et servent d'engrais aux jardins dont cette ville abonde et dans lesquels on cultive jusqu'à la vigne. Cette culture est même assez remarquable : on établit des rangées de ceps à la distance d'environ vingt pieds, dans la direction de l'est à l'ouest : dans chaque rangée, les plants sont espacés de quarante pouces les uns des autres. Derrière chaque ligne on dresse des treillages avec des perches et des échalas, à peu près à huit pieds d'élévation. Sur ces treillages sont palissés les rameaux

de vigne, ce qui forme des palissades très-agréables et si productives que l'on spécule sur la récolte du raisin pour faire du vin, et qu'il est des particuliers qui en font jusqu'à vingt-cinq pièces. Cependant, comme le raisin mûrit difficilement, ce vin n'est pas d'une bonne qualité.

La plupart des jardins sont remplis de cerisiers qu'on ne taille point et qu'on laisse venir en liberté. C'est de Metz que l'on tire la plupart des arbres fruitiers qu'on cultive à Cologne. Chaque année le Rhin amène des bateaux qui en sont chargés; les marchands en trouvent le débit. On se plaint cependant que ces arbres réussissent mal, soit qu'ils aient été arrachés avant que la sève fût totalement arrêtée, soit qu'ils éprouvent dans le trajet un desséchement nuisible à leur reprise. Il me parut étonnant qu'il ne s'établît pas de pépiniéristes intelligents dans un pays où l'on aime le jardinage.

A deux lieues de cette ville, dans le village de Brülh, l'électeur avait une maison de plaisance vaste, d'une belle apparence et entourée d'un jardin de cent soixante arpents, qui renfermait parc de haute futaie, étang de treize arpents, grand potager, bosquet à l'anglaise, orangerie, serres, faisanderie et chaumière dont l'intérieur offrait un salon richement décoré. Des sources abondantes remplissaient des bassins de toutes les formes, des pièces d'eau et des canaux très-larges, qui, dans quelques parties, servaient de clôture au jardin. Les

arbres fruitiers, plantés depuis trois ans dans le potager, étaient venus de la pépinière des Chartreux de Paris. Ils n'avaient point souffert de la route, car ils étaient très-vigoureux et bien portants.

Le village de Brülh est environné de murs : on y entre par deux portes pratiquées dans des tours antiques assez élevées. Il n'est composé que d'une grande rue bordée de maisons de paysans, plus saines, plus commodes et plus propres que celles de nos gens de campagne. Les femmes y sont très-laborieuses. Indépendamment du soin de leur ménage, elles s'occupent du travail des champs; on les y rencontre labourant, enlevant des légumes et des racines, et les portant sur leur tête, dans des paniers, jusqu'à la ville. Plusieurs d'entre elles marchent pieds nus et par habitude ou par goût sans doute, car à leur ajustement on juge qu'elles pourraient se donner des chaussures. Il est vrai que celles qu'elles portent ordinairement sont gênantes pour la marche, à cause des talons élevés sur lesquels elles sont appuyées.

En général le sang est beau dans ce pays; les hommes sont d'une haute taille, bien faits, d'une figure mâle; mais ils ont la démarche lourde. Peut-être faut-il l'attribuer à l'usage de ne se chauffer qu'au poêle. J'en ai fait l'épreuve moi-même; je remarquai et je fis observer à mes compagnons de voyage que nous ressentions de la pesanteur, que l'envie de dormir nous prenait au milieu du jour et que nous avions moins d'aptitude au travail que

dans les lieux où nous nous chauffions au foyer d'une cheminée. Il est vraisemblable qu'à raison de la chaleur sèche du poêle et par la transpiration insensible, le sang, dépouillé d'une partie de l'eau qu'il contient, circule plus lentement et produit cet état de pesanteur habituel chez tous les hommes qui usent de ce chauffage.

Depuis Cologne jusqu'à Brülh, la plaine située au bas de la chaîne de montagnes qui forment le bassin du Rhin est plate avec quelques légères ondulations. Son sol, de nature sablonneuse, a peu de profondeur. Il paraît reposer sur un lit de glaise dans plusieurs parties. Néanmoins il est fertile et produit abondamment des céréales, des fourrages artificiels et des racines légumières. J'ai vu des carottes d'un pied de long sur quatre pouces de circonférence. Il faut attribuer à la quantité de fumier que fournit la ville de Cologne l'absence presque totale de jachères. Dans les grandes inondations, les eaux du Rhin se répandent quelquefois sur toute cette plaine : c'est ce qui arriva en 1784. Le fleuve resta gelé pendant plus d'un mois, et lorsque le dégel survint, la terre fut couverte de glaçons qui n'étaient pas encore fondus à la Saint-Jean. Cette inondation détruisit à Cologne plusieurs des maisons qui bordent le Rhin. Des villages entiers furent emportés ; il périt un grand nombre de personnes ; un plus grand nombre perdirent leurs propriétés. Heureusement un tel fléau est très-rare.

Pendant mon séjour à Cologne, j'eus occasion de

me livrer à de tristes réflexions sur les suites d'un autre fléau qui occasionne bien plus de ravages et de malheurs : je veux parler de la guerre. C'était la première fois que je voyais de près les maux qu'elle produit, et chaque jour j'étais plus étonné de ce qu'il se trouve des hommes assez cruels pour la provoquer. Je ne pouvais sans frémir envisager tant de calamités qui affligeaient mes regards. C'est peu du sang qui coule dans les batailles ; il succombe bien plus de monde encore à la fatigue des marches et des camps, à la mauvaise nourriture, à la malpropreté, qui engendre tant de maladies. Quel tort la guerre ne fait-elle pas à l'agriculture ! Les chevaux enlevés aux travaux de la campagne, les récoltes dévastées, les bestiaux détruits, les maisons pillées ou brûlées, tout, à mon avis, fait de la guerre la plus redoutable des calamités.

Avant de voyager dans ce pays, je m'imaginais que la terre d'ombre, ou la terre de Cologne, qui est employée dans la peinture, était une modification de la terre végétale combinée avec quelques substances métalliques. Le baron de Hupsch, en me montrant son cabinet, me fit voir de cette terre d'ombre qui contenait des morceaux de bois dans lesquels on reconnaissait l'organisation ligneuse et des fruits fort bien conservés. On trouve des mines de cette terre aux environs de Brülh et j'allai les visiter.

En sortant de Brülh, à droite du chemin qui conduit à Liblar, sur le rempart de la montagne

et à l'entrée du bois, on rencontre la première mine de terre de Cologne qui existe dans ce canton. Elle occupe une excavation d'environ trois quarts d'arpent, de six, douze, quinze et vingt pieds de profondeur.

La première couche, ou la couche végétale, a, dans certaines parties, à peine huit pouces d'épaisseur; dans d'autres, deux pieds et demi. De nature sablonneuse, mêlée d'un peu d'argile, sa couleur est jaunâtre. Elle offre à la surface un tapis de plantes parmi lesquelles dominent les graminées; il y croît aussi du genêt, auprès duquel s'élève un bois de chênes.

La seconde couche, au-dessous de la terre végétale, peut avoir huit, dix et douze pieds d'épaisseur. Elle est formée d'un gravier rougeâtre, sans adhérence, et qui s'éboule aisément. Ce sont des cailloux roulés de différentes grosseurs, depuis celle d'un grain de blé jusqu'à celle du poing; il y en a même qui ont plus que le diamètre du corps d'un homme.

Sous cette seconde couche se montre, sans intermédiaire, la terre d'ombre à découvert dans une épaisseur qui varie depuis quinze pieds jusqu'à dix-huit. L'eau qu'on trouve à cette profondeur empêche de fouiller plus avant. On assure qu'on pourrait s'enfoncer à plus de quarante pieds.

La surface de cette couche, mêlée d'argile et de sable, présente des parties de bois encore entières, dans lesquelles on reconnaît parfaitement l'organi-

sation végétale. Plus bas, la décomposition est plus avancée; mais on voit encore assez fréquemment des parties boiseuses où l'on distingue les fibres. A l'approche de l'eau, la matière devient plus compacte, plus grasse et d'une texture plus serrée.

Ces mines s'exploitent à ciel ouvert. Les ouvriers enlèvent les couches supérieures d'une surface de deux toises carrées. Arrivés à la terre d'ombre, ils la tranchent par lits de six à huit pouces d'épaisseur, au moyen de bêches à long manche un peu courbé. Un panier adapté à un moulinet placé sur le bord du trou extrait cette terre de la mine: on creuse ainsi lits par lits jusqu'à ce que l'eau force d'abandonner l'atelier. Alors on fait tout à côté une nouvelle fouille: le trou abandonné sert à recevoir les graviers et les terres qui recouvrent la mine.

La terre d'ombre, ou de Cologne, est déposée sur les bords de la mine à la distance de huit à dix pieds; on en fait des tas de plusieurs toises cubes. Dans cet état et lorsqu'elle effleurit à l'air et se divise en particules, on la pétrit dans des moules qui ont la forme de nos pots à giroflée. Ces espèces de mottes sont rangées les unes sur les autres et par lignes, de manière à laisser entre elles quelques pouces d'intervalle, afin que l'air, circulant librement, puisse les dessécher et les rendre propres au chauffage. On a soin d'en extraire les corps étrangers et même les parties de bois qui ne sont pas encore assez décomposées pour se modeler aisément dans les moules.

Lorsqu'ils sont restés pendant quelque temps à l'air libre, ces tas de terre d'ombre ressemblent à de la vieille tannée; ils en ont la couleur, et leurs particules en ont même un peu la texture. Les habitants du pays l'emploient au chauffage en place du charbon de terre, de la tourbe et du bois: nouvelle preuve que cette substance est fournie par le règne végétal et qu'elle n'appartient pas au règne minéral, dans lequel l'ont rangée presque tous les naturalistes.

D'autres mines de la même terre se trouvent à deux heures de marche, de Brülh à Liblar, aux environs du château de Gracht, propriété appartenant à la famille de Metternich.

Ce château, de construction fort ancienne, présente une masse qui n'est pas sans importance et sans agrément. Il est entouré de fossés larges et profonds remplis d'eau vive et traversés par des ponts-levis qui communiquent avec les principales portes.

Le chemin qui conduit aux mines est un ravin dont les côtes sont fort élevées et au milieu duquel coule sur un sable jaune une nappe d'eau très-limpide. Les mines, auxquelles il faut monter, occupent environ un quart de lieue de longueur sur une largeur moyenne de soixante toises.

Celles-ci s'exploitent plus en grand que celles de Brühl. Les moyens qu'on emploie sont différents: on ouvre une tranchée de deux toises de large, dans une longueur indéterminée. Les couches de terre et de gravier qui recouvrent la mine d'ombre

sont enlevées et jetées derrière les ouvriers, dans le fossé formé par l'extraction de la matière qui se trouvait dans la tranchée nouvellement abandonnée. J'ai vu de ces tranchées qui avaient plus de deux cents toises de long sur une ligne à peu près droite.

La coupe de ce terrain, qui est bien perpendiculaire, offre distinctement les tranches des lits dont il est formé :

1° La couche végétale, qui suit les ondulations du terrain sur lequel croissait un bois de chênes : elle a huit à dix pouces d'épaisseur et est formée d'un sable graveleux mêlé d'une petite portion d'argile et de détritus de végétaux et de feuilles des arbres qui couvrent le terrain;

2° Une couche de sable plus maigre et plus graveleux, épaisse à peu près de quatre pieds : elle renferme, en quelques endroits, un filon horizontal de terre d'ombre d'un pied d'épaisseur, mêlé de gravier semblable à celui du lit inférieur, qui s'enfonce encore à peu près d'un pied;

3° Vient ensuite le grand banc de terre d'ombre, dont je ne puis évaluer la profondeur parce que les ouvriers se contentent d'exploiter jusqu'à la rencontre d'une nappe d'eau : ce qui laisse à découvert environ dix, quinze et dix-huit pieds de ce banc, selon la position des lieux et le mouvement du terrain.

Sur le bord supérieur de ce lit, il se trouve quelquefois des noyaux d'une matière pierreuse mêlée de gravier, de cailloux roulés et de sable : leur

coupe présente des cercles de deux pouces de diamètre.

Je vis tout près de l'excavation un fragment de colonne de basalte dont les sept angles étaient bien marqués ainsi que leurs faces. Il avait une couleur jaunâtre et me parut moins dur que d'autres basaltes exposés à l'air depuis longtemps.

En parcourant ces mines, je remarquai plusieurs troncs d'arbres monstrueux, les uns couchés, les autres inclinés à l'horizon, d'autres perpendiculaires. On distinguait parfaitement la structure du bois, ses couches concentriques, ses racines, son collet, enfin toutes les parties d'un grand tronc d'arbre. A l'inspection de ces bois, je crus en reconnaître quelques-uns pour avoir appartenu à des palmiers : c'étaient les mêmes fibres longitudinales, d'un tissu grossier, peu serrées; la même facilité à se disjoindre les unes des autres. Il en est dont la fibre ligneuse, fine, compacte, d'une pesanteur spécifique très-considérable et dont les nœuds bien caractérisés m'ont semblé se rapporter à des arbres de l'Inde, tels que le bois de Brésil, le machagoni et autres de cette nature. Enfin de petites plaques brillantes de la largeur de l'ongle me présentèrent tous les caractères du charbon de bois. Je les avais déjà reconnues sans équivoque dans les mines de Brühl.

Ces charbons sont-ils le produit de la mine ou s'y sont-ils trouvés par hasard? C'est ce que je n'ose décider. Mais je regarde comme certain que ces

morceaux de charbon existaient dans la couche d'ombre, et je les en dégageai avec un couteau.

Ainsi plus de doute, la terre d'ombre, regardée par les naturalistes comme un produit du règne minéral, appartient évidemment au règne végétal, puisqu'on y reconnaît tous les degrés d'altération du bois, depuis son état ligneux jusqu'à l'état de poussière fine dans lequel il sert aux arts et au commerce.

Si cette substance est le produit de grandes forêts déposées par la mer et formant un banc qu'on soupçonne avoir plus de quatre lieues d'étendue et plus de quatre cents pieds d'épaisseur, car c'est à peu près à cette profondeur que se trouve le niveau des eaux du Rhin, pourquoi une telle masse de bois n'a-t-elle pas formé des mines de charbon de terre? Pourquoi les circonstances qui accompagnent les mines de cette espèce sont-elles ici tellement différentes? Au lieu de schistes qui les recouvrent, on ne rencontre que du sable et des cailloux qui ont dû rouler longtemps, puisqu'ils sont généralement petits et que leurs angles sont très-arrondis. Pourquoi enfin ces mines de terre d'ombre sont-elles homogènes, sans mélange de différentes substances, et composent-elles des bancs d'une épaisseur effrayante, tandis que les charbons de terre sont par lits plus ou moins épais interposés entre les schistes? Il est difficile de rendre raison de pareils phénomènes. L'hypothèse la plus satisfaisante, à mon avis, est celle-ci :

Les mines de charbon de terre ont été formées par la marche ordinaire de la nature. Les arbres arrachés des vastes continens de l'Amérique, et plus anciennement des autres parties du monde, par les inondations périodiques de l'hiver, sont entraînés à la mer et portés par les courants à un rendez-vous commun ; ils s'y couvrent de limon, de coquilles, de madrépores et de substances terreuses. Alors ils s'enfoncent sous les eaux, s'y déposent par couches plus ou moins épaisses, en raison de ce que les inondations ont été plus ou moins considérables. La saison des pluies étant passée, les courants changent et viennent du point opposé ; ils transportent les matières charriées par les fleuves de l'autre hémisphère ; celles-ci recouvrent les bois, et de là résulte l'alternative des couches qu'on rencontre dans les mines de charbon de terre.

La formation des mines de terre d'ombre ne peut avoir la même cause, puisqu'elles ne présentent pas la même organisation. Il faut donc supposer une grande révolution occasionnée dans une partie du monde, par exemple un tremblement de terre qui engloutit sous les eaux de la mer un vaste pays dont les végétaux déracinés sont transportés par les courants dans un lieu où ils s'entassent rapidement et y forment un banc homogène d'une profonde épaisseur. La circonstance qui l'a fait naître ne s'est plus répétée et n'a duré que l'espace d'une saison, puisqu'il ne se trouve pas un second banc sur le premier. Cette idée, qui serait suscep-

tible de développements et qui aurait besoin d'être appuyée d'observations sur la direction et la régularité des courants de la mer, me semble répondre à un grand nombre de faits et de questions.

Quoi qu'il en soit, revenons à l'usage qu'on fait de la terre d'ombre. Son nom lui vient de l'emploi auquel les peintres la destinent pour figurer l'ombre sur leurs tableaux; on l'appelle aussi terre de Cologne parce qu'on la trouve dans le voisinage de cette ville. Le baron de Hupsch prétend qu'il en existe de l'autre côté du Rhin; mais il n'y a rien de certain à cet égard. On dit qu'il s'en rencontre en Angleterre; cela ne paraît pas probable, puisque les Anglais l'achètent des Hollandais, qui vont la chercher à Cologne. Il est donc démontré que c'est aux environs de Cologne qu'ont été découvertes les premières mines de terre d'ombre et que ce sont elles qui en fournissent à la consommation de l'Europe. A Gracht, à Brühl, à Liblar, à Cologne et dans le voisinage, où l'on se chauffe avec cette substance, on la connaît sous le nom de *torf*, ce qui répond en français à notre mot *tourbe*. Les ouvriers qui l'extraient de la mine l'appellent également *torf*.

Son premier usage, et celui qui a quelque importance dans le pays, est le chauffage. Pour cet effet, on en compose des mottes qui se font sur place, à même les tas nouvellement sortis de la mine. Lorsque la substance est trop desséchée, on l'humecte avec de l'eau. Un homme remplit le moule et tasse la matière avec ses deux poings, pour qu'elle ne laisse

aucun vide dans cette concavité ; un autre le porte sur l'aire, où il dépose la masse qu'il renferme, ensuite il le plonge dans un auget de bois plein d'eau, afin que la nouvelle matière que l'on va y introduire ne soit point adhérente aux parois du moule. De toutes ces mottes placées en ligne au-dessus les unes des autres il se compose des piles qui ont quelquefois quatre pieds de haut, six de large et vingt-cinq ou trente toises de long. Lorsqu'on les a laissé bien sécher sur le terrain, on les charge sur des voitures qui les transportent partout où elles sont demandées. Ce sont les habitants de Gracht qui, au nombre de deux cents ouvriers, s'occupent presque exclusivement de cette exploitation : elle n'est pas très-lucrative, car leurs habitations n'annoncent point l'aisance. A l'époque de mon voyage, le cent de ces mottes prises sur place se vendait environ vingt-cinq sous de notre monnaie.

Voici de quelle manière s'en fait la combustion : sur un gril composé de trois barres de fer, élevé de huit pouces au-dessus de l'âtre, on place quatre mottes qui brûlent sans jeter de flamme ; la chaleur qu'elles donnent est assez vive pour faire bouillir l'eau. Quand les mottes se divisent et se décomposent, elles forment un brasier qui, après quelques minutes, perd toute incandescence, mais qui, à l'intérieur, reste assez ardent pour qu'un morceau de bois dont on le remue prenne feu promptement. Toutefois ce combustible n'est point agréable à l'œil : il brûle sans presque donner de lumière, à

peu près comme l'amadou. L'odeur qu'il répand au loin tient beaucoup de celle de l'asphalte, du bitume et de la tourbe. Les cendres qu'il produit sont blanches et de la finesse d'une poudre impalpable. On les emploie comme engrais sur les terres fortes, humides et froides; mais cet engrais convient peu aux terres sablonneuses, maigres, légères et sèches. On peut en conclure qu'il n'a de propriété que comme divisant et non comme partie saline susceptible d'attirer l'humidité de l'air, de s'en imprégner et de la transmettre à la terre.

Le bois qui se trouve dans ces mines et qui a conservé sa dureté est mis à part et employé au chauffage des cheminées ou des poêles. On le vend séparément; il donne moins de chaleur que le bois ordinaire, ce qui est facile à concevoir.

La terre de Cologne est en usage dans toute l'Europe pour la peinture à l'huile; elle fournit une couleur brune qui a beaucoup de solidité et dont il est difficile de se passer pour faire les ombres dans les tableaux. On la pile au mortier, on la tamise et on la broie de même que les autres couleurs. Comme il en faut très-peu pour produire beaucoup d'effet, cette consommation n'est pas fort importante dans le commerce.

Un autre usage auquel l'emploient les Hollandais n'a pas plus d'importance et est très-vicieux, puisqu'il se fonde sur la fraude et la mauvaise foi. On assure que quelques marchands mélangent la terre de Cologne pulvérisée avec le tabac, dans la pro-

portion d'un huitième ou même d'un quart. J'ai peine à croire que cette proportion soit si forte, parce que la terre d'ombre a une odeur désagréable qui lui est particulière et ferait bientôt reconnaître une pareille friponnerie : à moins que les Hollandais, fertiles en expédiens, n'aient trouvé le secret de détruire cette odeur. Pour la couleur, elle est bien la même que celle du tabac, et quant au degré de finesse, il est aisé de lui donner celui qu'on veut.

Les habitans de ces campagnes aiment passionnément leurs chevaux ; ils les élèvent eux-mêmes, ils les font manger à la main ; ce sont leurs meilleurs et leurs plus sûrs amis : aussi ne les veulent-ils laisser conduire par personne et ne les quittent-ils jamais. Ces animaux semblent connaître l'attachement que leur portent leurs maîtres : ils répondent à leurs caresses, ils n'ont pas besoin d'être frappés pour travailler avec vigueur, ils supportent patiemment la fatigue et la peine.

En beaucoup de pays, les bœufs sont employés aux travaux du labourage et des champs ; c'est le contraire dans celui-ci : on laboure avec des chevaux ; les bœufs font les charrois dans l'intérieur de la ville de Cologne. Ceux-ci, attelés à de petits tombereaux, transportent les combustibles, les matériaux de bâtisse, les boues des rues, etc. On dirait que les propriétaires craignent de dégrader la noblesse de leurs chevaux en les faisant servir à ces travaux abjects ; ils les réservent pour la culture qui nourrit l'homme.

Un autre usage qui m'a paru fort extraordinaire est celui de suspendre à la fenêtre du grenier à foin, donnant sur la rue, les cochons nouvellement tués. Chaque ménage tue pour sa consommation un porc ou deux par année. L'animal est d'abord vidé, brûlé et échaudé; puis, au moyen d'une corde attachée aux quatre pattes, on le hisse avec la poulie au faîte de la maison. Il y reste suspendu quelque temps; ensuite on le dépèce pour le mettre au saloir. C'est un spectacle singulier pour un étranger qui arrive à Cologne dans la saison, de voir au faîte des bâtimens de gros cochons bien blancs qui paraissent regarder par la fenêtre du grenier. Les rues de Cologne étant fort étroites, l'air ne s'y renouvelle que lentement. Il est donc probable que, pour empêcher la putréfaction trop prompte de l'animal mort, on a trouvé plus sûr, après toutes les opérations, de l'exposer à un air vif afin qu'il fût plus tôt ressuyé.

Pour résumer mes observations sur Cologne, j'ajouterai que, durant mon séjour dans cette jolie ville, je n'ai eu qu'à me louer de la douceur et de l'honnêteté de ses habitans.

CHAPITRE V.

Bonn. — Manière de secourir les indigens. — Château de Poppelsdorf. — Montagne volcanique de Gobesberg. — Anecdote d'un chien.

La route de Cologne à Bonn longe le Rhin à quelque distance; tantôt elle s'en rapproche à la portée de la vue, tantôt elle s'en éloigne de cinq à six cents pas, pour éviter les sinuosités du fleuve, qui sont très-fréquentes. Mais dans tous les lieux où on l'aperçoit, il est majestueux, soit à cause de son étendue, soit par le grand nombre d'îles qu'il forme et qui semblent encore augmenter sa largeur.

Le terrain qui borde cette route est plat, de nature sablonneuse, plus maigre que substantiel; il est entièrement cultivé : point de jachères, point de prairies naturelles. Les meilleures terres sont ensemencées en céréales; les autres en trèfle, navets, carottes, pommes de terre, tabac et autres grandes cultures alimentaires ou économiques.

Aux approches de Bonn on rencontre des vignes

plantées dans les sols pierreux, les unes échalassées avec des perchettes de huit à dix pieds de haut, les autres palissées sur des treillages à peu près de la même élévation, toutes directement alignées à quatre, cinq et six pieds d'intervalle. On les taille à six ou huit yeux et on laisse croître les bourgeons jusqu'à la hauteur des échalas ou des palissades.

Le pays, absolument découvert, ne présente guère d'arbres et de haies que dans le voisinage des habitations. Les arbres cultivés de préférence dans les jardins sont des poiriers, des pommiers, des cerisiers et des pruniers. Les haies se composent d'épine noire et blanche, de sureau, de groseiller épineux, de prunier sauvage, de cornouiller, de charme, etc.

Deux lignes de tilleuls des bois bordaient la route dans la plus grande partie de sa longueur. On les taille sur les côtés tous les deux ou trois ans et, par une manie qui paraît générale dans ce canton, on leur coupe la tête à une certaine hauteur. Je demandai la raison d'un usage si vicieux. On me répondit que c'était pour faire grossir les troncs et pour épaissir l'ombrage des têtes. Si cette pratique se bornait aux avenues de tilleuls, il n'y aurait pas grand mal, parce que le bois de cet arbre n'est utile qu'à peu de chose et n'a que très-peu de valeur; mais elle s'étend sur les plantations d'ormes, bois précieux pour le charronnage. Ces coupes occasionnent de larges plaies qui ouvrent une issue à l'eau des pluies. Cette eau, pénétrant jusque dans le cœur

de l'arbre, le vicie et le détériore dans sa longueur et dans sa partie la plus utile.

La ville de Bonn n'est pas grande, si l'on en juge par les remparts qui l'environnent et dont on peut faire le tour dans l'espace de trente à quarante minutes. Elle est ceinte de murs épais, flanqués de tours rondes et carrées qui se succèdent alternativement et sont défendues par des fortifications extérieures en terre, en redoutes et en fossés profonds. Cette enceinte paraît être de construction romaine; les ouvrages qui se trouvent en avant sont modernes. Le long des murs et intérieurement il y a, comme à Cologne, des galeries qui servent de logement à de pauvres gens; on y voit aussi des corderies. Les remparts s'élèvent entre deux fossés et sont plantés de quatre lignes d'arbres. De petits jardins occupent les fossés de chaque côté; ils appartiennent ou sont loués à des habitants de la ville. Dans presque tous il existe un petit pavillon : ce n'est qu'un rez-de-chaussée susceptible de recevoir et de mettre à l'abri une douzaine de personnes. Ces jardins renferment quelques arbres fruitiers de plein vent et surtout des légumes distribués en plates-bandes séparées par des haies vives : ce qui prouve que les possesseurs aiment moins le jardinage pour l'agrément que pour l'utilité, et qu'ils font moins de cas de la forme que de l'emploi du terrain. Je n'ai vu là de remarquable que le jardin botanique de l'Université. Il occupe un bastion et est tout à la fois instructif et pittoresque.

La vue de la campagne sur laquelle on plonge dans toute la circonférence de ce boulevard rend cette promenade charmante en été; mais le point le plus agréable est celui du bastion dont le Rhin baigne les murailles. On découvre de ce lieu toutes les terres au delà du fleuve et jusqu'aux montagnes, qui s'en trouvent à une longue distance. Leurs sommets terminent l'horizon d'une manière grande et belle. La rive droite, plus boisée que la gauche, est aussi plus riche en habitations de toute espèce.

Bonn renferme deux places, dont la principale, en face de l'hôtel de ville, suffit aux revues de quatre à cinq mille soldats. Elle forme une sorte de triangle auquel aboutissent plusieurs rues. Le sol, pavé en pierres volcaniques, est entretenu proprement. Les maisons qui bordent cette place ont trois étages, dont le rez-de-chaussée est rempli par des boutiques assez élégantes. C'est le quartier le plus vivant et le plus peuplé.

L'autre place, qu'on appelle la place Verte, parce qu'elle est plantée de tilleuls, est plus régulièrement carrée. Les maisons qui l'entourent ont l'apparence d'hôtels; aussi est-ce le quartier des nobles, comme la première est celui des marchands. Sur cette place est le portail d'une église considérable dans laquelle on descend par six ou huit marches; pour arriver au chœur, on en monte dix ou douze par un escalier en fer à cheval. Le long des murs on remarque deux tombeaux surmontés chacun d'une statue

couchée en costume d'évêque, l'une de marbre, l'autre de bronze.

A Bonn, comme à Cologne, on balaie les rues le soir et l'on amasse les ordures vers le tiers de la rue, sur les deux côtés, ce qui n'est pas un léger désagrément pour les personnes qui marchent la nuit : on s'enfonce dans des tas de boue jusqu'à la cheville. Il est vrai que si Cologne me parut éclairée par des lanternes grandes comme la main avec des chandelles grosses comme la queue d'une cerise, Bonn m'offrit des réverbères plus beaux que ceux de Paris, garnis de deux forts becs avec leurs plaques de réflection et qui produisaient une vive lumière.

Aucune grande rue ne conduit au bord du Rhin. Les rives de ce superbe fleuve, qui se trouvent dans l'enceinte de la ville, ne sont ni décorées ni honorées comme il me semble qu'elles devraient l'être. Ce n'est que par un chemin sale et rétréci qu'on parvient au quai. En quelques endroits il n'y a pas plus de dix pieds de large; partout il est tenu malproprement. Le mur de terrasse, que baignent les eaux et qui soutient la chaussée, ne s'élève guère à plus de huit pieds; il forme un parapet de deux pieds et demi de hauteur. Ce mur fait partie des anciennes fortifications. Construit en colonnes de basalte couchées, en pierres de lave ou en briques, il supporte, de distance en distance, des tours antiques, des cavaliers en terre et autres ouvrages de défense. On y voit aussi d'assez jolies maisons, d'où la perspec-

tive doit être charmante ; mais aucune n'a de sortie sur le quai. On dirait que les habitants méconnaissent et dédaignent les avantages qu'ils pourraient tirer d'un si beau fleuve.

Les gens riches adoptent ici les modes de Paris ; les artisans et même les ouvriers sont proprement et chaudement habillés. Tous portent pour chaussure des souliers ou des bottes ; les sabots sont inconnus même dans la dernière classe du peuple. A la louange de l'administration de cette ville, on ne rencontre point de mendiants dans les rues ; seulement quelques pauvres, assis aux portes des églises, attendent l'aumône sans importunité et se contentent de recevoir ce qu'on leur donne.

Voici l'explication de ce phénomène singulier : une administration, composée de bourgeois notables, tient registre de tous les pauvres. Ceux-ci sont divisés en plusieurs classes. La première comprend les vieillards et les impotents ; on leur donne chaque semaine une somme suffisante pour subvenir à leur nourriture et à leur entretien. La seconde est composée des estropiés qui peuvent travailler à quelque genre d'ouvrage, mais dont le gain ne suffit pas à leurs besoins ; ils reçoivent ce qui leur manque pour se procurer le nécessaire. Dans la troisième sont les pères et mères de familles nombreuses et d'enfants en bas âge ; on leur distribue un contingent régulier proportionné à leurs facultés morales et physiques. A la quatrième classe appartiennent les orphelins et les enfants trouvés ; ils sont élevés, nourris

et instruits à des métiers au moyen desquels ils déchargent la société de leur entretien et lui rendent des services par la suite.

Une institution si bienfaisante devrait être établie dans la plupart des villes ; elle parviendrait bientôt à extirper le fléau si douloureux de la mendicité. La dépense qu'elle nécessite à Bonn est peu onéreuse aux gens aisés; elle ne l'est point du tout aux riches, parce qu'on n'inscrit sur les listes de distribution que les natifs de la ville ou ceux qui y sont domiciliés depuis un certain temps : les autres pauvres n'ont pas la faculté d'y rester. Ainsi on ne fait l'aumône qu'à ceux qui ont réellement besoin, et le nombre doit en être assez restreint, par la raison que les hommes, s'ils peuvent travailler, ont tous la vanité de n'être pas à charge aux personnes qui les ont vus dans tous les instants de leur vie et qui intérieurement leur reprocheraient leur inconduite ou leur paresse, si leur pauvreté provenait de ces vices.

A en juger par la grande quantité d'enfants de tous les âges qu'on rencontre dans les places, devant les églises et dans les rues, la population de Bonn est florissante. Ils sont en général vifs, bien constitués et d'une figure agréable; plusieurs ont les cheveux bruns. Les jeunes filles de service abondent dans cette ville; on les préfère aux hommes pour les soins intérieurs : elles sont tirées des campagnes voisines. Taillées en force, grandes, bien faites, d'une figure enjouée, elles ont bonne grâce

dans leurs atours. En tout, le sang de ce pays est beau, et le caractère n'est pas moins estimable. Des personnes qui, sans être du pays, y résident depuis longtemps, m'ont assuré qu'il était presque sans exemple qu'il s'y commît des assassinats prémédités, que le vol y était très-rare et que ceux qui s'en rendaient coupables étaient le plus souvent des aventuriers.

L'ancien électeur de Cologne avait à Bonn un château qui renfermait cabinet d'histoire naturelle, bibliothèque, orangerie, serres chaudes, potager, jardin français, bosquet à l'anglaise, ces deux derniers séparés par un canal d'environ quatre toises de large, rempli d'eau. Au-devant des serres s'élevait une butte à laquelle on montait par une allée en spirale, bordée d'arbres et terminée par une esplanade également plantée, d'où l'on jouissait de la plus belle vue du canton. Comme le Rhin baigne le mur de terrasse du jardin, l'œil en suivait le cours, soit en montant, soit en descendant, à un intervalle de plus de quatre lieues. De ce point on domine sur toute la plaine; la vue n'est arrêtée que par la chaîne de montagnes qui forme le bassin du Rhin : les sept montagnes volcaniques sont pour ainsi dire en face et à la distance de deux ou trois lieues. On en distingue les sommets, les sinuosités, ainsi que les maisons, les hameaux et les villages établis sur le penchant ou au pied de ces hauteurs.

Un autre petit château, nommé Poppelsdorf, situé à un quart de lieue de la ville, servait de lieu

de plaisance à l'électeur et remplissait le même objet que le grand Trianon, à Versailles, auquel il ressemblait pour la masse. Entouré de larges fossés pleins d'eau vive, le bâtiment n'avait qu'un étage avec des mansardes. On y avait construit une vaste grotte pouvant servir de salon d'été. Gypse, coquilles, madrépores, coraux, quartz, cailloux du Rhin, tels étaient les matériaux de ce bizarre édifice. Les murs, le plafond, les lustres, les girandoles, des bustes d'hommes et de femmes célèbres, des figures de poissons, de reptiles, de singes et autres animaux, tout était en coquilles de différentes espèces et en substances du genre que je viens d'indiquer, de même que les bancs, les canapés et les siéges. Aux deux extrémités, des bassins étaient formés de rocailles avec des sculptures de semblables matières. Dans tous les coins, au plafond, sous les sophas, dans les angles, partout des jets d'eau cachés, jaillissant à un signal convenu, arrosaient les spectateurs.

Rien de plus singulier que le coup d'œil de la grotte éclairée par un grand nombre de bougies. Cette variété de substances présentait une multitude de couleurs différentes, et les petits cristaux de gypse à facettes reflétaient la lumière en mille façons.

On m'avait parlé d'une montagne volcanique appelée Godesberg, du nom du village qui l'entoure, à une lieue de Bonn. Je sortis de cette ville et suivis le chemin d'Andernach; il circule dans une plaine fertile, cultivée comme un jardin. Des vignes plan-

tées jusque sur les bords du Rhin remontent vers le coteau, que couronne un bois taillis très-épais. Faute de chevaux, enlevés par la guerre, les habitants de la campagne labouraient avec des bœufs, malgré leur répugnance à se servir de cet animal utile; d'autres travaillaient à la bêche, quelques-uns remuaient la terre avec un crochet. Cet outil diffère des nôtres en ce que ses deux dents sont moins longues, qu'elles ne sont courbées qu'à l'angle de 45 degrés environ et que son manche est plus long: il peut avoir cinq pieds. Il me semble que, comparativement au nôtre, cet outil a l'avantage de ne pas déformer les hommes qui l'emploient habituellement: on travaille debout; mais, en raison même de la longueur du manche, il faut plus de force, et le travail est plus lent, quoique aussi bon. Je recommanderais donc l'usage d'un instrument qui tend à diminuer la fatigue et les peines du cultivateur.

Avant d'arriver au pied de la montagne, on traverse les terres dans un espace de deux cents pas. Elle s'élève en pain de sucre au milieu de la plaine; sa base peut avoir un quart de lieue d'étendue, sur une hauteur de cent cinquante toises au-dessus du niveau du Rhin. Son sommet, aplati, est couvert par d'anciennes fortifications en partie détruites et par une petite église moderne d'une forme agréable; le tout dominé par une grande tour avec ses créneaux, ses parapets et ses meurtrières, laquelle sert d'aiguille à cette pyramide et lui donne un air imposant.

Toute la base de la montagne, jusqu'aux trois quarts de son élévation, excepté du côté du midi, est plantée d'un joli bois d'arbres fruitiers qui procure le plus délicieux ombrage. De petites allées sinueuses circulent tout au travers et conduisent doucement au sommet. Des bancs de gazon, des fabriques champêtres offrent tantôt un lieu de repos, tantôt un abri contre la pluie. Sous le bois croissent une herbe très-fine, beaucoup de lierres, qui se marient aux arbres qui les avoisinent, et plusieurs plantes vulnéraires et odorantes.

Aux trois quarts de la hauteur on rencontre une première enceinte fermée, dans les deux tiers de la circonférence, par des murs en maçonnerie, et dans l'autre tiers par le rocher qui se trouve à nu et perpendiculaire. Les murs sont très-épais, élevés de douze à quinze pieds et construits en prismes de basalte posés à plat et en pierres volcaniques, liés par un mortier de chaux et de sable qui est devenu extrêmement dur. La partie du rocher n'est autre chose que du basalte noirâtre, dans lequel on remarque les fentes perpendiculaires qui donnent la forme anguleuse aux colonnes de cette pierre; celle-ci présente un grand nombre de gerçures ou de petites fentes horizontales. Ces basaltes sont, à l'extérieur, couverts d'une efflorescence jaunâtre assez tendre pour être enlevée au couteau, tandis qu'à l'intérieur ils conservent toute leur dureté et leur couleur noire-ardoisée.

Des fentes du rocher sortent abondamment l'*eu-*

phorbia cyparissias, l'*abrotanum campestre*, le *prunus silvestris*, le *berberis vulgaris*, le *rosa arvensis*, le *cornus sanguinea*, le *ribis oxyacantha*, le *ligustrum vulgare*, l'*hedera helix*, le *geranium robertianum* et plusieurs autres plantes, la plupart de la famille des graminées.

C'est à cette première enceinte que, sur une espèce d'esplanade d'un quart d'arpent d'étendue, s'élèvent et l'église et un petit bâtiment carré qui sert de logement de jardinier, auquel est joint un jardin potager dont le terrain est très-fertile. Ce charmant réduit conviendrait parfaitement à un sage qui, content de peu, s'occuperait de l'étude de la nature et de la culture du champ destiné à le nourrir.

En montant d'une vingtaine de pieds, on arrive à une seconde enceinte, fort peu étendue, dont les murs flanqués de tours sont en partie détruits de vétusté; on passe de là dans la troisième et dernière, qui se trouve sur le plateau de la montagne.

Ce plateau, de forme ronde, a environ vingt toises de diamètre; des murs qui l'environnaient, il ne reste que quelques fragments construits en prismes de basalte et en pierres volcaniques. On distingue encore dans cet endroit une citerne, des souterrains, une salle d'armes appuyée à une tour dont il n'existe que la moitié, et les trois côtés d'un pavillon carré qui devait être l'habitation du commandant de la forteresse.

Au milieu du plateau subsiste une tour entière,

ronde, haute de trente toises sur cinq de diamètre; ses murs ont huit pieds d'épaisseur. Terminée par des créneaux, elle présente, vers la moitié de sa hauteur, une espèce d'estrade circulaire. Intérieurement elle se compose de plusieurs étages voûtés qui n'ont point d'escaliers, mais seulement des trous carrés, à chaque plancher, par lesquels on montait d'un étage dans l'autre au moyen d'échelles. Ce défaut d'escaliers prouve assez l'antiquité de ces fortifications.

Du sommet de cette montague la vue est admirable; il n'appartient qu'aux grands peintres de paysage d'en rendre les beautés et les richesses. En voici un simple aperçu :

Du côté du midi on domine sur les maisons rustiques du village de Godesberg, situées au pied de la montagne, cachées en partie par des vergers, des haies et traversées par un gros ruisseau d'eau vive. A quelque distance, un bâtiment presque neuf devait recevoir les étrangers qu'on se proposait d'attirer pour prendre les eaux minérales qui abondent dans le voisinage. Cette maison est vaste; d'une architecture simple, mais de bon goût. Plus loin, sur la droite, un hameau à mi-côte laisse apercevoir à travers les arbres ses habitations isolées.

Tout le terrain, de ce côté, est coupé de vallons et de coteaux cultivés dans l'espace d'une demi-lieue. Les regards se prolongent sur les bois dont se couvre la chaîne de montagnes qui forme le bassin de la plaine dans laquelle passe le Rhin.

Du côté du levant, la vue s'étend davantage; c'est

la route de Bonn à Andernach et à Coblentz : c'est un gros village dont l'église, terminée par un clocher aigu et très-élevé, forme un point important pour la géométrie; c'est le cours du Rhin dans un développement de plus d'une grande lieue. Le territoire qu'il partage est une plaine riche, divisée en petites pièces de cultures variées, appartenant à une multitude de propriétaires. Au delà du fleuve on distingue six villages assez rapprochés les uns des autres, et l'un desquels est très-considérable : ils sont adossés à la chaîne des *sept-montagnes* volcaniques, présentant des pics plus ou moins aigus et sur lesquelles apparaissent les restes des anciennes fortifications dont elles étaient couronnées.

Au nord est la vaste vallée qui donne passage au Rhin pour se rendre à Bonn. Elle a sur la rive gauche plus d'une lieue de large, unie et cultivée comme un jardin. Sur la rive opposée on aperçoit des villages, des fermes, des châteaux et des habitations dispersées, soit le long du fleuve, soit au penchant des montagnes, dont les sommets festonnent l'horizon d'une manière très-pittoresque.

Au couchant on a pour point de vue Bonn et dans le lointain Cologne même, à la distance de dix lieues. La plaine en a au moins trois entre Godesberg et Bonn, légèrement inclinée vers le Rhin et très-bien cultivée. Elle a pour limite, d'un côté, le fleuve; de l'autre, cette même chaîne de montagnes volcaniques. Leur pente offre des sinuosités plus ou moins prononcées qui jettent beaucoup de variété

dans le paysage. Il est en effet aussi riche qu'agréable, et la montagne dont on en jouit serait un trésor pour un peintre qui en connaîtrait le prix et qui possèderait les secrets de son art.

C'est dans cette excursion intéressante que j'eus occasion de voir le colonel Bonacerre, si connu sous le nom de Dragon de Thionville. Je ne puis résister au plaisir de rappeler un trait fort touchant qui prouve la bonté de son cœur. A la bataille de Fleurus, un officier autrichien qui possédait un gros chien caniche avait été tué à quelque distance de la mêlée et enterré sur la place. Son chien était resté couché sur la tombe de son maître et ne cessait de pousser des cris plaintifs ; il entreprit même de le déterrer pour le voir encore et le caresser. Bonacerre, passant dans cet endroit, voit ce fidèle animal, en apprend l'histoire et le fait conduire à son logement, où il lui donne à manger. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine et au bout de plusieurs jours qu'il parvint à lui faire prendre de la nourriture. Il était difficile dans un camp de surveiller assez exactement ce chien pour l'empêcher de s'échapper : on le retrouvait toujours sur la fosse de l'officier autrichien ; il fallait user de violence pour l'en arracher. Les bons traitemens de Bonacerre et l'éloignement du lieu de la sépulture firent insensiblement oublier au caniche ses anciennes habitudes ; il finit par s'attacher à son nouveau maître et ne le quitta plus.

CHAPITRE VI.

Culture des vignes du Rhin. — Moulins à huile de navette et de colza. — Inconvéniens des trop grandes et des trop petites fermes. — Outils et instrumens de culture. — Petite maison de campagne de l'électeur de Cologne. — Pépinière de Poppelsdorf.

J'ai parlé plusieurs fois des vignes que l'on cultive sur les bords du Rhin. Cette culture fournit matière à plusieurs observations.

Les vignes sont plantées par lignes bien dressées, à quatre pieds de distance et en échiquier. De leurs souches, plus ou moins grosses en raison du temps depuis lequel elles sont en terre, on laisse croître deux, trois, quatre et quelquefois cinq rameaux, qu'on étête à trois ou quatre pieds de haut. Ces têtards poussent d'autres rameaux en grand nombre; à la taille, on en supprime une partie, en commençant par les moins vigoureux. On réserve les deux ou trois qui sont les mieux nourris, les plus gros et les plus longs. Ce sont des branches que l'on rabat

au-dessus des deux, trois et quatre premiers yeux; ensuite on place à chaque cep un échalas de huit à dix pieds de haut, bien enfoncé dans la terre, et, à mesure que les bourgeons s'allongent, on les attache aux échalas.

Lorsque je demandai à un habile jardinier pourquoi on taillait les vignes si longues, pourquoi on les échalassait si haut, il me répondit, sur la première question, que la terre étant très-substantielle, si l'on taillait court comme en France, la vigne pousserait avec une telle vigueur que ses bourgeons s'élèveraient à vingt pieds; — sur la seconde, qu'on était obligé de mettre de grands échalas à cause de la taille longue et pour soutenir les rameaux, qui, sans cette précaution, rompraient sous la charge des grappes de raisin.

Quant à la culture du terrain, elle diffère un peu de la nôtre. On donne un labour, puis deux ou trois binages pour faire périr les mauvaises herbes. Mais ce qui doit paraître bien extraordinaire à un habitant de la France, c'est que, sur les bords du Rhin, on fume assez copieusement la vigne avec du fumier de vache très-nouveau et peu consommé. Comment concevoir que, dans un pays déjà bien septentrional pour cet arbuste, on ait établi le procédé le moins hâtif de tous ceux qui sont connus jusqu'à présent?

1° Le fumier de vache est le plus froid de tous les engrais, surtout lorsqu'il est tout fraîchement fait. Du reste, on ne fume les vignes que tous les deux

ans et l'on n'emploie le fumier de vache qu'à défaut d'autre.

2° La taille longue et la quantité de branches dont on charge les vignes doivent nécessairement ralentir la maturité, parce que la sève ayant à parcourir une grande longueur de branches met plus de temps pour arriver au fruit.

3° Les grappes de raisin se trouvant suspendues à l'air libre, environ à quatre pieds et demi de terre, la réverbération de la chaleur a bien moins d'action sur elles que si elles étaient sur un sol en pente, exposé au midi, et placées ou sur la terre ou à quelques pouces au-dessus, comme dans nos provinces méridionales et dans une grande partie de la France.

Il est bien vrai que la culture de ce pays est infiniment moins hasardeuse que la nôtre et en même temps d'un produit plus considérable. C'est sans doute à ce double motif qu'elle doit son existence et sa conservation :

Moins hasardeuse, parce que les vignes, poussant plus tard, sont moins sujettes à l'influence des gelées tardives qui nous font perdre une partie de nos récoltes ;

Plus productive, parce que, la taille longue fournissant une plus grande quantité de bourgeons, la récolte doit être très-abondante et souvent de plus du quadruple. Le compte en est facile : chaque cep, l'un dans l'autre, a trois têtards ; à chaque têtard on laisse trois rameaux, terme moyen. Cela

donne neuf branches qui fournissent à peu près trois grappes de raisin, par conséquent vingt-sept grappes par cep.

Nos vignes, dans les bons cantons où l'on vise moins à la quantité qu'à la qualité, ne produisent que cinq grappes par pied : qu'on juge de la différence.

Mettons en balance les avantages et les inconvénients. On a vu que les produits étaient plus considérables que les nôtres, les chances de la gelée moins défavorables ; mais d'un autre côté la qualité du vin est bien inférieure. Celui des bords du Rhin est froid, acerbe et n'a point cette odeur suave qu'ont en général nos bons vins. Contient-il autant de parties spiritueuses? Sa qualité même m'en fait douter. On assure qu'il est sain, rafraîchissant et peu capiteux. En ce cas, les habitants du pays feront bien de ne pas changer leur culture. Les hommes ne sont pas assez tempérants pour qu'on doive chercher les moyens d'augmenter la force des liqueurs, qui trop souvent leur font perdre la raison.

Il y a toutefois dans ce pays des vignes que l'on taille très-court et qu'on cultive comme les nôtres : celles-là, plantées dans des terres montueuses et graveleuses, donnent un vin généreux, qui se garde longtemps et qui a une valeur beaucoup plus considérable que le vin produit par les vignes en plaine; mais ces dernières, étant plus tardives, sont moins susceptibles de geler que les au-

tres. Ainsi la sûreté des récoltes certaines compense le haut prix des récoltes douteuses.

Pour préserver la vigne de ce fléau, les habitants des villages situés sur les bords du lac de Constance ont une pratique qui mérite d'être connue et qui pourrait être utilement employée dans tous les pays vignobles. Ils se réunissent vers l'époque où la vigne commence à craindre les gelées tardives du printemps. Ils établissent un syndic auquel ils attribuent le droit de les requérir chacun à leur tour pour passer une nuit en vedette dans un lieu élevé et découvert, d'où l'on puisse observer la température et avertir en cas d'apparence de gelée. Ce surveillant, toujours choisi parmi les propriétaires de vignes, se rend à son poste au jour indiqué. Il observe la direction des vents et l'intensité du froid. Dès qu'il présume que la gelée aura lieu, au moyen d'une corne à bouquin, il éveille les autres habitants et les prévient que le temps des précautions est arrivé. Aussitôt hommes, femmes et enfants se lèvent et courent à leurs pièces de vigne pour y allumer les tas d'herbages secs qu'ils ont eu soin de préparer à cet effet dès le moment de la première pousse. Chacun est muni d'un paquet de paille et d'une torche. On commence par mettre le feu aux tas les plus voisins du lieu d'où vient le vent, de manière qu'il chasse la fumée sur la pièce entière. Bientôt cette fumée, couvrant d'un nuage épais tout le territoire vignoble, détruit le maléfice. Une telle opération n'atteint le but qu'au moment du lever

du soleil ou tout au plus quelques instants après; plus tôt, elle manquerait son effet; plus tard, le mal serait sans remède.

On se sert à Bonn, pour la récolte de la vendange, d'un panier de forme singulière. Sa figure est celle d'une coupe; on le construit en cercles de bois mince et très-léger, que l'on tresse avec de l'osier fin et très-serré. Son intérieur est enduit d'une sorte de poix sèche et inodore qui retient parfaitement les fluides. Ce panier a trois anses, deux à la partie supérieure, une vers le milieu. L'homme qui le porte à deux mains parcourt les rangées de vignes occupées par les vendangeurs : il reçoit les grappes qu'ils ont coupées, et lorsque son panier est plein, il le met sur son épaule, où il le tient par l'anse du milieu, et va le vider dans les futailles.

C'est probablement à l'aversion qu'on a ici pour les transports à dos d'homme qu'est due l'invention de ce panier; je doute qu'il fasse fortune chez nous, où l'on préfère de porter dans des hottes ce qu'ailleurs on porte sur la tête, sur l'épaule, ou qu'on roule à de grandes distances dans des brouettes.

Je n'avais point encore vu de moulin à huile de navette et de colza. L'occasion s'offrit à moi d'en examiner un en revenant de la montagne de Godesberg. Une meule de pierre est placée de champ. Par un mouvement circulaire sur son axe, elle écrase les graines qu'on a mises dans une auge, tandis qu'une manivelle qui suit immédiatement la meule ramasse au passage la matière écrasée par

la pression de celle-ci au tour précédent. Plus loin, le marc des graines concassées est pressuré afin d'exprimer l'huile qu'il contient. Rien de plus simple que ce nouvel appareil : c'est une boîte carrée, longue de deux pieds sur dix pouces de large; des sacs de laine, d'un tissu serré et fort, renfermant le marc, sont posés dans cette boîte entre des coins de bois qui ont la même largeur que les sacs; on place au milieu deux autres coins qu'un mouton mû par l'eau fait entrer de force; le marc est tellement pressuré qu'il sort dur et sec comme une planche. L'huile reste au fond de la caisse, à laquelle est adapté un robinet qui la soutire; ensuite on la verse dans des cruches.

Cette huile est employée dans les aliments et dans les arts; on s'en sert pour éclairer, et le marc est donné comme nourriture aux cochons.

J'ai observé qu'à l'exception de la grande route, les chemins étaient en général fort mal entretenus. C'est cependant un des moyens les plus sûrs de faire prospérer l'agriculture. L'avantage qu'elle en retire tourne encore au profit de l'humanité, puisque ce genre de travaux a lieu plus particulièrement en hiver, temps où les pauvres gens ont besoin d'ouvrage. Un des vices qui s'opposent à ce que le rapport des terres réponde à leur bonne qualité et à l'abondance des engrais qui se trouvent dans leur voisinage est l'habitude où sont les gros propriétaires d'affermer leurs biens par lots trop considérables. Il y a dans ce pays des fermes auxquelles

sont affectés jusqu'à douze et quinze cents arpents. On donne pour prétexte qu'il est plus commode d'avoir un seul fermier que d'en avoir trois ou quatre. Il en résulte que, quelque intelligence qu'ait ce fermier, il ne peut ni surveiller les travaux, ni cultiver avec le même soin, ni se procurer les mêmes bénéfices que s'il exploitait le quart ou le huitième de ce terrain; que, par conséquent, il y a une véritable non valeur pour le fermier, pour le propriétaire et pour la consommation.

Je conviens, d'un autre côté, que les propriétés trop petites ne sont pas moins nuisibles aux uns et aux autres. Il est donc de la sagesse du gouvernement de prendre des mesures pour empêcher l'excessive division des terres.

Le même jardinier dont j'ai parlé plus haut me fit voir, dans un magasin bien fourni et en bon ordre, les outils employés pour la culture des jardins et des campagnes du pays. Je vais les détailler ici, en y joignant les observations que leur inspection m'a suggérées :

1° Une *brouette à claire voie*, d'une forme plus matérielle que les nôtres, mais bien en main, plus roulante, susceptible de voiturer des fardeaux trois fois plus pesants que celles dont nous nous servons, meilleure surtout pour les transports sur le pavé.

2° Une *faux* dont la lame est la même que celle de nos faux, puisqu'on les tire toutes de la Styrie, seule contrée où l'on fabrique de ces instruments. Le manche est plus long et a un appendice en bé-

quille à sa partie supérieure. Au moyen de cette béquille, le bras gauche et une partie du corps supportent le poids du travail, qui, ainsi réparti, est moins pénible pour l'ouvrier et marche plus vite.

3° Une *fauchette* pour les blés et autres grains que l'on coupe ordinairement avec la faucille. Cet outil, dans les mains d'un homme habitué à s'en servir fait plus d'ouvrage en un jour que la faucille n'en fait en trois, et fatigue beaucoup moins les moissonneurs. A l'aide d'un crochet que l'ouvrier tient dans sa main gauche et avec lequel il ramasse sur sa jambe gauche le grain coupé, les blés se trouvent réunis par petits tas de grosseur à peu près égale, ce qui produit une avance pour les botteleurs, qui d'un certain nombre de ces tas composent des bottes aussi d'une égale dimension. Il est possible que cette manière de couper le blé l'égraine davantage; mais c'est un moyen de suppléer à la disette des bras et d'accélérer un travail que le moindre retardement peut quelquefois compromettre.

4° Un *bident* qu'on emploie aux environs de Bonn pour labourer en place de la houe à crochets. Tout le monde sait combien le travail à la houe est pénible et déforme les hommes. Ils sont obligés de tenir les jambes écartées, le corps courbé en deux vers la terre; il arrive souvent qu'à la longue l'épine du dos perd sa flexibilité. Cela se remarque assez communément chez les vieux vignerons. Le bident de Bonn n'a pas cet inconvénient; l'ouvrier qui s'en sert travaille presque droit, ne prend pas tant de

fatigue et n'est pas exposé à contracter la courbure du corps et les maladies qui en sont les suites. On objecte que le labour est moins profond et par conséquent moins profitable. Oui, dans les terres argileuses et compactes; mais dans les terrains meubles on peut le rendre aussi profond qu'il en est besoin; seulement il exige un peu plus de temps que le labour à la houe. C'est un faible inconvénient quand on le compare à l'avantage de conserver les hommes.

5° Une *faucille* qui, au lieu d'un cercle presque régulier, forme une portion d'ovale. On dit qu'elle coupe une plus grande quantité de chalumeaux à la fois et dans le même temps donné; alors elle mériterait la préférence sur les nôtres.

6° La *serfouette* à trois dents. On s'en sert dans les jardins et même dans les champs pour diviser les mottes de terre forte que le rouleau ne peut écraser. Cet outil, en même temps qu'il divise bien la terre, l'unit, fait sortir de sa surface et enlève les racines de chiendent et autres herbes traçantes qui nuisent beaucoup à la végétation des bonnes plantes. Mais il est plus ordinairement consacré au jardinage. Il remplace la fourche pour émietter la terre trop compacte après l'opération du labour.

7° Un *coupe-gazon*. Nous nous servons de la bêche carrée pour couper et lever le gazon; mais elle a l'inconvénient de ne pas couper net et de couper irrégulièrement les plaques. Le coupe-gazon, dans un terrain qui n'est pas trop dur, suit la trace du

cordeau et coupe net les lisières du gazon qu'on veut enlever.

8° Une *bêche à douille cambrée* très-propre à lever le gazon qui a été coupé en lisière. Nos bêches remplissent le même objet, mais imparfaitement. Comme leur douille est droite, que leur lame est plus étroite à son extrémité qu'à sa partie supérieure, il en résulte que les pièces de gazon sont plus larges d'un côté que de l'autre, ou qu'il faut donner trois coups de bêche sous la plaque pour l'avoir bien régulière dans sa forme. De plus, nos bêches ayant des manches perpendiculaires au fer de l'outil, quelque courbure que l'ouvrier donne à son corps pour lever sa plaque de gazon d'une égale épaisseur, cette plaque est toujours plus épaisse par un bout que par l'autre; et lorsqu'il s'agit de la placer, il faut la niveler avec le couteau, ce qui double la main-d'œuvre. La bêche à douille courbée remédie à cet inconvénient, accélère le travail et fatigue moins l'ouvrier, dernière considération très-importante.

9° Une *bêche plate* et d'égale largeur dans toute son étendue. Elle est propre à former des glacis et des talus qui exigent une exacte régularité, soit pour les couvrir de gazon, soit pour les battre et en former des terres-plains solides. La bêche dont nous nous servons étant un peu concave, ayant une nervure saillante sur le prolongement de la douille, ne peut donner aux glacis cette régularité que l'instrument même ne comporte pas. On est donc obligé de repasser à plusieurs fois et à petits coups sur la

même place pour effacer les inégalités qu'il a produites; tandis qu'avec cette nouvelle sorte de bêche, chaque coup pour ainsi dire, lorsqu'il frappe juste, fait un morceau d'ouvrage sur lequel on n'a plus à revenir.

10° Un instrument que je ne connaissais pas avant mon arrivée à Bonn. Il est employé à supprimer les jeunes branches qui croissent sur le tronc des arbres d'alignement et qui sont hors de la portée de la main; il les coupe net, à ras du tronc, sans déchirure. Il peut servir aussi pour gratter et faire tomber les mousses, les lichens et autres plantes parasites qui poussent sur les troncs d'arbre et obstruent les pores de leur épiderme. Le talon du croissant qu'on emploie chez nous à cet usage fait souvent des blessures à l'écorce des arbres.

11° Une espèce de *sabre* destiné à tondre les pieds-droits des palissades. On prétend que cet outil est plus expéditif que notre croissant : reste à constater s'il ne faut pas plus de force pour le mouvoir et si l'on ne perd pas par la peine ce que l'on gagne par la vitesse.

12° Un *piége* perfectionné pour attraper les taupes. Il paraît simple et on le dit sûr; en ce cas, c'est un instrument fort utile pour se défaire des taupes dans les lieux où il n'y a pas de vers de hannetons, car ce serait un remède pire que le mal que de détruire les taupes là où les vers de hannetons font plus de ravages qu'elles.

C'est encore ce même jardinier qui me parla d'une

poire de *doyenné* d'Allemagne et d'une prune hongroise que je ne connaissais pas. Ce doyenné, dont il me donna un fruit provenant de son jardin, était de la même forme et plus gros peut-être que le *bon-chrétien* d'hiver. Il avait la couleur carnée du côté qui était à l'ombre, rouge du côté exposé au soleil; la peau mince, le suc abondant et sucré, la chair cassante et très-blanche; elle est âpre au goût lorsque le fruit n'a pas assez de maturité.

Le prunier, d'après ce qu'il me dit, est très-productif; ses fruits sont agréables; on les sèche de préférence en pruneaux. J'acceptai l'offre qu'il me fit de quelques jeunes pieds de cette nouvelle variété. Procurer à son pays un fruit qui lui manque est un bienfait à la portée de tous les hommes et dont chaque jour ils éprouvent les avantages.

Le dernier électeur de Cologne possédait sur les bords du Rhin une petite maison qui n'était qu'un pavillon carré de peu d'importance, mais dont la vue était charmante par le tableau mouvant que présentait le fleuve. L'ameublement de cette habitation était aussi simple que celui des plus minces bourgeois de Bonn, mais d'une grande propreté et d'assez bon goût. En face du pavillon, un petit jardin formé de quatre carrés bordés de plates-bandes; au milieu, des arbres fruitiers taillés en quenouilles et des ognons de fleurs; dans le fond, une chapelle également simple, dans laquelle l'électeur célébrait la messe régulièrement les fêtes et dimanches. Ce qu'on racontait de ses habitudes et de sa vie privée

inspirait la vénération. Sobre, patient et laborieux, la lecture et la promenade occupaient ses loisirs. Il mettait son bonheur à remplir les devoirs de la religion et de l'humanité, et n'attachant de prix ni au rang ni à la fortune, il écoutait tout le monde et rendait justice à chacun sans faire exception de personne.

A quatre ou cinq cents pas de la ville, j'allai voir la pépinière de Poppelsdorf, située dans une plaine dont le terrain argileux, mêlé de beaucoup de sable, est frais et un peu humide. Une belle avenue de marronniers, garnie de bancs par intervalles, conduisait à cet établissement, qui me parut ancien, à en juger par les gros arbres des allées. Du reste, il ne contenait que des plantes communes. J'y remarquai une pratique bien vicieuse et trop généralement répandue dans le pays : c'est celle d'étêter, à huit ou dix pieds de haut, les arbres d'alignement destinés à la plantation. La raison qu'on me donna d'un usage si absurde était de faire grossir le tronc et de lui procurer de la force. La plus simple observation dément une pareille erreur : est-ce que les arbres des forêts ont besoin d'être étêtés pour que leur tronc acquière leurs proportions et leur développement? Ne voit-on pas que la tête d'un arbre une fois coupée est remplacée par deux ou trois branches gourmandes susceptibles d'être décollées par les vents, et que le tronc n'en grossit pas davantage, parce que toute la sève se porte dans ces branches gourmandes? Pour remplir cet objet, il est

un moyen infaillible adopté dans nos pépinières : il consiste à ne pas élaguer les jeunes plants comme des baguettes à œillets, mais à laisser croître tout le long de la tige les branches qui y poussent naturellement, à les pincer par les extrémités à l'époque des deux sèves et à supprimer chaque année les rameaux devenus trop forts, qui, convertis en branches trop basses, produiraient un mauvais effet.

L'étêtage est une mesure détestable, en ce qu'elle gâte le port que la nature donne à chaque espèce d'arbre et qu'ensuite la plaie qu'on lui fait en coupant la tête se gerce et laisse filtrer les eaux qui, s'introduisant jusque dans le cœur, y forment des gouttières et font perdre au bois toute sa valeur.

Au reste, cette pépinière était alors moins un lieu d'éducation pour les arbres qu'une sorte de petite futaie servant de promenade aux habitants de la ville. Je passai de là dans les potagers de Poppelsdorf : ils me parurent contenir une douzaine d'arpents d'assez bonne terre, entourés d'un fossé sur la crête duquel on avait placé intérieurement une palissade en charmille de huit pieds de haut taillée en croissant. C'est une étrange défense pour un potager. Pourquoi ne l'avoir pas faite en arbres fruitiers, tels que groseillers épineux, pruniers sauvageons, épines vinettes, poiriers et pommiers sauvages, azeroliers, néfliers et autres de cette nature? Il est vrai que les passants auraient partagé avec le propriétaire la récolte des fruits, dans la

partie extérieure de la haie; mais le propriétaire aurait eu celle de l'intérieur, ce qui eût mieux valu que de ne rien récolter du tout. N'est-ce pas d'ailleurs une jouissance digne de l'homme de bien que celle de procurer avec si peu de dépense des rafraîchissements aux voyageurs? Je m'aperçus au premier coup d'œil qu'on n'était pas fort avancé dans le pays sur la taille des arbres et qu'on n'en connaissait ni la pratique ni la théorie. On se contentait d'évider l'intérieur des arbres en plein vent et de leur donner une forme arrondie à la circonférence extérieure. Ce procédé a plus pour objet l'agrément que l'utilité, et c'est encore un faux calcul, car les arbres, abandonnés à eux-mêmes, prennent une forme plus agréable que celle qu'on leur donne. Le jardinier me dit que, chaque année, il détruisait les arbres en quenouille pour y substituer des arbres en buisson.

Il pouvait avoir raison quant au produit; cependant les quenouilles sont très-bonnes à conserver dans les jardins dont le terrain maigre ne fournit qu'une végétation chétive, parce que la taille courte au lieu d'être un mal offre un avantage réel. Elles sont aussi très-bien placées dans un jardin botanique, où l'espace est resserré et où toutes les parties de l'arbre doivent être à la portée de la main et des yeux des étudiants. Elles conviennent encore chez les pépiniéristes pour leur procurer les greffes dont ils ont besoin. De toutes les tailles qui sont en usage, c'est celle qui fournit une plus grande quan-

tité de rameaux propres à faire des greffes en fentes et en écussons.

Le chemin par lequel on regagne la ville présente une belle avenue composée de deux contre-allées plantées de marronniers qui, comme tous les arbres d'alignement du pays, avaient été étêtés; plusieurs autres avenues aboutissent à celle-là, les unes bordées de peupliers d'Italie, les autres d'ormes. Le sol est graveleux et assez ferme. En général tout ce territoire abonde en promenades champêtres fort agréables, et c'est la partie la plus fréquentée des environs de Bonn.

CHAPITRE VII.

Route d'Andernach. — Coblentz. — Abbaye de Laach. — Meules de moulin, ou pierres d'Andernach.

De Cologne à Andernach, la vallée dans laquelle coule le Rhin va toujours se rétrécissant en forme d'entonnoir, c'est-à-dire que les montagnes qui, à Cologne, se trouvent éloignées des rives du fleuve d'environ deux lieues d'un côté et de l'autre d'une lieue et demie, se rapprochent tellement, à peu de distance d'Andernach, qu'elles ne laissent, dans un point, que le passage du Rhin et qu'on a été obligé de tailler dans la montagne même le chemin qui borde le fleuve. Il me paraît évident que ce sont des courants d'eau très-considérables qui ont creusé la vallée, comme c'est le Rhin qui creuse le lit qu'il occupe. Les endroits où il est le plus rétréci en offrent des démonstrations sensibles. On remarque des rochers basaltiques à fleur d'eau, que des personnes du lieu nous ont dit avoir vus, dans leur

jeunesse, beaucoup plus élevés au-dessus de la rivière.

Toutes les montagnes desquelles je me suis approché ou que j'apercevais de l'autre côté du Rhin ont une figure pyramidale, terminées ou par des mamelons ou par des plateaux arrondis, qui ne laissent aucun doute sur la théorie de leur formation. Elles doivent leur existence à des feux souterrains qui en ont fait des volcans. En effet, celles qui dominent le chemin présentent des coupes presque perpendiculaires, dont les couches sont composées de laves basaltiques, tantôt compactes et dures comme le fer, tantôt poreuses, tendres et friables comme la pierre ponce.

Si l'on rencontre sur la route quelques terres à grains, des prairies artificielles en trèfles, navets, etc., la vigne, sur cette rive ainsi que sur la rive opposée, occupe la meilleure part. On la cultive comme aux environs de Bonn et même encore plus mal. Les souches sont élevées de vingt pouces à deux pieds hors de terre; on laisse sur chacune trois à quatre branches taillées à deux, trois et quatre yeux; elles poussent autant de bourgeons qui croissent jusqu'à trois et quatre pieds de long et qu'on lie avec de la paille d'avoine à des échelles de sept à dix pieds de haut, formées de jeunes branches de chêne assez droites et prises dans les taillis. La plus grande imperfection de cette culture est dans le rapprochement des ceps : on voit des pièces où ils ne sont pas à plus de dix-huit ou vingt

pouces de distance les uns des autres. Les pieds étant ainsi rapprochés et la vigne tenue si élevée, il est à croire que plusieurs des grappes de raisin ne sont frappées du soleil que quelques instants de la journée, que d'autres n'en jouissent jamais. On conçoit sans peine quelle qualité de vin ces vignes doivent produire avec des raisins dont la maturité est si différente, lorsqu'on sait que ce qui constitue le meilleur vin est l'accord parfait de la maturité des grappes qui entrent dans sa composition.

A ce vice de culture s'en joint un autre non moins nuisible : ce sont les engrais de fumier animal ramassé dans les basses-cours. On ne l'épargne pas, et tous les deux ans, on en sature la terre. Enfin, par une économie mal entendue, on plante entre chaque rangée de vignes différentes espèces de choux pour servir soit à la nourriture des hommes, soit à celle des bestiaux. Il est vrai que cette plantation se fait après les vendanges, sur un seul labour à la houe; que la végétation a lieu dans le courant de l'été suivant, et que la terre se trouve libre à l'époque de la récolte des raisins. Mais quand on songe à la voracité du choux et au rapprochement des ceps, on est étonné que la terre puisse suffire à une telle déperdition de sucs végétatifs, et il est certain que la qualité du vin doit en être fort altérée. Ajoutez encore que la plupart des vignes situées sur la rive gauche du Rhin ne reçoivent le soleil qu'obliquement, la pente du terrain étant du sud au nord et l'exposition étant plein nord ou à l'est.

D'après cela, il ne faut pas chercher longtemps la raison de la médiocre qualité des vins de ce pays.

Quant au terrain, il est de nature très-variée : ici, jaune, argileux et semblable à celui où croît le meilleur froment; là, sablonneux et maigre; plus loin, graveleux et caillouteux; ailleurs, formé de schiste décomposé et mêlé avec un sédiment terreux, tout au plus dans la proportion d'un huitième avec les pierres qui en font la base. Ces schistes sont de couleur noire, absorbent une très-grande quantité de rayons du soleil, les conservent longtemps et doivent par conséquent donner au sol une chaleur plus considérable que celle des autres terres.

Les vignes de la rive droite du Rhin m'ont semblé cultivées avec plus d'intelligence et de soin. Tout le terrain, ou presque tout, en est couvert, même sur des montagnes dont la pente est si rapide qu'un homme a peine à s'y tenir debout. Pour se ménager de l'espace, pour retenir les terres qu'entraînerait la moindre pluie, les propriétaires ont construit des murs à pierres sèches, qui forment des terrasses plus ou moins larges, sur lesquelles sont plantés un ou plusieurs rangs de ceps de vigne. Ces petites terrasses, s'élevant les unes au-dessus des autres, coupent les pentes trop roides de ces montagnes et produisent un effet très-singulier. On les croirait autant d'escaliers pratiqués en différents sens pour escalader les hauteurs. Pendant l'été, le coup d'œil est d'autant plus étonnant que, ces murailles se trouvant cachées par les pampres, on ne voit

plus l'échafaudage qui tient cette verdure suspendue en l'air comme si elle n'était supportée par rien.

Ces vignes, plantées sur un terrain dont la pente est en général du nord au sud, donnent un vin d'une bien meilleure qualité que celui de l'autre rive, et les pierres dont sont construits les murs de ces terrasses, étant des basaltes de couleur d'ardoise, s'imprègnent d'une masse de chaleur qui doit accélérer la maturité du raisin.

J'allai droit à Coblentz, comptant m'arrêter, au retour, à Andernach. La ville de Coblentz se trouve située au confluent du Rhin et de la Moselle, dont les eaux coulent ensuite dans le même lit, pendant un long trajet, sans se mêler ensemble, au point qu'on en distingue la couleur et le goût.

Le palais de l'électeur est un beau et vaste bâtiment construit depuis une douzaine d'années par un architecte français (M. Peyre). Il donne sur le Rhin, dont la rive n'en est pas éloignée de plus de cent toises. Je parcourus les jardins et les potagers, qui ne m'offrirent rien de bien remarquable; puis, dirigeant mes pas dans la ville, je vis sur la Moselle un pont de pierre; il peut avoir deux cent cinquante pas de longueur; sa largeur suffit pour le passage de deux voitures de front, avec l'échappement nécessaire pour les gens de pied, mais sans parapet.

De dessus ce pont on jouit d'une vue très-agréable; d'un côté, c'est la chaîne de montagnes au bas desquelles coule le Rhin; d'un autre, la vallée

où se trouve le chemin qui conduit à Andernach ; d'un troisième, le cours de la Moselle, les monticules dont elle est bordée et la chartreuse assise à l'extrémité de la chaîne qui sépare les deux fleuves.

Ajoutez à cela ce que jettent d'agrément dans le paysage une multitude de maisons de campagne, de châteaux, de métairies, quelques villages placés pittoresquement sur un sol fertile et boisé ; tel est dans cette partie le riant tableau des environs de Coblentz.

Les eaux de la Moselle sont claires et limpides ; du haut du pont l'œil aperçoit le fond du lit de la rivière, formé de pierres volcaniques ; ses bords ont d'escarpement huit à dix pieds ; elle ne les dépasse que très-rarement et dans des crues extraordinaires.

Des remparts qui se trouvent du côté de la Moselle on a détruit ce qui était nécessaire pour l'emplacement sur lequel on a bâti le palais de l'électeur et plusieurs maisons d'importance : ces fortifications, dans le genre moderne, ont été ajoutées à celles qui existaient et qu'on attribue aux Romains. Celles-ci sont tout simplement des murs de forte épaisseur, flanqués de tours à cinquante pas d'intervalle les unes des autres. Les murs de ces bâtisses antiques sont construits en pierres du pays, lesquelles offrent une grande variété. Les unes paraissent être des grès colorés de différentes nuances; les autres sont feuilletées comme les schistes et d'une teinte rougeâtre, brune ou grise; il s'en

trouve de bleuâtres et de blanches de diverses natures. Un minéralogiste, en parcourant cette muraille, peut y prendre une idée des pierres que fournit ce pays.

Ces fortifications étaient plantées de gros tilleuls qui formaient une des plus belles promenades des environs. Les tapis de verdure, l'ombrage et l'agréable vue dont on jouit de ce lieu ne peuvent manquer d'y attirer beaucoup de monde pendant l'été.

Des paratonnerres à cinq pointes, l'une perpendiculaire, les quatre autres horizontales, dans la direction des quatre vents principaux, armaient le palais de l'électeur et ses dépendances. Loin de déparer les bâtiments, ces appareils de physique les assurent contre la foudre, et il serait à désirer que partout ils fussent plus multipliés : ils diminueraient considérablement les effets de ce terrible météore.

Dans la plaine qui environne la ville de Coblentz, le terrain est si fertile qu'il produit à la fois des grains et des fruits, comme dans quelques contrées de la Normandie. Les arbres fruitiers de haute taille, tels que noyers, poiriers, pommiers et cerisiers, sont plantés par lignes parallèles à la distance d'environ six toises, et dessous on sème des grains de différente espèce.

Les sciences me parurent fort peu cultivées à Coblentz; en revanche, le goût du plaisir et le luxe y dominent. Pour les habillements, on y affectait alors les modes et le ton de Paris.

C'était un spectacle assez singulier pour moi que de voir la campagne toute couverte de neige. Les montagnes, que semble rapetisser leur couleur noirâtre, blanchies ainsi, paraissent plus élevées. On distingue plus facilement leur structure; les petits murs qui forment les terrasses propres à la culture de la vigne sont aussi plus saillants, et sur cette neige les arbres se dessinent également d'une manière très-pittoresque. Joignez à ce tableau la scène que présentaient les patineurs répandus sur les rives de la Moselle et du Rhin, et vous concevrez la nouveauté du coup d'œil.

Mon séjour coïncidait avec les fêtes de Noël. J'entrai dans quelques-unes des églises; je les trouvai remplies de personnes de l'un et de l'autre sexe. Les femmes étaient placées dans la nef, sur des bancs avec des prie-Dieu; les hommes occupaient des tribunes adossées aux bas côtés. Les chants me parurent agréables. Les hommes entonnaient le verset des psaumes, les femmes succédaient et l'orgue répétait. Quelquefois l'orgue, les femmes et les hommes se réunissaient en chœur et formaient un accord assez harmonieux. Je m'arrêtai à la porte pour voir sortir les fidèles, et je remarquai que la plus grande partie des femmes étaient mises avec élégance, que les servantes mêmes étaient propres, que presque toutes avaient de l'agrément dans la figure et une jolie taille. Les hommes en général sont grands, bien faits, d'une physionomie ouverte, quoique un peu efféminée.

Nous avions, mes compagnons de voyage et moi, le désir de visiter les carrières d'où l'on tire les meules de moulin, les auges et autres ustensiles connus dans le commerce sous le nom de *pierres d'Andernach*. Un négociant de Coblentz s'offrit pour nous y conduire. M. Faujas de Saint-Fonds était des nôtres. Nous partîmes pour nous rendre à l'abbaye de Laach. Le pays que nous traversâmes s'élève par degrés, sans cependant offrir des pentes très-rapides. Le terrain, de bonne nature, quoique un peu maigre, est de couleur jaunâtre et paraît formé de matières volcaniques; très-divisé à sa surface et mêlé de sable, il n'a ni apparence d'argile ni grande profondeur. Du premier village où nous étions arrivés et qui se nomme La Tour-Blanche, nous parvînmes à un second appelé Grafft et dont les maisons, bâties en pierres volcaniques, sont couvertes en tuiles. Les habitants étaient vêtus proprement et chaudement, tous avec de bons souliers et des chapeaux de feutre noir. Ils sont bien constitués, d'une haute stature et d'une figure régulière.

Pour monter à un troisième village dont le nom est Plaestre, il faut franchir des défilés assez étroits. Cependant le sol est cultivé en plantes céréales et en fourrages. Les habitations sont environnées d'arbres fruitiers. Les terres me parurent plus maigres que dans la traversée précédente, et les montagnes que nous avions aperçues dans le lointain, à notre sortie du chemin d'Andernach, se rapprochaient de nous sensiblement : nous en vîmes de nouvelles

qui surpassaient les premières en hauteur et en étendue; on assure qu'elles sont dominées par d'autres qui se joignent à celles du pays de Trèves et de Luxembourg. Leur forme conique fait présumer qu'elles ont été produites par des feux souterrains.

Aux environs de Plaestre, il existe des carrières de trass. Nous nous y transportâmes. La hauteur sur laquelle elles sont situées se lie avec une montagne qui ressemble beaucoup à celle de Godesberg, près Bonn, mais plus étendue par sa base et son élévation : elle est parfaitement conique et terminée en un mamelon arrondi au sommet. Nul doute qu'elle n'ait été formée par un volcan; les matières que nous trouvâmes dans les carrières voisines en sont une preuve incontestable : on en trouve une douzaine. Ce sont des trous de dix à vingt toises de diamètre sur à peu près six toises de profondeur. Elle s'exploitent à ciel découvert. On y descend par de petits sentiers en zig-zag, pratiqués au moyen des couches de terre supérieures, dont on ne fait aucun usage et qu'on est obligé de déblayer pour arriver à la pierre dure, la seule qu'on extraie de la carrière.

La première couche, ou la couche végétale, qui a environ dix-huit pouces d'épaisseur, est un composé de pierre ponce et de trass ou laves poreuses réduites en poudre plus fine à mesure qu'elles approchent de la surface du sol, et plus grosse à mesure qu'elles s'en éloignent. Le seconde couche est composée des mêmes matières, mais moins di-

visée. Les morceaux ont environ la grosseur d'une noix ; il s'y rencontre des basaltes de même dimension. Cette couche peut avoir six pieds d'épaisseur. La troisième couche est un banc profond d'à peu près quatre toises ; il a une solidité comparable à celle de notre pierre de Saint-Leu, et ne paraît autre chose qu'un composé des matières supérieures, agglutinées soit par des eaux filtrantes, soit par la pression des couches de dessus. La quatrième et dernière que nous ayons remarquée, parce que l'intelligence des mineurs ne va point jusqu'à creuser plus bas, est épaisse d'environ huit pieds. C'est toujours la même substance, mais beaucoup plus dure: elle est très-poreuse et affecte une cristallisation qui fait qu'elle se fend par morceaux prismatiques à cinq, sept et neuf pans.

Il paraît que ce dernier banc a été anciennement exploité par galeries souterraines, à la façon de nos carrières de pierre des environs de Paris et par le même procédé, puisque nous avons reconnu dans une de ces galeries, qui n'était pas encore totalement bouchée, des piliers laissés de distance en distance et une lampe ancienne trouvée dans un de ces souterrains. Toutes les matières sont d'un gris-blanc cendré, plus ou moins foncé, excepté les morceaux de basaltes, qui ont la couleur d'ardoise tirant sur le bleu.

Quant aux usages, voici ce que nous avons vu et ce qu'on nous a dit. La pierre ponce, quoique blanche, légère, friable et assez abondante, est rejetée,

faute d'en connaître la propriété et la valeur. La troisième couche est exploitée par moellons du poids de quarante à cinquante livres, transportés par voitures sur des bateaux qui les descendent en Hollande, où ils sont vendus à très-bon marché ; moulus en particules fines, ils entrent dans le mortier qu'on emploie aux constructions qui se font sous l'eau. C'est la pouzzolane. La pierre du quatrième banc est exploitée et taillée sur place en moellons carrés qui servent à construire des fours, des piliers et autres bâtisses tant extérieures qu'intérieures.

J'ai trouvé dans ces carrières, sur les terres remuées, une sorte de *senecio* qui n'est ni le *viscosus* ni le *vulgaris* et qui me paraît tenir le milieu entre ces deux espèces ; plus une *arenaria* qui pendait aux parois coupées à pic et que je crois différente de celles que nous possédons.

En continuant notre route, nous avons suivi un chemin plus tourmenté ; il descend et monte, sans toutefois cesser d'être accessible, même aux voitures à quatre roues ; mais il est étroit et mal sûr pour des voituriers peu intelligents. Le sol en est formé de cendres volcaniques qui sont pourtant de nature fertile, puisqu'il est tout cultivé, à l'exception des pentes rapides, couvertes de bois taillis assez épais.

Un chemin plus difficile encore nous conduisit à travers un village dont le nom en allemand signifie *La Grotte*. Enfin nous atteignîmes l'abbaye à la nuit tombante, après avoir employé six heures et demie

pour faire un trajet de cinq lieues, en comptant une heure que nous prit l'examen des carrières de pouzzolane.

Quelques-uns des principaux religieux nous attendaient à la porte extérieure. Nous fûmes accueillis avec la plus grande cordialité. Un repas frugal, mais sain, nous délassa des fatigues de la journée. Après le souper, un des religieux toucha du clavecin, un autre joua du violon, un troisième de la basse et plusieurs autres chantèrent. Ce petit concert fut bien exécuté; on fit de la musique allemande, italienne et française : une gaîté franche animait cette fête, qui se prolongea jusqu'à onze heures du soir. Dans les chambres qu'on avait préparées pour chacun de nous, un poêle était allumé depuis quelques heures et fut entretenu pendant la nuit.

Le lendemain à neuf heures on nous avertit que le déjeuner nous attendait au réfectoire; nous y descendîmes, et ensuite, accompagnés de deux religieux, nous nous mîmes en route pour visiter un des bords du lac situé en face du monastère. Nous commençâmes par en examiner les contours. C'est un bassin presque rond, environné de hautes montages pyramidales, couvertes de bois et dont les sommets dessinent à l'horizon des festons majestueux. Les bases de ces montagnes sont plus ou moins rapprochées des rives; quelquefois elles laissent des espaces de plusieurs arpents d'étendue dont les pentes très-douces viennent se perdre sur le bord

du lac. Ailleurs, au contraire, une portion des montagnes s'est affaissée sous les eaux et forme des escarpements considérables. Le haut des pentes douces est cultivé en seigle, en orge, en navets, etc.; le bas est occupé par des prairies naturelles assez bonnes en certains endroits et remplies en d'autres de *carex*, de *scirpus*, de *typha*, et par conséquent très-mauvaises. Les parties montueuses et jusqu'aux sommets les plus élevés sont couverts de bois essence de hêtre, parmi lesquels se trouvent quelques chênes, mais qui ne fournissent pas une belle végétation, car à la hauteur de quarante-cinq à cinquante pieds ils poussent faiblement et se couronnent. Voilà en masse le cadre de ce magnifique tableau. Venons aux détails.

Les eaux forment un miroir arrondi à sa circonférence, avec quelques sinuosités assez fortes qui ne s'aperçoivent point dans l'ensemble général. Cette surface peut avoir une lieue de diamètre. Le niveau des eaux a éprouvé différentes variations, et il en subit annuellement de périodiques. Autrefois il était plus élevé de douze pieds qu'au moment où nous le visitions, et cette diminution des eaux du lac est due à la construction d'un canal de décharge entrepris par les religieux pour les tenir à une même élévation et pour gagner du terrain. Ce canal traverse une montagne et aboutit dans une plaine où se trouvent les carrières de meules de moulin. Les crues périodiques viennent au printemps, produites probablement par la fonte des neiges : elles n'élèvent

pas les eaux de plus d'un pied au-dessus de leur niveau habituel, et la plus grande décroissance, qui arrive à la fin de l'été, ne les diminue pas également de plus d'un pied. Ces différents niveaux sont marqués d'une manière sensible par les berges qui se forment à la circonférence du lac.

Lorsque le terrain se prolonge en une pente douce à une certaine distance de la rive et qu'il est de nature limoneuse, il y croît des *typha*, des *scirpus*, des *ciperus*, des *carex* et autres plantes de cette espèce, dont les masses touffues vont quelquefois jusqu'à une portée de fusil de la berge. Mais quand l'eau repose sur un fond de pierres roulées ou qu'il s'y rencontre une profondeur de six ou huit pieds, on n'y voit aucun herbage. Cette eau est limpide et fraîche de sa nature; sa profondeur varie d'une manière prodigieuse. En quelques endroits, on trouve la terre à six pouces; dans d'autres, une corde de cent toises n'a pu atteindre le fond. Une pente paraît se soutenir graduellement dans une longueur assez grande, et tout à coup elle s'enfonce hors de toute mesure. Ailleurs, cet enfoncement se trouve sur le bord, tandis qu'à une certaine distance du rivage, on rencontre des bas-fonds. Ceci est remarquable et semblerait démontrer que la partie de terrain qui s'est affaissée pour faire place aux eaux n'était pas de niveau ou que les cavités qui existaient sous ce terre-plain avaient des profondeurs différentes.

Ce lac est poissonneux; on y pêche des tanches, des perches, des carpes et des brochets. Parmi ces

derniers, assure-t-on, il en est de monstrueux ; j'ai lieu de croire au moins qu'il s'en trouve de très-gros, d'après la mâchoire d'un brochet pêché dans le lac, mangé au couvent, et qui nous fut donnée par les religieux. Ils nous racontèrent que deux excellents plongeurs s'étant mis en tête de poursuivre les brochets jusqu'au fond de leur retraite, l'un d'eux, plus hardi que l'autre, descendit dans ces abîmes, tandis que son compagnon resta en observation sur le bord. Il rapporta qu'il avait vu le premier aux prises avec un énorme poisson de cette espèce, qui le dévora, et que lui n'eut que le temps de regagner la surface de l'eau pour ne pas éprouver le même sort. Que ce plongeur ait été mangé ou non, il est difficile de le savoir; mais les religieux assurent qu'il n'a jamais reparu.

La pêche se fait sur le lac avec de grands filets, avec la nasse et à l'hameçon. L'on y prend aussi des écrevisses, qu'on dit être de mauvaise qualité. Ce qui vaut mieux, ce sont les oiseaux aquatiques, dont les espèces sont très-variées. Il en vient quelquefois des pays étrangers; ils ne font que passer et sont amenés par les troupes de canards sauvages, qui abondent en certaines saisons.

Un quart d'heure de marche avait suffi pour nous conduire du couvent au lac, dont les bords étaient glacés jusqu'à une portée de fusil. La glace avait de six à sept pouces d'épaisseur, et deux pouces de neige la couvraient, ainsi que le rivage. En balayant cette neige, nous vîmes à travers un trou que l'eau

reposait sur un fond de couleur blanche. Curieux de connaître la cause du phénomène, nous découvrîmes que ce fond se composait des débris de coquillages qui nous parurent être de la classe des fluviatiles et du genre des vis. Quelques-uns étaient entiers et plusieurs offraient la figure de cornes d'Ammon extrêmement petites.

Ce fait très-singulier ne pourrait-il pas expliquer l'origine de la matière calcaire dans les pays volcaniques, où l'on ne soupçonne pas de quels éléments elle peut se former? N'est-il pas probable que ces débris de coquilles apposés les uns sur les autres par couches annuelles, solidifiés et par le gluten qui se trouve dans les eaux, et par la pression des couches supérieures, et par le temps surtout, chasseront en s'accroissant les eaux de leur lit et formeront une carrière de pierre calcaire dans un bassin dont les parois ne se composent que de substances volcaniques?

En continuant notre chemin, toujours sur la glace et vers l'endroit où la forêt commence à se rapprocher du lac, nous rencontrâmes une autre nature de sable. Ce sont de petits galets depuis la grandeur d'une lentille jusqu'à celle d'une pièce de douze sous, espèces de pierres volcaniques mêlées avec un sable plus fin qui n'est que le détritus de ces mêmes galets. Au premier examen, M. de Faujas crut reconnaître quelques parcelles de lapis-lazzuli; puis, en observant à la loupe, il se convainquit que c'étaient des saphirs. Nous nous mîmes à

chercher, et nous trouvâmes quatre ou cinq petits échantillons de ces pierres précieuses.

Tout extraordinaire qu'il paraît, le fait n'est point hypothétique. Rentré à l'abbaye, M. de Faujas, avec le plus gros de ses saphirs, essaya de couper un carreau de vitre et parvint à le rayer profondément, ce qui ne laisse pas plus de doute sur la dureté que sur la nature de cette substance. De plus, un auteur ancien parle des saphirs qui se trouvent dans ce lac, et un religieux nous dit en avoir ramassé un de la grosseur du bout du doigt et dont il fit présent à un naturaliste de ses amis.

A quelque distance du lieu où nous avions découvert les saphirs, nous fûmes étonnés de rencontrer plusieurs places de deux à quatre pieds de circonférence qui n'étaient pas gelées, à deux, quatre ou huit toises du rivage, tandis que la glace s'étendait plus loin jusqu'à vingt-cinq et trente toises. Nous vîmes par un de ces trous des globules d'air s'échapper rapidement du fond de l'eau et former une colonne jusqu'à sa surface. Nous recueillîmes de cet air dans un verre; nous le mêlâmes, en le battant, avec de l'eau, et nous crûmes reconnaître que c'était de l'*air fixe:* il en avait l'odeur et la saveur.

Arrivés, en longeant la berge, à une petite montagne qui s'était ouverte en deux parties dans la moitié de sa grandeur, nous l'observâmes avec autant de soin que de plaisir. Toute la paroi extérieure était recouverte de scories offrant les formes les plus

singulières et les couleurs les plus variées : ici, des cylindres contournés qui semblaient avoir été moulés; là, des filons plus ou moins épais qui divergeaient en différents sens; ailleurs, des scories boursouflées, remplies de cavités; d'autres, mamelonnées comme des hématites ou ayant la figure des stalactites. Quant à la couleur, elle était blanche, jaune, rouge, cendrée, orange, noire, verdâtre.

Ce rocher n'aurait-il pas fait partie d'une cheminée volcanique à travers laquelle auront coulé toutes les laves, les cendres et les matières fondues sorties du sein de la terre pour former les petites montagnes environnantes? Les cavités devenues trop grandes, leurs parois, lavées par les eaux qui les ont remplies lorsque le volcan a cessé de jeter des flammes, n'auront plus été assez solides pour supporter la masse supérieure; elles se seront affaissées dans des abîmes profonds, et les eaux en auront pris la place. Telle est la théorie que je me suis faite de l'origine de ce lac. Je suis d'autant plus porté à l'admettre qu'ayant vu l'intérieur d'un fourneau de forge, j'y ai remarqué en petit tout ce qui se trouve en grand dans la cheminée de ce vaste laboratoire de la nature.

L'autre côté du lac, que nous visitâmes après le dîner, nous offrit les mêmes indices de l'existence de matières volcaniques : d'abord une fontaine à laquelle on donne le nom d'eaux minérales et qui contient beaucoup d'air fixe; ensuite des couches de laves qu'on appelle *boueuses*, parce qu'en effet elles

ressemblent à des courants de boue. Malheureusement nous n'avions ni assez de temps ni une saison assez favorable pour compléter nos observations. Tout ce que je puis faire est d'éveiller l'attention des naturalistes.

A une petite lieue de l'abbaye de Laach et près du village de Nieder-Mendig sont situées les carrières de meules de moulin qu'on appelle pierres d'Andernach et qui se transportent par la Hollande dans toutes les parties du monde. Nous nous y fîmes conduire, accompagnés d'nn religieux de l'abbaye.

La plaine que nous traversâmes d'abord est cultivée avec soin. Le terrain, qui paraît être le produit de cendres volcaniques, est rougeâtre et composé de pierre ponce très-divisée, d'un peu d'argile, de fragments de basalte et de laves. On y recueille du seigle, de l'orge, des navets, des pommes de terre et autres plantes de cette nature.

Aux approches du village, le sol est si rempli de pierres basaltiques que, pour le mettre en culture, il a fallu les enlever. Les propriétaires en ont formé autour de leurs possessions des murailles d'autant plus larges et plus hautes que le champ est plus étendu.

Le village de Nieder-Mendig est, comme tous ceux du pays, entouré de murs et fermé de portes. A dix minutes de marche, toujours en montant, on arrive aux carrières. Elles occupent environ une demi-lieue de circonférence, toutes très-rapprochées les unes des autres. Leur aspect est très-pittores-

que. De grands moulinets, d'une structure fort simple et tournés par des bœufs, enlèvent du fond des puits les meules qui s'y taillent et les blocs de basalte qu'on façonne au dehors. Ces puits sont des trous circulaires de quatre toises de diamètre, les uns maçonnés à pierres sèches et parfaitement réguliers, les autres taillés dans la masse du terrain, où l'on a ménagé une rampe de deux pieds de large qui descend en spirale jusqu'aux deux tiers du fond de la carrière. Cette rampe sert à l'extraction des terres lors de la fouille des puits.

Plus loin se trouvent les cabanes des tailleurs de pierre; elles ont dix à douze pieds carrés et sont formées de trois murailles couvertes en comble triangulaire par deux paillassons. Tout autour on rencontre : 1° des piles de carreaux taillés, qui servent à paver les églises et les rez-de-chaussée de la plupart des maisons du pays; 2° des linteaux destinés à faire les montants et les appuis des croisées et des portes dans cette partie de l'Allemagne, dans la Belgique et la Hollande; 3° des meules de moulin du diamètre depuis 18 pouces jusqu'à 5 pieds et demi : ces dernières sont rares et d'une valeur considérable; 4° des auges pour les chevaux et autres bestiaux, depuis 2 pieds de long jusqu'à 5, sur une largeur de 10 à 15 pouces; 5° des augets ronds pour les volailles, depuis 10 pouces jusqu'à 20 de diamètre; 6° enfin, de gros quartiers de basalte taillés grossièrement, pour servir à border les chaussées et les grands chemins.

Après cet examen de l'extérieur des carrières, nous sommes descendus dans l'une d'elles, qui passe pour la plus vaste, la plus abondante en gros prismes de basalte et la mieux exploitée. L'escalier qui y conduit est très-étroit et a cent seize marches de différents degrés de hauteur. On entre dans une galerie en pente, longue de plus de cent pas, et de là dans la principale chambre de la carrière. Cette chambre, dont le sol se trouve à 250 pieds au-dessous du niveau de la terre, peut avoir 40 pieds de long sur 24 de large; elle est soutenue, d'un côté, par des prismes de basalte à cinq angles, formant des colonnes un peu torses dans leur élévation, et qui m'ont paru plus minces à l'endroit où elles sortaient de la voûte que dans la partie où elles arrivaient au sol; d'un autre côté, par les parois de la masse basaltique, qui laisse facilement distinguer les scissures ou fentes occasionnées par le retrait de la matière fondue lors de son refroidissement. Ces scissures sont pour l'ordinaire un peu inclinées à l'horizon, sans être parfaitement perpendiculaires, encore moins horizontales.

L'élévation de la voûte, ou, pour mieux dire, du plancher supérieur, car il est presque plat, a, dans certaines parties, 20 pieds de haut, dans d'autres 30 et même plus dans quelques endroits, parce que ce plancher s'élève chaque jour à mesure qu'on enlève du sol les matières dont il est formé. A la multitude des ouvriers, les uns suspendus le long des parois de la chambre, les autres occupés à fa-

çonner des blocs ou des meules, ceux-ci cassant avec de grosses masses de fer les pierres brutes qui doivent être travaillées hors de la carrière; au mouvement, au bruit et aux lumières qui remplissent ces ateliers souterrains, on se croirait dans l'antre des cyclopes.

Bientôt l'étonnement fait place à l'admiration. En considérant la voûte, on voit qu'elle est composée de prismes de basalte coupés à angles droits, dont les uns forment des triangles, les autres des pentagones, des hexagones et des heptagones. Leurs divers diamètres diffèrent depuis 18 pouces jusqu'à 6 pieds : ceux-ci sont assez rares et ont une grande valeur; on en fait les grosses meules. Enfin cette voûte ressemble à une mosaïque fort singulière, on pourrait même dire effrayante, parce qu'on ne conçoit pas comment ses parties se soutiennent d'elles-mêmes.

De cette grande cavité, on aboutit à six autres beaucoup plus petites et différant aussi par l'élévation de leur ciel et par la profondeur de leur sol. Les parois de l'une d'elles nous ont offert la coupe perpendiculaire de toute la masse du terrain, depuis la terre végétale jusqu'au fond de la carrière. La première couche, ou la couche végétale, sur laquelle croît du seigle et de l'orge, a de 15 à 18 pouces d'épaisseur. C'est une terre jaunâtre, rude au toucher et qui paraît être un mélange d'argile, de sable et de matière volcanique en particules assez fines. Elle n'est productive qu'au moyen du fumier

et de labours fréquents. La seconde couche est formée de lits alternatifs de matières que le cratère des volcans a lancées dans les airs en gerbes enflammées, et qui, chassées par le vent à de grandes distances, couvrent le pays ou deviennent de petites montagnes, selon que le vent les éparpille ou les dirige vers un seul point.

Ce banc peut avoir 40 pieds d'épaisseur : il varie de nature comme de puissance; tantôt c'est un grain qui a la finesse du sable, tantôt c'est une sorte de gravier assez gros. Il est à remarquer que les filons ne suivent pas la loi de la gravité des corps qui les constituent, d'où l'on doit conjecturer que ces couches n'ont point été produites par les eaux, car, en ce cas, les matières les plus grosses et les plus pesantes eussent été placées sous les matières les plus fines et les plus légères. Les éruptions volcaniques expliquent parfaitement l'interposition de ces différentes natures de couches.

Sous les deux couches que je viens de décrire, il s'en trouve une troisième, une quatrième et une cinquième. Celle-ci est la dernière; sa profondeur connue est de 40 à 50 pieds. Ce sont des prismes de basalte, plus petits à l'extrémité supérieure qu'à l'extrémité inférieure; leur direction est à peu près perpendiculaire; leurs angles ne sont pas droits; quelquefois ils se contournent et se rapprochent tellement les uns des autres qu'on a peine à distinguer leurs pans.

Je n'ai pas observé que ces prismes de basalte

eussent une longueur déterminée, comme dans quelques espèces qui sont articulées et présentent à l'un des bouts de leur plan une surface concave, à l'autre une surface convexe. Ceux-ci m'ont paru d'une seule pièce dans la hauteur de la carrière.

Trente ouvriers et quelques bœufs étaient journellement occupés aux travaux de ces sept carrières. Le prix de l'ouvrage est établi à raison de chaque pièce livrée à l'entrepreneur; si une pièce casse par accident ou autrement, elle n'est point payée. Le salaire m'a semblé modique : une meule de 5 pieds et demi de diamètre ne valait aux ouvriers que 150 livres les carreaux de 20 pouces, 9 livres la douzaine, et le reste en proportion. Il faut les forces de seize hommes pour monter du fond de la carrière une meule de 5 pieds de diamètre sur 18 à 20 pouces d'épaisseur.

Les outils qu'on emploie à ces travaux sont, à quelques différences près, les mêmes que ceux dont se servent nos ouvriers : le cric, le marteau à un taillant par un bout avec un pic par l'autre, les coins de fer, les leviers de bois et les paniers carrés pour monter les pierres et les tirer de la carrière.

Ces ouvriers, pour la plupart, sont de jeunes habitants du village de Nieder-Mendig, forts, vigoureux et d'une figure agréable. Deux ou trois d'entre eux parlaient un peu français et prenaient plaisir à causer avec nous dans cette langue. Ils s'empressaient de répondre à nos questions et de nous apporter des échantillons de toutes les pierres

qui pouvaient être un sujet de curiosité, soit par leur nature, soit par leur forme et leurs couleurs.

Nous vîmes avec surprise, dans l'intérieur de ces carrières, des stalactites et des stalagmites de glace, de plusieurs pieds de longueur, qui pendaient au plancher ou formaient des éminences sur le sol. Elles étaient produites par l'infiltration des eaux qui se congelaient à mesure qu'elles arrivaient à l'air. Un thermomètre au mercure dont nous nous étions munis ne marquait aucune différence entre le degré de froid qui se faisait sentir au fond de la carrière et celui que nous avions remarqué au dehors. La raison de ce phénomène, qui semble détruire les observations faites dans les caves et autres lieux souterrains, vient probablement de ce que, dans ces carrières, il y a un courant d'air bien déterminé par trois grands puits qui y communiquent et par l'escalier. Ces stalactites de glace, d'une couleur très-limpide, jointes aux stalagmites élevées du sol et aux cristaux attachés à la voûte, produisaient, en reflétant la lumière de nos chandelles, l'effet de lustres fort agréables, et n'étaient pas un petit ornement au tableau.

En parcourant les décombres sortis des carrières depuis quelques années, je rencontrai une grande quantité de *groseillers épineux*, de *mille-feuilles*, de *carottes sauvages*, d'*erigeron graveolens*, de *carduus lanceolatus*, d'*arenaria*, de *trifolium arvense* et autres plantes communes. Peut-être que, dans une

saison moins rigoureuse, on trouverait des plantes intéressantes, et je ne doute pas que ce pays volcanique n'en produise qui soient peu connues.

Après avoir fait toutes nos recherches, nous prîmes un repas champêtre dans le voisinage d'une des cabanes des tailleurs de pierres, autour d'un petit feu que ces braves gens avaient allumé à notre intention. Nous partageâmes avec quelques-uns d'entre eux les provisions que nous avions apportées. Déjà nous étions amis avant ce dîner frugal, nous le devînmes bien plus encore après, grâce à quelques écus que nous leur laissâmes. Il fallut regagner l'abbaye de Laach; nous y arrivâmes à la nuit tombante.

Nous ne voulûmes pas quitter une maison où nous avions été accueillis avec une si aimable hospitalité, sans la visiter dans tous ses détails. Nous parcourûmes d'abord les dortoirs, le cloître, qui sert de sépulture aux religieux, et l'église. Cet édifice, bâti en l'an 1000, est d'une architecture différente du gothique. Son style paraît tenir le milieu entre celui des beaux temps de Rome et celui des Goths. L'intérieur n'offre de remarquable qu'une voûte très-hardie, très-élevée et découpée en ornements de toute espèce, quoique construite en pierres de lave. Dans une niche à jour et d'un travail étonnant pour la légèreté des piliers, on voit un tombeau avec une statue colossale debout, représentant un des bienfaiteurs du monastère. Sous ce tombeau, placé à l'entrée de la porte principale,

est suspendu le modèle en relief du château qu'habitait ce personnage, et qui était situé au sommet d'une des montagnes environnantes.

Le chœur est orné de quelques tableaux qu'on nous dit être des copies de Rubens : il surmonte un caveau dans lequel est enterré le fondateur de l'abbaye. On voit sur la pierre son effigie en mosaïque dont le travail n'est pas sans mérite. Dans l'une des chapelles destinées à la sépulture des parents du fondateur, différentes niches contiennent la représentation des hommes et des femmes dont les restes y furent déposés. Des bas-reliefs plaqués contre les murs couvrent les cœurs de plusieurs grands personnages.

La bibliothèque n'est pas considérable : elle me parut ne renfermer que des livres de piété ou de jurisprudence ecclésiastique.

Dans les jardins, qui sont assez vastes et plantés d'arbres fruitiers, se trouve un espace divisé en huit parties, avec autant de pavillons, tous semblables. Ces petits jardins sont affectés à des religieux qui les cultivent eux-mêmes et y font croître des fleurs d'ornement.

Le monastère fait valoir ses biens ruraux ; il loge et nourrit tous les agents de son exploitation ; aussi possède-t-il de grands bâtiments construits avec solidité et propreté ; il en est de même des écuries, des bergeries, des vacheries, des granges et des basses-cours. Tout cela fait de cette maison un petit village très-vivant.

Les religieux de Laach suivent la règle de saint Benoît. Ils sont doux, hospitaliers, compatissants, et pour la plupart instruits dans les arts et dans les sciences. Plusieurs sont bons musiciens; trois ou quatre parlent le français, et presque tous assez couramment le latin. L'un d'eux est membre de l'Académie de Manheim, à laquelle il a fourni d'excellents mémoires de sa composition. Un autre est très-érudit en bibliographie. Comme ils savent tous s'occuper, ils n'éprouvent point l'ennui du cloître, sont entre eux de la meilleure intelligence et se réunissent avec plaisir.

Ils nous avaient prodigué trop d'attentions recherchées pour qu'en partant nous ne leur témoignassions pas le regret de les quitter.

CHAPITRE VIII.

Andernach. — Carrières du fort Saint-Pierre, près Maestricht. — — Pétrifications. — Tabac. — Sucrerie. — Garance. — Mode de Chauffage. — Maestricht.

Arrivé à Andernach, j'eus occasion de m'entretenir avec un habitant de cette ville, M. Saur, homme très-instruit dans l'histoire naturelle de son pays. Il me dit que César, dans ses *Commentaires*, parle d'une éruption volcanique survenue pendant qu'il campait avec son armée sur le bord de la Nette, petite rivière qui se jette dans le Rhin à Andernach.

La ville d'Andernach paraît fort ancienne; elle est petite et fermée de murs flanqués de tours qui tombent en ruines. Les maisons, basses et mal bâties, indiquent une population peu aisée.

Le pays, que nous traversâmes sans nous arrêter jusqu'à Maestricht, ne m'offrit aucun sujet d'observations intéressantes; mais j'étais curieux de visiter

les carrières situées près de cette ville, sous le fort Saint-Pierre.

Elles sont célèbres par leur antiquité. Il paraît que les Romains les ont exploitées, puisque, dans les monuments qu'ils ont construits, on trouve des pierres de même nature que celles qu'on tire de ces cavités. Elles n'ont pas moins de réputation par les pétrifications dont elles sont remplies, telles que carapaces de tortues, poissons, oursins, coquilles et surtout par une tête de crocodile que je vis à Maestricht, parfaitement conservée et dont on distinguait la forme, les dents et les os. C'est dans ces carrières que tout le pays situé le long de la Meuse, depuis Liége jusqu'en Hollande, se fournit de pierre de construction : les Hollandais en transportent dans leurs colonies des deux Indes.

Cette pierre ressemble beaucoup à celle de Saint-Leu, près Paris. Tendre à couper au couteau, elle a la propriété de durcir à l'air. On la rencontre en bancs épais de plus de cent pieds, ou plutôt elle a l'épaisseur de la montagne, puisqu'elle forme un banc continu de haut en bas et qu'elle n'a de fentes ou scissures que perpendiculairement et non horizontalement, comme la plupart des pierres aux environs de Paris.

Sa substance est un sable fin qui se divise aisément au moyen de la pioche ou du marteau à large taillant. Elle est entremêlée de pierres à fusil, de coquilles, de bélénites et autres corps moins bien conservés. Sa taillure se réduit en poussière qui n'a

point d'adhérence et qui est friable même sous les doigts. Sa couleur est d'un jaune pâle assez agréable à l'œil.

L'ouverture, qui se trouve sous le fort Saint-Pierre, représente à peu près, mais plus en grand, l'entrée des bains d'Apollon dans le rocher du jardin de Versailles. C'est l'entrée d'une immense caverne qui communique à plusieurs cavités auxquelles aboutissent différentes galeries d'où l'on a tiré de la pierre. La voûte peut avoir trente ou quarante pieds d'élévation et forme dans cette partie un large portique soutenu sur d'énormes piliers d'une figure irrégulière et très-pittoresque.

Ce portique, qui a environ quinze toises de profondeur, communique avec une autre cavité située à droite, mais plus petite, et avec un troisième par laquelle, à l'aide de flambeaux, nous pénétrâmes dans des galeries. La première que nous suivîmes n'avait pas plus de cinq pieds de haut; mais elle s'éleva par degrés jusqu'à la hauteur de trente et même quarante pieds; sa largeur varie de dix à vingt pieds. A cette galerie principale viennent en aboutir un grand nombre d'autres qui font différents circuits sous la montagne : on assure qu'elles occupent un espace de plus de deux lieues.

Quelques puits percent la voûte et montent au niveau de la terre végétale; ils servent à établir des courants d'air. La couche de terre végétale a dix-huit à vingt pouces d'épaisseur.

Parmi les pétrifications qui abondent dans ces

carrières, j'en ai vu plusieurs sur lesquelles des feuilles d'arbres sont parfaitement imprimées : une entre autres recueillie dans une mine de fer est de la plus belle conservation. On distingue non-seulement les sinuosités de la feuille dans tout son pourtour, mais même les nervures et les principales ramifications. Il fallait que la substance fût bien liquide et bien fine pour prendre, tant en creux qu'en relief, le moule si parfait d'une plante si délicate.

Mais ce qui devait particulièrement attirer mon attention, c'était l'agriculture du pays : je commence par le tabac. On cultive ici la variété connue sous le nom de *nicotiana major latifolia, C. B.*, ou le grand tabac à larges feuilles.

On le sème sur couches, sous des châssis, dans les premiers jours d'avril, ou en pleine terre dans une plate-bande au pied d'un mur au midi, vers le milieu du mois de mai.

Lorsque le jeune plant a acquis sa troisième feuille et qu'il est à la hauteur de quatre à cinq pouces, on le repique, par rangée, en rase campagne, dans un terrain disposé pour le recevoir.

Ce terrain a été préparé dès l'automne par un profond labour à la charrue. Quelque temps après, on y répand une couche de bon fumier de l'épaisseur d'un doigt. On donne un second labour et on laisse la terre dans cet état jusqu'au printemps. Le troisième labour se pratique au commencement de mai; il est suivi d'un hersage, quelquefois de deux, selon

que la terre en a plus ou moins besoin pour être parfaitement divisée.

Le plant est-il devenu assez fort pour être transporté, on choisit un temps chaud et couvert. Après avoir tracé des sillons au cordeau, on plante au plantoir et à vingt pouces de distance chaque pied de tabac vigoureux, ou deux ensemble si le plant est faible. Qu'il survienne une pluie douce, le tabac a bientôt repris et pousse avec rapidité. On ne le laisse croître que jusqu'à vingt pouces de haut, et l'on ne souffre pas de branches latérales le long de la tige.

Ainsi tenue, la plante pousse cinq ou six grandes feuilles qui ont jusqu'à deux pieds de long et douze à quinze pouces de large; elles sont fortes, épaisses, grasses et succulentes. Arrivées au maximum de leur étendue, on les cueille, on les fait sécher à l'ombre et on les dispose pour en composer les carottes qui formeront le tabac en poudre.

Quant à la préparation des feuilles pour en faire le tabac en poudre, le tabac à fumer et le tabac à mâcher, comme elle ne diffère pas des opérations usitées dans les autres pays et décrites en divers ouvrages, je n'en ferai pas mention.

Je parlerai d'une culture nouvellement établie dans ce canton et qui n'était encore pratiquée que chez un seul particulier. La plante qui en est l'objet est nommée par lui *sucrerie*. Elle est bisannuelle, sa fleur est jaune, ses racines sont longues, fusiformes et pivotantes. Ce sont les racines que l'on

réduit en poudre et qu'on mêle avec le café par économie. Cette culture est connue depuis longtemps en Allemagne. On assure que lorsque ce mélange se fait par moitié, il est difficile de ne pas s'y méprendre, et que l'infusion qui en résulte fournit un aliment sain et agréable. Souvent les habitants des campagnes se contentent de la poudre seule de *sucrerie* et trouvent le goût et à peu près la qualité du café.

Depuis une vingtaine d'années on cultivait également dans les environs de Maestricht une espèce de garance qui a été tirée de la Zélande et qui paraît une variété perfectionnée de notre *rubia tinctorum sativa*. Les terrains les plus propres à cette culture doivent être profonds au moins de vingt pouces, un peu gras, substantiels et légèrement sablonneux. Il est bon qu'ils soient découverts et à l'exposition du soleil. Il faut au moins sept années révolues pour cultiver la garance dans un terrain sur lequel on a déjà recueilli des racines de cette plante. Ce laps de temps est nécessaire pour qu'il se rétablisse et devienne propre à une récolte nouvelle.

On commence par labourer à la charrue, en faisant des sillons de 6 à 8 pouces de profondeur sur une largeur de 10 à 12 pouces. Des hommes suivent la charrue avec des bêches, et creusent les sillons de 9 à 10 pouces. Ainsi la terre se trouve remuée au moins dans la profondeur d'un pied et demi. On y répand une couche de fumier de l'épaisseur de trois doigts, et on le recouvre par un

second labour en travers du premier ; ensuite on herse avec des dents de fer, de manière à briser toutes les mottes.

Après cette préparation, le terrain est divisé en plates-bandes d'environ 3 pieds de large, séparées par des sentiers de 18 à 20 pouces. On ouvre en travers des plates-bandes de petites tranchées profondes de 7 à 8 pouces, inclinées d'un côté en forme de talus, et perpendiculaires de l'autre. Dans chaque tranchée on place, à des distances à peu près égales, douze tronçons de racines de garance nouvellement arrachées et bien vives. On les assujettit par un peu de terre qu'on fait couler de la tête de la tranchée.

Quand la garance a été plantée, on borde les plates-bandes du côté des sentiers de manière que l'eau de la pluie soit forcée de pénétrer au pied des racines. On a soin d'extirper les mauvaises herbes, ou par des sarclages lorsqu'elles sont grandes et abondantes, ou par des ratissages si elles sont fines et si le temps est sec, ou par des binages si des pluies trop fortes ou des orages ont battu et durci la terre.

A l'automne de la première année, il convient de chausser les racines de garance. Pour cet effet, on se sert de la terre qu'on avait rejetée dans les sentiers ; on la lève à la bêche et on en couvre les plants à la hauteur de 3 à 4 pouces. Cette opération se répète au mois de mai suivant.

C'est dans l'automne de la deuxième année qu'on

procède à l'enlèvement des racines. Arrachées de toute leur profondeur au moyen de bêches et de fourches, elles restent exposées sur le sol afin de se ressuyer, puis on les transporte au magasin, espèce de hangar fermé, dans lequel on les place en tas carrés adossés à un mur, et formant sur le devant une bordure à pied droit comme une couche faite avec de la litière. Non loin de là est le séchoir, où l'on fait passer successivement les racines pour être séchées au feu jusqu'à ce qu'elles se pulvérisent entre les doigts.

Le séchoir est un bâtiment carré-long, voûté à quatre pieds au-dessus du niveau du sol, et fermé par une seconde voûte de briques sous la couverture. De deux fourneaux construits au rez-de-chaussée et de la forme de nos fours à cuire le pain, la fumée est conduite par des canaux qui circulent dans l'épaisseur des murs latéraux jusqu'au plancher de la seconde voûte. La fumée, ainsi que la chaleur, s'échappe par des ouvertures pratiquées dans la première, de distance en distance. A 5 pieds et demi au-dessus de cette première voûte, se trouvent, comme autant d'étages, un, deux, trois et jusqu'à sept planchers de charpente sur laquelle on a cloué de fortes lattes à un pouce l'une de l'autre. Ces planchers ou étages sont éclairés par de petites croisées fermées d'un seul carreau de vitre. C'est là qu'on dépose les racines de garance, après les avoir secouées pour en faire tomber la terre; on les étend sur les lattes, de l'épaisseur de trois pouces, et on

les remue chaque jour afin d'accélérer la dessiccation.

Comme je l'ai dit, on reconnaît qu'elles sont parfaitement sèches lorsque, triturées dans les doigts, elles se réduisent en poudre. Descendues alors du séchoir, elles sont portées dans un des coins de l'atelier où l'on a pratiqué une aire pour les battre. Cette opération se fait au fléau, dont on se sert avec ménagement pour que les racines ne se mêlent pas avec la terre. On les passe immédiatement dans une espèce de ventilateur qui les dégage d'abord des pierres, puis de la terre qu'elles ont apportée du champ; on sépare ensuite les grosses racines d'avec les petites; on en fait des tas particuliers, que l'on met dans des tonneaux. Enfin les racines sont portées sous les battoirs pour être triturées et réduites en poudre impalpable.

La terre qui a produit de la garance devient extrêmement fertile pour toutes les cultures qu'on y veut faire; il faut seulement qu'elle soit travaillée par un labour profond et couverte d'un bon engrais, et pendant sept années consécutives, elle n'a plus besoin d'autre amendement.

Dès le premier printemps, on y plante des pommes de terre par préférence au blé, qui deviendrait trop fort et serait sujet à verser. Après cette récolte, on sème du blé de mars, et à l'automne, du froment d'hiver. La quatrième année est destinée à l'orge, la cinquième au seigle, la sixième et la septième à l'avoine, ou mieux encore pour cette dernière année, au trèfle de Hollande.

On pourrait, la huitième, en recommençant les préparations déjà décrites, cultiver de nouveau la garance; mais on aime mieux prendre toujours une terre qui n'a point produit de cette plante. Les habitants de la campagne connaissent le bénéfice qui résulte de cette culture pour l'amélioration du sol et l'économie de l'engrais : aussi s'empressent-ils d'accueillir les propositions qui leur sont faites de louer leurs terrains pour cette destination.

Il me parut qu'il n'y a dans ce pays qu'un petit nombre de cultivateurs de garance, et qu'elle s'y consomme entièrement.

A Maestricht, on se chauffe de deux manières, ou par la chaleur des poêles ou par celle des cheminées. Les deux moyens sont cumulativement en usage dans la même maison. On emploie les poêles plus particulièrement au chauffage des salles à manger, des antichambres et des offices. Les cheminées sont placées dans les salons et dans les chambres : c'est le chauffage de prédilection ou d'honneur.

Le combustible dont on se sert est le charbon de terre; à défaut de charbon, le bois. Il est deux espèces de charbons de terre, l'un que l'on appelle gras, l'autre sec. Le charbon gras, lorsqu'il est échauffé, s'agglutine et forme une espèce de croûte solide qui, une fois enflammée, procure une chaleur très-vive et qu'on ressent de plus loin que celle de l'autre espèce. Mais on lui reproche de répandre une mauvaise odeur, de produire une plus grande

quantité de poussière noire et de durer moins longtemps au feu. Le charbon sec, plus brillant dans sa cassure, ne s'agglutine pas et donne une chaleur plus égale et plus durable.

Les poêles sont en fonte, de formes très-variées et de toutes les dimensions. Ils sont coulés par un procédé si supérieur qu'à voir les cannelures, les bas-reliefs, les moulures et les ornements divers dont ils sont chargés, on les croirait ciselés et construits de pièces de rapport les plus finies. Ils sont en général de bon goût; ils ont le plus souvent la figure cylindrique, et avec leur base ou piédestal, ils peuvent avoir cinq pieds et demi de haut sur 18 à 20 pouces de diamètre.

Maestricht est un des boulevards de la Hollande et l'une de ses principales places fortes. La Meuse, qui la traverse inégalement, forme dans son enceinte plusieurs petites îles sur lesquelles s'élèvent des fortifications. On passe la rivière sur un pont de pierre qui, malgré son peu de largeur, est très-fréquenté. Il communique à l'autre partie de la ville, qui s'appelle le faubourg de Vicq.

Cette ville renferme plusieurs églises surmontées de tours et de clochers très-élevés et d'une structure gothique. Elles sont vastes et la plupart construites en voûtes soutenues par des colonnes. Les unes ont été bâties avec des matériaux tirés des carrières du fort Saint-Pierre ; les autres le sont en briques. Dans quelques clochers se trouvent, entre les cloches, des carillons qui jouent aux heures, aux demi-

heures et même aux quarts et demi-quarts d'heures.

Indépendamment des paroisses, on voit ici des couvents occupés par des religieux des deux sexes, et la plus grande partie par des ordres mendiants. Quelques particuliers ont chez eux des chapelles où ils se font dire la messe les dimanches et les jours de fêtes.

Les protestants ont aussi d'anciens temples où ils se rassemblent pour les cérémonies de leur culte. Un d'eux se fait remarquer par la couleur rouge de son clocher, dans lequel il n'y a point de cloches et qui, par cette raison, n'est point entretenu.

On trouve à Maestricht deux grandes places, dont l'une, plantée d'une double rangée de tilleuls, sert de promenade intérieure; l'autre, sur un côté de laquelle se présente l'hôtel de ville, est plus vaste et pavée : c'est tout à la fois la place d'armes et le marché où l'on se fournit de toutes les choses nécessaires à la vie.

L'hôtel de ville est un bâtiment carré, offrant une masse d'assez belle apparence et accompagnée, comme presque tous les hôtels de ville de ce pays, d'un escalier à double rampe qui forme un perron en avant du corps de bâtiment.

A cette place aboutit une grande et belle rue bordée de maisons solides, propres, quelques-unes élégantes. Elle traverse une partie de la ville et se termine à la porte de Bois-le-Duc.

En général, les rues de Maestricht sont petites, étroites, tortueuses, mais assez bien pavées : elles por-

tent le nom des villes principales auxquelles elles conduisent : ainsi il y a les rues de Bruxelles, de Bois-le-Duc, de Tongres, de Liége, de Louvain, etc. Les maisons qui les bordent ont rarement plus de trois étages ; elles sont construites en briques et en pierres bleues, et éclairées par de grandes croisées. Chaque ménage un peu aisé occupe sa maison. Presque point de jardins, excepté dans les faubourgs et les quartiers peu fréquentés.

Les fortifications de cette place sont au-dessous de leur réputation, au dire de nos officiers généraux et de l'artillerie. Elles sont très-compliquées et occupent un immense terrain. Il est des parties faibles et d'un accès facile : à peine regarde-t-on Maestricht comme ville forte de troisième rang. L'été, ces fortifications deviennent des promenades très-agréables ; elles sont ombragées et dominent sur la campagne environnante et sur la Meuse, ce qui produit des aspects variés et intéressants.

Doux, polis et prévenants, les habitants de Maëstricht sont grands, bien faits et d'une bonne constitution. Leur mise est simple, étoffée, mais sans luxe. Ils aiment dans leurs vêtements la même propreté que dans leurs maisons et leurs travaux.

Il ne paraît pas qu'ils se livrent beaucoup à la société ; les spectacles sont peu suivis ; les tabagies ou estaminets sont rares. Une seule maison rassemble des personnes qui se conviennent et se réunissent pour lire les papiers publics, fumer et boire du

vin. Ce qui leur plaît le plus est la vie sédentaire au sein de leur famille.

Le commerce fait leur principale occupation, mais ce commerce est resserré dans des bornes fort étroites. Les péages multipliés qu'ont établis sur la Meuse les Hollandais, l'empereur d'Allemagne et les Liégeois rendent presque nul pour Maestricht le cours de ce beau fleuve. Au contraire il lui devient très-nuisible, parce que, du moment que la guerre éclate, chacune des puissances belligérantes cherche à s'emparer du pont qui traverse la ville pour avoir la liberté du passage ou pour le fermer à son concurrent. C'est ainsi que l'homme change souvent en mal les bienfaits de la nature.

CHAPITRE IX.

Culture du pin sauvage. — Yglen. — Limpt. — Respect pour les cigognes. — Veucht. — Bois-le-Duc. — Toits volants pour les meules de foin et de grains. — Bommel. — Digues. — Cuilembourg. — Utrecht. — Hospices. — Recherche de propreté. — Canal. — Rivière d'Amstel. — Amsterdam.

Sortis de Maestricht par la porte de Bruxelles, nous prîmes la route d'Ana. Nous traversâmes un pays dont le terrain sablonneux est couvert de bruyères au milieu desquelles on rencontre des masses de pins sauvages. Voici les renseignements que je me procurai sur cette culture :

Lorsqu'on veut faire un semis de pins, on coupe, dès l'année précédente, la bruyère qui couvre le terrain et on la brûle sur place. Au printemps suivant, on sème à graine perdue les pins sauvages, sans qu'il soit besoin de labourer la terre : on fait un fossé autour du semis et on l'attend venir. Cette méthode, comme on le voit, est simple, expéditive et peu dispendieuse. Pour y avoir confiance, j'au-

rais voulu que d'autres agriculteurs m'eussent confirmé le fait. J'en fis l'observation à celui que j'interrogeai. Je lui dis qu'il oubliait peut-être les labours par lesquels on préparait la terre à recevoir la semence. Il me répondit que ces labours, non-seulement n'étaient pas nécessaires, mais qu'ils seraient nuisibles. Quoi qu'il en soit, on me fit voir des semis de la plus grande beauté. J'évalue à plus de vingt-cinq arpents l'étendue qu'ils occupaient. Parmi ces pins, les uns, ayant de douze à quinze pieds de haut, étaient semés depuis une vingtaine d'années; les autres, de six à sept pieds, pouvaient avoir douze à quinze ans; les plus petits, dont la hauteur n'excédait pas trois pieds, n'avaient été semés que depuis six années.

La semence de pin une fois jetée sur le terrain, des hommes munis de bêches font, de distance en distance, des trous d'où ils tirent la terre nécessaire pour couvrir toute la graine qui se trouve à portée de la main de chacun d'eux.

Les jeunes pins restent très-petits pendant trois ou quatre ans; la première année, à peine les aperçoit-on; la seconde, ils seraient étouffés par les mauvaises herbes si l'on n'avait soin d'arracher les plus grandes. Enfin ils s'emparent du terrain et le garnissent de manière à n'y laisser croître aucune autre plante; ils sont si serrés qu'un lapin ne s'y introduit que difficilement.

La plupart des cultivateurs laissent à la nature le soin de les éclaircir; elle opère en effet ce travail

en aidant les plants vigoureux à étouffer les plus faibles. Mais les hommes intelligents et qui n'ont pas de trop vastes semis prennent eux-mêmes cette peine, dont ils sont dédommagés par le profit.

C'est lorsque leurs semis de pins ont atteint dix-huit pouces de hauteur qu'ils ont l'attention d'arracher les individus les plus faibles qui se trouvent trop près des autres. Ils font en sorte, dans ce premier éclairci, de ne pas laisser moins de six pouces de distance entre chaque pied d'arbre; si les clairières ont trop d'étendue, on y repique de jeunes plants.

Ce repiquage se fait quand les arbres sont entrés en sève et poussent des bourgeons de six à dix lignes de long; ce qui arrive vers la fin de mars ou le commencement d'avril.

Chaque année on éclaircit les semis de pins jusqu'à ce qu'ils soient assez écartés les uns des autres pour atteindre le *maximum* de leur hauteur. Le bois qui provient de ces essartages sert à faire des échalas, des perches et de petites solives. On ramasse les branchages pour chauffer le four ou pour d'autres usages.

Les bois de pins ne se coupent pas à blanc, comme les forêts d'arbres qui se dépouillent de leurs feuilles, parce qu'ils ne repoussent point sur souche. Mais on les coupe isolément lorsqu'ils sont parvenus à la grosseur qui les rend propres à leur destination. Cela fait qu'un bois de cette nature peut avoir une longue existence, car les places qu'on laisse

vides, en abattant les arbres qui les garnissent, se peuplent de jeunes plants qui naissent des graines tombées des arbres voisins.

J'ai remarqué des bois de pins qui étaient élagués et d'autres qui avaient encore toutes leurs branches. Dans un examen aussi rapide, il est difficile de dire laquelle des deux méthodes doit être préférée; mais il m'a paru que les arbres qui n'avaient point été ébranchés étaient plus vigoureux et plus beaux que les autres. La nature fait les frais de cet élagage, puisque les branches inférieures privées d'air mouraient d'elles-mêmes, sans qu'il en résultât aucune plaie nuisible à l'arbre.

J'ai vu aussi des pins élagués de deux manières différentes : les uns avaient été ébranchés à *rez* du tronc et jusqu'aux deux tiers de la hauteur des arbres; les autres ne l'étaient qu'au tiers ou au quart, et les branches avaient été coupées à quelques pouces de distance du tronc. Ce second procédé, sans contredit, est supérieur au premier.

Le terrain qui produit des pins pendant un laps de quatre-vingts à cent années s'améliore; il devient susceptible de fournir longtemps d'abondantes récoltes de céréales. On peut ensuite le convertir en bois, en observant de n'y pas remettre des pins, mais des espèces d'arbres qui chaque année se dépouillent de leurs feuilles.

Dans les bruyères que nous parcourûmes sur cette route, on trouve abondamment le *genista purgans*, L., genêt purgatif; l'*erica tetralia*, L., bruyère

du Brabant; le *lycopodium selaginoïdes*, L., lycopode en forme de selago; le *lichen rangiferinus*, L., lichen des rennes, et l'*erica vulgaris*, bruyère commune, qui fait la masse de la végétation.

Aux environs d'Assa, village à quatre lieues de Maestricht, les bois de pins sont plus multipliés, plus rapprochés les uns des autres, plus anciens que ceux que nous venions de rencontrer. Je vis aussi, parmi les bruyères, des *cepées* de chênes en assez grand nombre pour faire croire que des forêts de cette essence d'arbres ont existé dans le pays et ont été détruites par des causes accidentelles.

Les chemins sont toujours vagues, sinueux à travers les bruyères. A de grandes distances les unes des autres apparaissent de rares et misérables habitations dans le voisinage desquelles il y a quelques terres cultivées et des jardins qui renferment des ruches à abeilles; ces ruches sont abritées contre le froid, la neige et la pluie, au moyen de paillassons qu'on y adapte. Les abeilles trouvent à vivre abondamment sur ces vastes plaines couvertes de bruyères dont les fleurs durent la plus grande partie de la belle saison et contiennent beaucoup de suc et de matières propres à la composition de la cire et du miel.

De Bric, petite ville séparée d'Assa par un intervalle de trois lieues, nous traversâmes des bois de pins encore plus nombreux et des habitations plus fréquentes, quoique réunies seulement par groupes de deux ou trois maisons, entourées la plu-

part d'arbres très-élevés et de petits jardins fruitiers et potagers.

Aux approches d'Yglen se présente un assez joli château qu'environnent des plantations de pins. Les avenues sont bordées par des lignes de grands et beaux arbres, peupliers, ormes, chênes, saules, etc. Le terrain a été, dit-on, défriché par des ermites, qui, de leurs mains, ont creusé des fossés pour l'écoulement des eaux, labouré les bruyères, fait les semis et les plantations. En examinant ces cultures, on est convaincu de la possibilité de mettre en valeur toutes les bruyères du pays. Il ne faut pour cela que des hommes et des bestiaux. Notre Sologne, qui offre la même nature, pourrait être fertilisée par les mêmes moyens.

Yglen est un village assez bien bâti, à moitié chemin de Maestricht à Bois-le-Duc. Les propriétés sont closes par des haies d'ifs, de buis, de houx et d'épines. Le pays est plus boisé, mais plus humide. Les villages se succèdent plus rapidement. Celui d'Eyndhoven a l'air d'une petite ville. La rue principale est garnie de boutiques bien approvisionnées. C'est un lieu de passage très-fréquenté et qui sert d'entrepôt à tout le voisinage. On rencontre en sortant de vastes bruyères, quelques semis de pins; le long de la route, quelques plantations de pins sauvages. Le terrain, inégal, est couvert de monticules d'un sable mouvant sur lequel végète une sorte d'*elymus*, ou *arundo arenaria;* il paraît que les bestiaux ne s'en nourrissent pas, car les fanes de

cette plante sont entières et desséchées sur place. Sous le sable, à deux ou trois pieds de profondeur, on trouve des tourbières d'où l'on tire le seul combustible en usage dans ce pays, et qui s'y vend fort cher.

A une portée de canon de Limpt, on quitte le chemin de terre pour suivre une chaussée pavée, étroite, mais solide et commode. A gauche de cette route, on voit des plantations régulières d'une variété de bouleau à rameaux droits, à tête pyramidale. Cette variété est d'un plus beau port et s'élève plus haut que celle dont les branches sont pendantes et qui est plus commune chez nous. On a grand soin de ces plantations; on butte le pied des arbres pour les défendre des vents et écarter les eaux surabondantes qui leur seraient nuisibles. De l'autre côté du chemin, plusieurs espèces de saules sont entremêlées de hêtres, de peupliers noirs et de bouleaux, soit à tête pyramidale, soit à branches pendantes. Il me parut singulier de n'y point voir le platane d'Occident, qui viendrait si bien dans ce terrain et qui donnerait un produit beaucoup plus avantageux que les autres arbres.

Tous les puits de ce canton sont à bascule, par la raison que les eaux sont peu profondes et que cette manière de les puiser est plus expéditive. Les maisons, dans la campagne, ont les murs latéraux très-bas et le comble très-élevé. Elles sont ainsi plus chaudes et débarrassées plus rapidement de la neige qui les couvre pendant une grande partie de l'hiver.

C'est là que nous avons été pour la première fois témoins du respect qu'on porte aux cigognes à cause des services qu'elles ont rendus et qu'elles rendent encore à la Hollande en la délivrant des animaux malfaisants dont elle serait infestée. Sur le sommet des cheminées on leur construit des nids en fer qui sont arrondis à la circonférence. Chaque année les cigognes reviennent se mettre en possession de leur demeure; elles y font leurs petits, et ceux-ci s'établissent ensuite au voisinage de leurs parents.

Sur cette route on rencontre quelques maisons de plaisance avec de vastes jardins entourés de fossés pleins d'eau. Plusieurs renferment des serres chaudes pour les arbres fruitiers, pour les légumes et pour les plantes étrangères. Le mélange de grands bois de bouleau avec des pins n'est point désagréable à l'œil, mais ce qui l'est beaucoup, c'est la manière dont ces arbres sont élagués : on ne laisse au sommet qu'un petit faisceau de branches qui ressemble à un balai.

Les hêtres sont employés de préférence à former des palissades. Je n'aurais pas cru que cet arbre se prêtât aussi facilement à croître serré et résistât à des tontes aussi multipliées et aussi rigides que celles auxquelles il est soumis. Ces palissades joignent à une régularité parfaite l'agrément d'offrir, en été, une verdure luisante et comme vernissée, sur laquelle la poussière ne séjourne pas; et comme le feuillage du hêtre ne tombe que pour faire place à

un nouveau feuillage, elles sont encore un abri contre les vents pendant l'hiver.

Le bourg de Veucht, à travers lequel passe la route, est remarquable par son église, dont la tour, de style gothique et d'une assez grande dimension, est construite en briques. Quelle quantité de ces matériaux n'a-t-il pas fallu pour bâtir un tel édifice! Une autre singularité est de voir, dans le voisinage, des clôtures de jardins fabriquées avec des planches goudronnées et peintes en noir. Cette couleur n'est point indifférente : on sait que de toutes c'est celle qui absorbe le plus aisément les rayons du soleil et en conserve le plus longtemps la chaleur; ces planches, ainsi imprégnées, la transmettent aux fruits qui croissent appuyés contre elles, et c'est ainsi que la physique aide l'agriculture.

Bois-le-Duc, ville fortifiée, s'aperçoit d'assez loin parce qu'elle est située dans une plaine très-unie et très-étendue. Lorsque, pour la défendre, les écluses sont fermées, tout le pays se couvre d'eau, et la place semble sortir du milieu d'une mer. Les fortifications sont très-considérables, bien entendues et en bon état. Les digues qui servent à la communication pendant le temps des inondations sont belles, bien pavées et accompagnées de trottoirs de chaque côté pour la commodité des gens de pied.

Nous ne nous arrêtâmes à Bois-le-Duc que pour y passer la nuit, et dès le lendemain matin, nous nous remîmes en route. A quelque distance de là

nous passâmes la Meuse sur la glace, et au premier village qui se présente sur l'autre rive, je vis avec plaisir les toits volants dont on couvre les meules de foin et de grains. C'est une invention bien simple, fort peu dispendieuse et qui dure très-longtemps. On pourrait s'en servir avec succès dans nos provinces de Normandie, de Picardie, de Bretagne et autres, où la température est humide et froide : elle économiserait les constructions de granges et mettrait en sûreté les fourrages.

Vers deux heures après midi nous arrivâmes à Bommel, petite mais jolie ville, dont les rues, étroites pour la plupart, sont bordées de maisons à deux étages, rarement à trois, construites en briques, avec des portes et des fenêtres peintes en vert. Elle est située sur la rive du Waahl, l'une des branches du Rhin, plus large en cet endroit que la Seine à Paris vis-à-vis le Muséum d'histoire naturelle.

A quelque distance du Waahl et le long de la route, une partie des propriétés territoriales, et surtout les jardins et les champs sont clos par des claies de trois pieds et demi de haut, tressées avec des branches de saules, comme on fait les paniers, et d'un tissu presque aussi serré. Ce genre de clôture est solide et durable, mais la main-d'œuvre qu'il exige le rend très-coûteux.

Jusqu'à Cuilembourg on rencontre une grande quantité de digues de différentes dimensions, les unes basses et seulement à quelques pieds au-

dessus du niveau du terrain, les autres s'élevant à plus de quinze pieds, toutes n'ayant que la largeur nécessaire au passage de deux voitures. Les talus sont rapides, souvent nus, et quelquefois défendus par une petite haie ou par des arbres plantés sur le haut des glacis.

Cuilembourg, où nous couchâmes, est une petite ville assez jolie, traversée par une belle rue bordée d'habitations solides, propres et même élégantes. Le Rhin, qui coule tout auprès, forme un port, où l'on comptait une trentaine de petits vaisseaux.

Après avoir, dans l'espace d'un quart de lieue, côtoyé ce fleuve sur une digue élevée, nous suivîmes les bords d'un beau canal : un grand nombre de ponts de toutes les espèces y servent à la communication d'une rive à l'autre. Les maisons bâties le long du canal ont toutes au-dessus de leurs cheminées des gueules de loup qui tournent à tous les vents et dont la forme est extrêmement variée. Elles représentent des cous de cigognes, d'autres animaux et des figures fantastiques. Des peupliers noirs d'une énorme grosseur paraissent fort respectés par les habitants du pays ; non loin de vastes massifs de saules et d'osiers, mis en coupes réglées, s'étendent des champs destinés à la culture de l'avoine, qui y croît à la hauteur de 6 à 7 pieds et donne des récoltes abondantes ; ils sont bombés dans le milieu par divisions de planches, larges de 50 à 60 toises, longues d'une ou deux portées de fusil.

Autour de quelques maisons de plaisance on trouve de grands vergers de pommiers, de noyers, de cerisiers, qui ajoutent à l'agrément comme à l'utilité du paysage.

Nous avions atteint les faubourgs d'Utrecht. Par la quantité de groseillers épineux qu'on y cultive, on juge qu'ils sont fort en usage dans cette contrée; plantés en échiquier, environ à quatre pieds de distance, ils forment des buissons arrondis très-touffus.

La ville d'Utrecht est grande, percée de belles rues et garnie de maisons bien bâties. Le culte protestant, qu'on y professe, possède des temples vastes et d'une construction assez élégante. Nous entrâmes dans quelques-uns; ici, les sons de l'orgue se mêlaient par intervalles à des chants qui ressemblent beaucoup aux nôtres; là, prêchait un ministre vêtu de noir, en rabat, et avec une grosse perruque de même couleur; il lisait dans la Bible des passages qu'il commentait avec onction et dignité. Plusieurs des auditeurs avaient le chapeau sur la tête; cependant leur posture était respectueuse. Les femmes sont placées d'un côté, de l'autre les hommes; les enfants à l'extrémité, tous sur des bancs dressés en gradins les uns au-dessus des autres.

Les orphelins, dont on prend un soin tout particulier, sont nourris et élevés aux frais de l'État. On les recueille dans un grand bâtiment où l'on s'occupe en outre de leur instruction. Pour les deux sexes, l'habit est moitié blanc, moitié bleu; les garçons portent des chapeaux blancs.

Il existe aussi dans cette ville un hospice pour les fous, qu'on y appelle *malades d'esprit*. Construite depuis quelques années, la maison nous a paru à l'extérieur belle et assez vaste. Tout auprès, et dans la même rue, est placé l'amphithéâtre d'anatomie. On le reconnaît à la figure d'un squelette d'homme sculpté sur la porte principale.

Utrecht est traversé par des canaux de navigation qui offrent autant de facilité que d'économie pour le transport des marchandises. Les deux rives sont couvertes de grands et commodes magasins. Chaque maison a devant sa porte un banc placé en travers, sur lequel s'avancent en saillie de six à sept pieds des auvents destinés à garantir de la pluie et du soleil, mais si pesamment construits qu'ils fatiguent la vue.

On commence à rencontrer ici la propreté recherchée et minutieuse des Hollandais. Chaque jour, tout est lavé, frotté, nettoyé dans toutes les parties intérieures des maisons. Répandre de l'eau sur le parquet, y cracher, entrer les pieds crottés, est un défaut de savoir-vivre impardonnable.

La population est en général d'une stature haute, robuste et bien constituée pour les formes; mais les femmes ont trop d'embonpoint, et leurs traits manquent de finesse et de grâce. Un beau coloris distingue les deux sexes.

En sortant d'Utrecht, nous côtoyâmes le canal qui conduit à Amsterdam. Sa longueur, en certains endroits, varie plus ou moins; elle peut avoir en-

viron trente-six pieds. Des deux côtés, il est bordé d'un grand nombre d'habitations, les unes simples et occupées par des bateliers, des pêcheurs, des agriculteurs; les autres formant des ateliers, des magasins et des usines; souvent ce sont des maisons de plaisance plus ou moins ornées, en raison de la richesse des propriétaires. Les jardins qui accompagnent ces dernières sont des bosquets plantés de grands arbres, des potagers dans lesquels se trouvent des châssis et des serres à fruits. On voit dans plusieurs des bustes, des statues, des kiosques et des fabriques de tout genre. On se croirait à la Chine, tant par la nature des constructions que par la variété de leurs formes et surtout par leur prodigieuse quantité. Des réverbères éclairent, la nuit, une partie de cette route.

Le canal est rempli de petits bateaux, de barques, de vaisseaux légers, très-bien entretenus. Devant chaque maison un peu importante il y a un petit pavillon qui entre de quelques pieds dans l'eau. C'est là que les propriétaires riverains vont prendre le thé, fumer la pipe et respirer le frais pendant les matinées ou les soirées de la belle saison; c'est là qu'ils jouissent en même temps du spectacle très-animé que présente cette multitude de bâtiments qui se croisent en tous sens sur le canal. Plusieurs de ces propriétaires, surtout ceux qui habitent la rive gauche, sur laquelle il n'y a point de servitude de passage même pour les piétons, font entrer les eaux dans les fossés où ils retirent les bateaux

qui servent à leurs promenades ou à leurs voyages.

Un pont de bois nous transporta de la rive droite à la rive gauche, mais il nous fallut payer une petite rétribution pour le passage. On nous dit que le produit en était affecté aux réparations du canal, du chemin qui le borde et du pont. Jamais taxe ne fut plus légitime.

A peu de distance, nous rencontrâmes des jardins avec des allées de grands arbres dont l'élagage me parut très-singulier. Toutes les branches ont été coupées à raz du tronc dans toute la longueur et jusqu'à la dernière pousse, qu'on laisse garnie de ses petits rameaux latéraux, de manière que chaque arbre ressemble à un manche à balai au bout duquel se trouve un petit faisceau de brindilles de la longueur d'un ou deux pieds et qui a l'air d'un chasse-mouches. Cette opération, répétée tous les trois ans, a pour objet de fournir des bourrées et des fagots propres au chauffage des fours.

Dans quelques jardins où l'on veut réunir l'agréable à l'utile, on laisse croître, à la hauteur de huit ou dix pieds, des branches latérales que l'on dispose en éventail pour former des pieds-droits, ou que l'on conduit en berceau pour donner de l'ombrage. Mais la partie supérieure est toujours soumise à l'élagage jusqu'à son extrémité. Cette pratique me semble aussi vicieuse que celle qui a lieu dans le voisinage de Cologne et de Bonn, où, par une erreur contraire, on coupe la tête même aux grands arbres des routes, afin de leur procurer

une cime plus garnie de branches et par conséquent plus touffue. Comment se croit-on plus instruit que la nature elle-même et ne se repose-t-on pas sur elle du soin de diriger ses productions?

L'empressement avec lequel on recherche les bons fruits dans ce canton fait qu'on apporte à leur culture beaucoup d'intelligence. Comme les murs sont coûteux à établir, parce que le pays est dépourvu de pierre et de plâtre, on y supplée par des haies de planches d'une forte épaisseur, emboîtées dans des rainures, fortement goudronnées et peintes en noir. On les couvre d'un treillage sur lequel on *palisse* les branches. Une planche forme en avant un petit toit qui déborde environ de huit pouces. Lorsqu'il survient des froids rigoureux on suspend à ce toit des paillassons serrés qui enveloppent les arbres tout entiers, et l'on répand des feuilles sèches sur les racines : procédé bien entendu, surtout pendant la floraison ; il préserve les fleurs et par conséquent les fruits, qu'une faible gelée, un vent âpre ou des brouillards glacés peuvent détruire en peu d'instants.

Il est à remarquer que les troncs de tous les arbres, de même que leurs branches, à l'exception de celles des deux dernières années, sont plus ou moins couverts de mousse et de lichen, en raison soit de leur vieillesse, soit de la nature de leur écorce. On en voit davantage sur les peupliers, les ormes et les tilleuls, dont l'écorce est gercée et raboteuse ; moins sur les cerisiers et les noyers, dont

elle est lisse et unie. Cela provient sans doute de l'humidité du terrain; mais il n'y a guère que les pommiers qui paraissent en souffrir, les autres arbres n'en sont pas moins vifs et vigoureux.

On emploie dans quelques jardins des paillassons faits avec les tiges de l'*arundo phragmites* ou *calamagrostis*, dont ce pays aquatique abonde. Tressés avec de la ficelle comme nos paillassons ordinaires, ils sont attachés par du fil de fer à un bâtis en treillage; des poteaux placés de distance en distance solidifient cette espèce de clôture qui garantit du vent, de la poussière et des vues importunes. C'est un abri fort simple et peu coûteux, dont nous pourrions adopter l'usage en plusieurs circonstances.

Enfin, après avoir circulé le long du canal et sur les digues, nous arrivâmes au bord de l'Amstel. Cette rivière, plus large que la Seine, coule entre deux belles routes plantées de chaque côté d'une double rangée d'arbres et qui annoncent l'approche d'une très-grande ville. L'Amstel forme le port d'Amsterdam. C'est une chose merveilleuse que de voir l'immense quantité de navires, de chaloupes et de bateaux de toute espèce qui se trouvent dans ce bassin, l'ordre qui règne dans tous les bâtiments, les trottoirs disposés pour y parvenir et pour opérer le changement et le débarquement des marchandises. L'eau est, pour ainsi dire, transformée en un plancher composé d'une multitude de pièces de rapport de toutes les grandeurs imaginables, tandis que dans les airs s'élèvent une forêt de mâts sur-

montés de banderoles de toutes les couleurs. Ailleurs ce sont des magasins renfermant des cordages, des voiles, des poulies et tous les ustensiles nécessaires au gréement des vaisseaux. Le premier jour que l'on jouit de ce spectacle on ne distingue rien en particulier, tant la foule des objets se confond sous vos yeux. Il faut revenir plusieurs fois sur le même lieu, examiner chaque chose en détail pour s'en faire une idée exacte.

Au moment où nous entrâmes à Amsterdam, les rues étaient encombrées de glace, de neige et d'immondices. Nous fûmes bientôt témoins du dégel, et nous admirâmes avec quelle célérité tout fut enlevé, de manière qu'on pouvait se promener sans risquer d'attraper une éclaboussure. En effet, chaque particulier est obligé de nettoyer le devant de sa maison, et comme dans toutes il y a beaucoup de domestiques, comme les faubourgs renferment un grand nombre d'ouvriers qui ne demandent qu'à travailler, cette opération se fait en une demi-journée dans tous les quartiers de la ville, d'autant mieux qu'on jette ces immondices dans les canaux qui traversent le milieu de la plupart des rues. La forme du pavé contribue beaucoup à leur propreté : il est composé soit de grès, soit de basalte, soit de pierres dures de sept à huit pouces de long sur trois de large, placées de champ, en lignes parallèles bien droites et à peu près de niveau. Ce pavé occupe le milieu de la chaussée ; celui qui règne le long des maisons et du canal consiste en briques également

posées de champ et présentant une surface très-unie. Les canaux sont bordés de deux lignes d'ormes, au pied desquels on a maçonné en briques de petites élévations carrées et pyramidales pour empêcher que la terre où les arbres sont plantés ne s'éboule et ne salisse les rues : précaution singulière, qui pourtant ne paraît pas nuire aux plantations, la plupart très-fortes et très-vigoureuses.

Presque toutes les rues d'Amsterdam se ressemblent; au milieu de la plupart un grand canal avec deux allées de grands arbres, et de chaque côté des maisons à trois, quatre, cinq, six et sept étages, non compris les rez-de-chaussée, où l'on descend par quatre ou cinq marches; c'est là que sont établis les cuisines, les bûchers et les magasins. Chaque maison a un escalier en saillie dans la rue, avec une rampe et un perron qui aboutit à la porte d'entrée. Toutes les portes sont fermées; une sonnette est destinée à les faire ouvrir.

Les constructions paraissent très-solides; quelques-unes, de différents ordres d'architecture, sont décorées d'ornements d'assez bon goût; mais toutes en général sont simples, propres et commodes.

Parmi les usages singuliers de la vie domestique, le déjeuner n'est pas le moins remarquable. Ce repas nécessite beaucoup de préparatifs et un grand nombre d'ustensiles.

D'abord on dispose sur une table deux vases dans lesquels il y a deux sortes de pain, l'un, fait avec de la farine de seigle pur, noir, pesant et coupé par

tranches très-minces; l'autre, composé de fine fleur de farine de froment, d'une blancheur à éblouir, léger comme de la crème fouettée : ces deux sortes de pain servent à faire des tartines. Deux assiettes contiennent des petites plaques de beurre carrées, épaisses de huit à neuf lignes et sculptées à leur surface. Dans une autre assiette on trouve du fromage de Hollande coupé en particules très-minces; une autre encore contient une tranche de plusieurs livres de ce même fromage; enfin, dans une boîte ronde de laque du Japon sont des biscuits pour recevoir du beurre.

D'un autre côté de la même table est un plateau couvert de tous les vases nécessaires pour le thé et le café; ils sont en porcelaine de la Chine, du Japon et autres lieux. Cet attirail se répète tous les jours, occupe les domestiques pendant plusieurs heures et fait perdre beaucoup de temps à ceux qui déjeunent de cette manière.

CHAPITRE X.

Route de La Haye. — Moulins. — Ponts. — Côtes de baleine. — Harlem. Plantations. — Dunes. — Clôtures. — Scheveningue. — La Haye. — La maison du bois. — Églises et temples. — Maison des orphelins bourgeois. — Cendres. — Laitières.

Le côté par lequel on sort d'Amsterdam pour se rendre à La Haye n'est pas aussi imposant que celui par lequel on entre dans cette première ville, mais il est agréable et offre encore beaucoup d'objets intéressants. On rencontre une grande multitude de moulins de toutes les formes, de toutes les dimensions et peints de toutes les couleurs. Ils sont employés à moudre les grains, à scier des planches et à une infinité d'autres usages. A l'aspect de leur masse, au mouvement de leurs ailes on croirait voir une ville d'une autre espèce, habitée par des hommes d'une autre nature.

Ce que je ne connaissais pas encore, ce sont des ponts parallèles au courant : faits en planches por-

tées sur des chevalets, à la distance de plusieurs toises de l'un des bords du rivage; ils servent au chargement des barques et des petits navires qui ne peuvent approcher de la terre, parce que l'eau n'a pas assez de profondeur pour les tenir à flot.

Des prairies très-vastes, unies comme des jeux de boule et partagées par des fossés pour l'écoulement des eaux surabondantes, offrent une singularité remarquable : ce sont des côtes de baleine, peintes de diverses couleurs, enfoncées en terre et qui conservent une hauteur de quinze à dix-huit pieds. Croirait-on que ces os de poisson, placés au milieu des prairies, n'ont pas d'autre objet que de fournir aux bestiaux qui y paissent les moyens de se gratter lorsqu'ils ont quelques maladies de peau ou que des insectes tenaces les tourmentent? Les arbres ne pourraient-ils pas rendre le même service? Oui, sans doute, à certain égard; mais les arbres empêchent l'herbe de croître dans leur circonférence; leur ombrage nuit à la récolte des foins, et d'ailleurs sur un sol si mobile et si humide, ils n'auraient pas assez de solidité pour soutenir l'effort que fait une vache en se grattant. Les côtes de baleine sont si communes qu'elles coûtent peu de chose, et cette dépense une fois faite peut durer des siècles.

De ce côté, le faubourg d'Amsterdam est rempli de jolies guinguettes très-fréquentées les jours de fête. A l'élégance de leur forme extérieure elles joignent dans l'intérieur une grande propreté. Plu-

sieurs sont accompagnées de jardins ornés de berceaux et de statues.

Les bourgeois y ont aussi des maisons de plaisance et des jardins où ils cultivent les légumes, les arbres fruitiers et accidentellement les fleurs, parce que le Hollandais calcule toujours quel sera le produit utile d'une dépense.

Tous les hivers on inonde les prairies. Des moulins y servent à évacuer au printemps les eaux surabondantes et à les verser dans un canal de décharge. Mûs par le vent, ces moulins sont d'une grande utilité dans un pays où les terres se trouvent en partie au-dessous du niveau des canaux qui conduisent les eaux à la mer. Tout le bois dont ils sont construits est recouvert de paille bien serrée et peinte en noir. Cette espèce de chemise le préserve de l'humidité.

On suit jusqu'à moitié chemin d'Amsterdam à Harlem un beau canal que termine une jetée qui s'avance dans la mer et de laquelle on aperçoit la grande mer du Nord et celle qui a le nom de mer de Harlem. Cette jetée est construite en fortes pièces de charpente enfoncées dans l'eau et recouvertes d'épais madriers. Au lieu de remplir le milieu de terre, de sable ou de maçonnerie, on se contente d'y mettre une espèce de varech dont les feuilles sont très-minces, longues, étroites et aplaties. Cette plante s'affaisse au point de devenir compacte, imperméable et incorruptible. M. de Malesherbes m'en avait fait voir qui fut retirée d'une très-an-

cienne digue et qui était encore aussi entière que si elle venait d'y être placée.

Après avoir passé la jetée, on arrive à Harlem par une route bordée, d'un côté, d'une lisière que forment trois rangées d'arbres plantés régulièrement à trois pieds de distance les uns des autres : ce sont des ormes, des saules, des frênes et des aulnes. Quoique très-serrés, ces arbres sont vigoureux et parviennent à une grande hauteur, parce que le terrain qui les nourrit est humide et substantiel. De l'autre côté sont de vastes prairies entremêlées d'arbres, d'habitations et de moulins : la vue s'arrête à des dunes de sable peu élevées et très-irrégulières qui règnent le long de la mer.

L'abord de Harlem est riant; les maisons des faubourgs sont petites, à un étage, mais bien éclairées et propres, comme toutes celles du pays. Plusieurs des rues de la ville sont traversées par un canal et plantées de tilleuls. Quelques places publiques se font remarquer par leur étendue, par la hauteur et la beauté des maisons qui les environnent.

Il existe ici un usage singulier : lorsqu'une femme est en couche, on suspend à sa porte une sorte de corbeille en rubans, fleurs et coquilles, pour avertir qu'il faut entrer avec précaution dans ce logis et n'y rien faire qui puisse troubler le repos de la mère ou affecter sa sensibilité. On prétend aussi que les habitants sont si glorieux de leur paternité qu'ils s'empressent d'en informer tous leurs concitoyens.

La route pavée finit à Harlem. A partir de cette ville jusqu'à La Haye, on voyage sur un terrain plus ou moins sablonneux; ce qui fait que le chemin est peu roulant et même assez mauvais, excepté dans la traversée des villes, des villages et des hameaux; car, à la différence de la France et de la Belgique, où ces lieux inégaux, tortueux et d'une malpropreté rebutante présentent en général le passage le plus difficile de la route, en Hollande au contraire chaque habitant a soin d'affermir le sol devant sa possession et de le tenir propre comme sa cour.

Indépendamment des plantations qui forment une voûte de plus de quarante pieds de haut, dans la longueur à peu près d'un quart de lieue, on traverse une petite forêt de chênes, hêtres, ormes, tilleuls et autres arbres. La beauté de leur végétation prouve que ces essences peuvent croître en Hollande malgré l'humidité du sol. Il faut convenir pourtant que les troncs et les branches sont couverts de plantes parasites, et que le bois est plus spongieux et plus mou que celui des mêmes espèces qui poussent dans nos terrains secs.

A la sortie de cette forêt, servant de promenade aux habitants de la ville, on passe à travers des dunes sablonneuses qui longent le chemin, d'un côté, pendant un quart de lieue. Dans une partie, on a fait avec succès quelques semis de pins, et dans un parc qui tient aux dunes et dont le terrain est de même nature, on voit de très-grands épicias, *pinus*

abies, L.; de jeunes sapins, *pinus picea*, L., et des pins sauvages, *pinus sylvestris*, L.

Les épicias, hauts de cinquante à soixante pieds, sont coupés à pied droit du côté de l'allée qu'ils bordent dans une longueur très-considérable. Il faut être bien possédé du démon de la symétrie pour tondre des arbres qui, laissés à eux-mêmes, auraient un port si agréable et si pittoresque. L'épicia, dont le tronc est droit, porte ses branches avec grâce, dans une forme pyramidale, et chacune d'elles est une guirlande naturelle; il résulte de leur ensemble un effet aussi intéressant que majestueux.

Quoique placés sous de grands arbres, les jeunes sapins sont vigoureux, et leur croissance, à en juger par les étages de leurs branches, est très-rapide : motif suffisant pour croire que le sapin aime le terrain sablonneux, humide, et l'ombrage des forêts.

Cette qualité de sol ne convient pas également aux pins sauvages. Ceux-ci n'ont qu'un bouquet de branches vertes à leur sommet, et encore les feuilles y sont rares. Leur tête s'arrondit à la hauteur de trente-cinq à quarante pieds. Ce dépérissement provient sans doute de ce que les racines de cet arbre sont dans un terrain trop aquatique, et qu'ayant dépassé la région sablonneuse, leur extrémité se trouve près de la glaise ou dans une couche de terre humectée par des eaux corrompues.

On rencontre aussi dans le même bois une certaine quantité de gros ifs, les uns taillés en pyramide, d'autres formant des palissades et des ber-

ceaux, quelques autres isolés, abandonnés à eux-mêmes. Ces derniers sont les plus vigoureux de tous. Quoique leur verdure soit sombre, ces arbres n'en sont pas moins agréables pendant l'hiver, et surtout à l'automne lorsqu'ils se chargent de leur fruit couleur de corail.

Ce qu'on appelle dunes dans ce pays, ce sont des monticules d'un sable jaunâtre, très-fin et même fluide, amoncelé par les eaux de la mer, qui le dépose sur ses bords. Ces dunes s'avancent à différentes distances dans l'intérieur des terres. Lorsqu'elles sont nues, le vent transporte les sables et les nivelle. Sont-elles au contraire couvertes d'arbustes, d'oyas et autres plantes, les sables se fixent et forment des plaines mamelonnées ou des monticules arrondis, dont les plus élevés ont quatre à cinq toises de haut.

Une sorte de clôture m'a paru nouvelle et très-économique : elle se compose de lignes de pieux brûlés à l'extrémité qui est en terre et à quelques pouces au-dessus. Placés à cinq pieds de distance les uns des autres, ils sont percés de trois trous qui se correspondent et à travers lesquels passent trois lignes de corde goudronnée. Ces clôtures, assure-t-on, suffisent pour contenir les bêtes à cornes; elles durent six ou sept ans sans avoir besoin d'être renouvelées.

En voyant dans ce canton de vastes cultures de groseiller à grappes, de groseiller épineux et de framboisier, j'avais peine à comprendre quel pouvait

en être l'usage. J'appris qu'on portait les groseilles à Amsterdam, dont les habitants aiment beaucoup ce fruit; qu'on en composait des liqueurs rafraîchissantes, des confitures, des conserves, etc., qui se débitaient sur les lieux et se transportaient même dans les colonies hollandaises. Il est certain que, parmi tous les fruits acides, celui-ci doit être fort recherché dans un pays où l'air et l'eau se corrompent durant les chaleurs, et qu'il contribue à entretenir la santé de la population.

Par les précautions que l'on prend contre le vent, il paraît qu'il exerce ici de grands ravages. Presque toutes les pièces de terre d'un, deux, trois et au plus quatre arpents, et qu'on cultive en prairies naturelles, sont entourées d'une palissade de huit à dix pieds de haut, formée d'aulnes plantés à moins d'un pied de distance les uns des autres, étêtés et tondus à pied droit. Ces arbres, dont la plupart ont huit pouces de diamètre, opposent au vent une barrière impénétrable. On plante ordinairement ces palissades sur la crête d'un fossé rempli d'eau; elles n'occupent pas plus de deux pieds de largeur.

Au delà du village d'Hellegen, qui, comme tous ceux du pays, est propre et gai, on retrouve les vastes prairies avec les côtes de baleine plantées tout exprès pour que les bestiaux puissent s'y frotter. Aquatiques autant que les précédentes, ces prairies sont coupées de même par de nombreux fossés qui se prolongent en lignes droites à perte de vue.

La culture des arbres étrangers paraît se pro-

pager jusque dans ce canton. J'ai remarqué avec plaisir, dans un parc dépendant d'un château assez considérable, une demi-douzaine de cèdres rouges de Virginie, *juniperus virginiana*, L., hauts de huit à dix pieds et garnis de branches dans toute leur hauteur. Ils sont très-verts et très-robustes, ce qui prouve que l'espèce réussit dans les sables humides et même aquatiques tout aussi bien que dans les sables secs, arides et brûlés par le soleil, comme par exemple à Malesherbes en France. Une autre observation non moins intéressante, c'est que, quoiqu'il eût gelé de 13 degrés, ces arbres semblaient n'avoir pas souffert du froid. Troisième remarque : les bords d'un large et profond canal qui enferme le parc et qui est rempli d'eau sont plantés de lignes de chênes dont les racines se trouvent sous les eaux, comme le seraient celles des peupliers, et toutefois ces chênes ont une belle végétation et s'élèvent à vingt-cinq et trente pieds. Si, dans nos contrées, quelqu'un s'avisait de planter de la même essence dans une semblable position, il serait taxé de folie : c'est pourtant une démonstration de fait. D'après cela, il ne faut émettre qu'avec prudence une opinion sur la faculté qu'ont les arbres de croître dans telle ou telle nature de terre, à tel ou tel degré de sécheresse ou d'humidité, de froid ou de chaleur.

Depuis Lisse jusqu'à La Haye, la route se divise en deux parties : l'une, plus exhaussée que l'autre, large de six pieds, battue, unie et défendue par des poteaux placés de distance en distance, est le che-

min consacré aux piétons; l'autre portion de la route appartient aux chevaux et aux voitures. Cette attention pour les gens qui marchent à pied mérite d'être citée pour exemple.

On se trouve plus rapproché de la mer : aussi les brise-vent, au lieu d'être formés d'une seule ligne d'arbres, sont des lisières de huit à dix pieds de largeur, plantées de quatre à cinq lignes d'aulnes. Abattus tous les quatre ou cinq ans, ils servent aux mêmes usages que les taillis; des fossés facilitent l'écoulement des eaux.

Avant d'arriver à La Haye, on traverse dans un bac une petite rivière qui n'a pas plus de soixante pieds de large : c'est un bras du Rhin; l'eau en est claire et rapide. Une plaine assez vaste aboutit à un bois de haute futaie, composé de chênes et planté sur d'antiques dunes sablonneuses. On le nomme bois de La Haye, parçe qu'il touche à cette résidence et sert de promenade à ses habitants. On passe sur un pont-levis jeté sur un canal qui fait le tour et la seule défense de la ville, et l'on se trouve à La Haye.

Dès le lendemain de mon arrivée on me proposa de me faire voir la mer; nous n'eûmes qu'une demi-lieue à faire pour être rendus à Scheveningue. C'est un village habité par des pêcheurs. La mer y est très-belle et n'a de borne que l'horizon. Un banc de sable qui forme la plage s'incline insensiblement et laisse à découvert, lorsque la marée est basse, une étendue de rivage de plus de deux cents pas de

largeur. Dans les hautes marées du mois de mars, les flots viennent battre le long des dunes. Il n'y a dans ce lieu ni port ni abri pour les vaisseaux. On tire à sec les barques de pêcheurs quand elles ne servent pas.

Je parcourus la plage l'espace d'un quart de lieue. Je ne pouvais me lasser de contempler un si grand et si magnifique spectacle. La marée montait, et quoique la mer fût très-calme, ses vagues, qui roulaient les unes sur les autres et venaient se perdre à nos pieds en écume blanchissante, faisaient un tableau mouvant aussi singulier que nouveau pour moi. L'immense quantité de coquilles jetées par les flots formait en certains endroits des bancs de plusieurs pieds d'épaisseur. C'est là qu'on peut voir de quelle manière se composent les pierres coquillères. Une vague les apporte au rivage, un sédiment sableux les recouvre; avec les siècles les couches se multipliant, le sable prend de la consistance, se durcit en pierre, et au bout de quelques milliers d'années, on trouve les coquilles en exploitant les carrières.

Le village de Scheveningue est extrêmement joli. Ses maisons, basses, petites et à un seul étage pour la plupart, sont solides, bien entretenues, fort propres et disposées le long d'une rue au bout de laquelle se trouve le rivage de la mer.

Les pêcheurs sont des hommes de haute taille, gros et robustes; ils paraissent doués de beaucoup d'intelligence. Leur vêtement consiste en de grandes

culottes et un large gilet d'étoffe grossière de laine brune, en bons souliers et un chapeau de laine tricoté, rond, avec un petit bord de trois à quatre pouces qui se rabat sur les yeux et surmonté d'une forme conique. Ils portent de gros boutons d'argent au col et aux poignets de leur chemise, et des boucles d'argent à leurs souliers.

On garde dans une église de Scheveningue et l'on montre aux étrangers comme objet de curiosité la partie supérieure de la mâchoire d'un cachalot; mais elle est plus petite et moins bien conservée que celle que nous possédons au Muséum d'histoire naturelle, à Paris.

Pour faire le trajet au bord de la mer, je traversai le bois de La Haye par des avenues d'ormes monstrueux. Les chênes qui s'y mêlent ne s'élèvent pas très-haut; ils sont couronnés pour la plupart, ce qui annonce leur vétusté. Les terrains sur lesquels croissent ces arbres ne sont autre chose que des dunes de sable délaissées par la mer.

De retour à La Haye, je me mis à parcourir la ville en errant à l'aventure. La place où se tient le marché aux légumes et aux fruits s'offrit d'abord à mes regards. Elle est beaucoup trop vaste pour le nombre de marchands et d'acheteurs qui la fréquentent. Parmi les racines légumières, qui sont les mêmes que nous cultivons, je remarquai deux sortes de navets différents des nôtres : l'une, de la grosseur d'une pomme rainette, aplatie aux deux

pôles et même comprimée ; l'autre, petite, brunâtre, allongée et de la grosseur du pouce.

Les fruits sont peu nombreux en espèces. Ils consistent en pommes de calville rouges et blanches, en pommes de châtaignier et en rainette grise. Je les ai trouvées beaucoup moins sucrées et moins savoureuses que nos pommes. Les noix abondent ; elles sont plus petites, elles ont la coque plus dure que les nôtres.

Les herbages exposés en vente se réduisent à des épinards, des choux-pommes rouges et blancs, des choux frisés blancs et panachés, des escaroles et des chicorées conservées dans les caves. En tout, ce marché me parut mal approvisionné et dépourvu de plusieurs sortes de légumes que nous avons en abondance.

Sur ma route, je rencontrai une jeune chèvre attelée à une petite voiture qui, avec ses paniers remplis, pouvait peser une soixantaine de livres. Cette chèvre, menée en laisse par un jeune homme, courait assez vite et semblait vouloir devancer son conducteur. Je vis aussi des chiens qui, sans être d'une haute taille, traînaient de petits tombereaux proportionnés à leurs forces. Il paraît que certaines villes de la Hollande partagent cet usage avec la Belgique, la Russie, le Kamschatka et d'autres pays : il peut être bon partout où l'on nourrit les chiens avec de la viande de cheval ou d'autre chair peu dispendieuse.

Dans les faubourgs et près du canal qui circons-

crit la ville sont quantité de pépinières d'arbres d'alignement, tels que des ormes, des tilleuls, des marronniers d'Inde. Elles m'ont semblé assez bien dirigées. Mais pourquoi plusieurs individus sont-ils étêtés? Est-ce par accident, ou, comme on dit, pour leur faire prendre du corps en cette partie?

Le canal peut avoir environ 40 pieds de large, divisé en ramifications qui entrent dans les principales rues; il est bordé de grands ormes taillés en éventail. On trouve même de ces lignes d'arbres au milieu des rues où il n'y a point d'eau. Je ne sais à quoi attribuer cet usage immodéré des plantations dans un pays où l'on aurait besoin d'un air libre et pur et des rayons du soleil pour dessécher l'humidité surabondante et souvent putride qui environne les maisons.

Dans l'intérieur de la ville sont deux grandes places, l'une plantée d'ormes, toutes deux entourées de belles maisons. On y voit aussi quelques monuments publics d'assez bon goût, avec des maisons en général petites et basses. L'étendue de La Haye ne m'a pas paru plus considérable que celle de la Chaussée-d'Antin, à Paris. Situées sur un sol uni, les rues n'y sont ni aussi bien construites ni aussi propres qu'à Amsterdam, mais la population est nombreuse et d'un beau sang.

En comparant notre économie rurale avec celle du peuple hollandais, la culture des prairies et des bois, l'éducation des bestiaux, les constructions utiles aux hommes de la campagne et aux animaux

domestiques, l'exploitation des terres, tout cela y est porté à un bien plus haut point de perfection qu'en France; et si le climat, si la nature et les expositions du terrain eussent permis aux habitants du pays de se livrer à d'autres genres de culture et d'industrie, n'est-il pas à croire qu'ils les eussent perfectionnés comme les autres?

Si donc, avec non moins d'intelligence, avec plus d'activité, les Français dirigent leurs facultés vers l'agriculture, le commerce et les arts, que ne doit-on pas espérer d'un État qui possède tous les climats, toutes les natures de terre et une population immense? Mais pour atteindre le plus haut degré possible de prospérité, il faut alléger les contributions territoriales, établir des chemins, ouvrir des canaux de navigation, instruire les habitants des campagnes, encourager les citoyens à placer le produit de leurs économies plutôt sur les terres que dans les fonds publics et même dans le commerce. Les dessèchements et les défrichements seront encore une source d'abondance et de richesse : toutefois, avant d'en venir là, il s'agit moins de cultiver beaucoup de terres que de les bien cultiver.

Pour transporter le pain chez leurs pratiques, les boulangers se servent ici d'une voiture à bras et à deux roues, garnie d'un coffret surmonté d'un couvercle et fermant à clef. Cette méthode me paraît bien préférable aux hottes en usage à Paris. Il n'est pas à craindre que le pain se mouille, qu'il se salisse en tombant, ou qu'il soit manié par toutes

sortes de personnes dont la propreté n'est pas la vertu habituelle.

La Maison-du-Bois, où le stathouder faisait sa résidence d'été, a de l'étendue, mais elle ne donne pas l'idée de la demeure d'une puissance; elle est même inférieure aux maisons de plaisance de nos anciens financiers. Les appartements d'apparat se composent d'une douzaine de pièces meublées en général sans magnificence et sans goût, ornées cependant de productions des arts, la plupart étrangères et précieuses. Plusieurs de ces pièces sont tapissées en papiers de la Chine représentant des vues et des cérémonies du pays; d'autres, décorées de tapisseries ou brodées à l'aiguille, ou offrant des figures en relief de plantes et d'animaux, faits de diverses espèces de petites coquilles. Un assez grand salon octogone avec une galerie circulaire dans le haut, éclairé par des jours supérieurs, servait de salle de concert. Il est peint, dans toute sa circonférence, en sujets historiques et fabuleux. Ces compositions m'ont paru pesantes, confuses; les figures, plus grandes que nature, sont dans la manière de l'école flamande.

Des meubles recherchés, des marbres, des tableaux, des bustes, des vases de la Chine et du Japon, garnissent ces appartements; sur quelques-unes des glaces sont peints d'assez jolis paysages.

La chambre à coucher, avec son lit de parade et la balustrade qui l'entoure, me parut assez ornée;

mais là, comme dans tout le reste, l'ameublement est lourd et plus riche qu'agréable.

Je profitai d'un dimanche pour visiter les églises et les temples, qui ne sont ouverts que ce jour-là. D'abord, j'entrai dans le temple des protestants français. Il y avait à la porte douze ou quinze voitures élégantes. Un jeu d'orgues très-considérable, une chaire dans l'endroit le plus apparent, tout près une enceinte exhaussée d'un pied au-dessus du niveau de ce local, des chaises, des bancs et des tribunes, voilà tout ce que renferme l'intérieur, qui pourtant présente un grand vaisseau.

Il régnait le plus profond silence. Un ministre était dans la chaire; il y prêchait, sans gesticulation forcée, une morale qui avait pour objet d'inviter les assistants à s'aimer les uns les autres, à se secourir dans le besoin, Il termina cette exhortation en priant l'Être suprême de protéger l'État et de bénir le commerce, les manufactures, les arts et les sciences. Les auditeurs, au nombre tout au plus de trois cents, placés sans distinction, écoutaient avec un recueillement qui se répandait sur toute leur contenance. Chacun avait devant lui une Bible in-4° dans laquelle il lisait, et lorsqu'on chantait les psaumes, ils suivaient dans leur livre les versets notés en musique. L'orgue répétait le même verset, et ainsi alternativement.

Outre les chapelles qui se trouvent chez les ambassadeurs, les catholiques ont deux églises, l'une desservie par des carmes, l'autre par des prêtres séculiers.

De même il y a deux synagogues, l'une pour les juifs portugais, l'autre pour les juifs allemands, et deux temples pour les luthériens.

Au milieu de cette diversité de cultes, tout le monde vit en paix; jamais de dispute religieuse. Au contraire, chaque secte observant les autres, toutes semblent se piquer d'émulation pour la décence, les bonnes mœurs et la pratique des vertus sociales.

Chose singulière : si dans les temples protestants on ne voit ni statues ni tableaux, comme dans nos églises, en revanche les murs sont couverts de cartels qui portent des armoiries de toute espèce.

La ville de La Haye ne contient guère plus de quinze mille habitants. Peu de personnes s'y occupent des sciences et des arts.

Un établissement qui mérite d'être remarqué est la *Maison des orphelins bourgeois*. Elle a été fondée par une femme très-riche qui a laissé des revenus suffisants pour nourrir, élever et instruire douze pauvres orphelins de la classe de la bourgeoisie. Rien ne leur manque pour le vêtement. Des maîtres, qui se succèdent depuis six heures du matin jusqu'à sept heures du soir, leur enseignent les mathématiques, les langues, la musique et les éléments des autres sciences. Lorsque les élèves sont en âge de prendre un état, on les met en pension comme externes chez les artistes les plus distingués; ils y vont depuis neuf heures du matin jusqu'à midi, et y retournent depuis deux heures jusqu'à six du soir.

Devenus assez instruits dans la science ou dans l'art dont ils ont fait choix, ils sont envoyés dans les plus fameuses écoles de l'Europe avec un traitement pour eux et pour leurs maîtres. Les uns vont à Paris, les autres en Allemagne, d'autres enfin à Rome. En général il sort de très-bons sujets de cette maison. Ils y restent depuis l'âge de sept ans jusqu'à celui de vingt-cinq.

La bienfaisance de la fondatrice n'a point oublié les personnes de son sexe. Vingt orphelines, de la religion luthérienne, sont admises dans l'établissement, y restent le même temps que les garçons et y sont élevées aux travaux de l'aiguille. Les uns et les autres sont habillés de bleu et portent sur la manche de leur vêtement, vers le milieu du bras gauche, un chiffre composé des deux lettres initiales du nom de la bienfaitrice.

Dans des dortoirs différents pour les deux sexes, les élèves couchent deux à deux. Les lits sont placés dans des espèces d'armoires à rideaux le long des murs.

Au réfectoire, qui est une grande pièce carrée, les filles sont d'un côté, les garçons de l'autre.

Une chapelle destinée à l'exercice du culte ne se distingue que par une chaire, par des bancs séparés pour les garçons et pour les filles, et par des lutrins qui supportent les livres de chant.

La salle des études est remplie par des tables, des pupitres et des armoires. On y voit les portraits des douze premiers élèves de la maison qui

pour la plupart existaient encore et étaient devenus des hommes de mérite en chirurgie, en peinture et dans les autres arts.

Cette maison possède un cabinet de machines de physique et de modèles en petit de moulins et de machines hydrauliques. Il est divisé en deux salles. La première renferme les modèles : un moulin à scier les planches ; il a neuf scies qui sont mues par le vent ; un moulin à grain perfectionné et décoré comme le sont presque tous ceux du pays ; un moulin à curer le lit des canaux ; un moulin à dessèchement ; des pompes pour épuiser l'eau, et plusieurs autres machines de cette espèce.

Dans la seconde salle sont déposées les machines électriques, pneumatiques, d'acoustique ; les télescopes, microscopes et toutes les pièces qui en dépendent. Cette collection, entretenue avec le plus grand soin, offre ce qui est le plus indispensable pour expliquer aux élèves les principaux phénomènes de la nature. On y a joint des étuis de mathématiques, des quarts de cercle, des graphomètres et toute sorte d'autres instruments.

Une grande partie de la Hollande ne se chauffe qu'avec de la tourbe. Ce combustible produit beaucoup de cendres mêlées de sable très-fin, pareil à celui qu'on trouve sur les bords de la mer. Soigneusement recueillies, ces cendres font l'objet d'un commerce assez considérable avec le Brabant et les pays circonvoisins, à la proximité des canaux et des rivières qui établissent la communication

entre eux et la Hollande. Chaque jour, les domestiques enlèvent les cendres du foyer et les déposent dans des tinettes ou paniers destinés à cet usage. Ils y joignent les balayures de la maison et celles de la cuisine. A une heure fixe, un homme, conduisant un tombereau fermé en dessus et traîné par un cheval, passe dans les rues habitées par ses pratiques. Il donne un coup de trompe dans le voisinage. Les domestiques, avertis par le son, arrivent avec leurs paniers; le charretier les prend et les vide dans son tombereau, qu'il ramène rempli aux magasins des cendres.

Aux premiers moments de mon arrivée à Amsterdam, je ne comprenais pas pourquoi on prenait tant de garde que les cendres ne se salissent. J'attribuais cette précaution à une sorte de manie de propreté. J'en ai depuis compris la raison : ils évitent de laisser mouiller leurs cendres parce que l'eau dissolvant les sels alcalins qu'elles contiennent et qui font une grande partie de leur mérite comme engrais, il ne resterait plus qu'un *caput mortuum*. Ainsi ne faut-il pas se trop presser de juger les usages reçus généralement chez un peuple, surtout chez celui-ci, qui porte au plus haut point de perfection l'esprit de réflexion et de calcul.

Les laitiers et les laitières portent le lait, par les villes, dans des seaux, comme font nos porteurs d'eau à Paris; mais avec cette différence que leurs seaux, d'un bois très-dur et tenus avec une grande propreté, sont suspendus à deux chaînes de fer

très-légères qui les lient à une espèce de collier de bois mis à plat sur les deux épaules au moyen d'une échancrure qui laisse le cou libre dans ses mouvements. Ce collier de bois n'a pas l'inconvénient de la sangle de nos porteurs d'eau, qui, passant en bandoulière sur l'une des épaules, fait supporter toute la charge à cette partie du corps, pour laquelle ce fardeau devient très-pénible.

CHAPITRE XI.

Delft. — Tombeaux de Guillaume Ier, prince d'Orange; de Hugues Grotius et de l'amiral Tromp. — Église. — Canal de Rotterdam. — Trottoirs. — Fumier. — Propreté des étables à vaches. — Fromage de Hollande. — Rotterdam. — Synagogue. — Statue d'Érasme. — — Mausolée de Jean de Witt.

Le grand chemin qui conduit à Delft, en longeant le canal, est pavé de briques sur champ et bordé de chaque côté d'habitations d'agriculteurs, de jolies maisons de plaisance, de petits châteaux accompagnés de beaux jardins, derrière lesquels sont de vastes prairies. On aperçoit dans le lointain des masses de bois et des moulins très-élevés.

La ville de Delft est grande et surtout longue; elle s'étend sur les bords du canal qui communique de La Haye à Rotterdam. Ses principales rues sont traversées par des canaux plantés d'arbres et remplis de barques, de petits navires, et même de vaisseaux marchands. Le port forme un bassin assez spacieux.

L'arsenal est un vaste bâtiment, et l'hôtel de ville, situé sur une place bien pavée et embellie de plantations, est remarquable par l'élégance et la régularité de sa façade.

En face de cet hôtel de ville, on distingue l'église neuve, qui est un temple de protestants. Elle renferme un grand nombre de tableaux, d'armoiries et de tombes recouvertes par des pierres sculptées. Parmi des mausolées en marbre d'un travail intéressant s'élève celui de Guillaume 1er, prince d'Orange, qui mourut sur un champ de bataille.

Ce mausolée a dix-huit à vingt pieds de long. Le prince y est représenté de grandeur naturelle, en marbre blanc, armé de toutes pièces comme un jour de combat. Six autres figures l'accompagnent; elles sont en bronze et rappellent les vertus du héros. Le monument est orné de colonnes de marbre d'assez bon goût.

Un monument plus simple, construit en marbre blanc, se voit d'un autre côté de l'église : il est consacré à la mémoire de Hugues Grotius, homme célèbre, qui honora son pays et son siècle.

La vieille église de Delft, ancien et vaste édifice, se distingue par une grosse tour carrée fort élevée. Sa voûte intérieure est aussi très-haute. On y remarque le mausolée du fameux amiral Tromp, celui de Sainte-Aldegonde et un autre, tous en marbre, ornés de bas-reliefs. Cette église, qui est devenue un temple à l'usage des protestants, rassemble, dans la partie qu'on nommait le chœur,

grande quantité d'armoiries figurées sur des tableaux de quatre à cinq pieds carrés, dont les bordures sont sculptées, dorées et contournées de diverses manières. Ils garnissent toute la surface des murs. Une autre chose remarquable sont les pierres qui couvrent les tombes des personnes enterrées sous le sol de l'église. Elles sont pour la plupart sculptées si profondément qu'elles forment des irrégularités de plus de six pouces de profondeur et rendent la marche difficile et quelquefois dangereuse.

A partir de Delft, le chemin n'est pas pavé; il côtoie presque dans toute sa longueur le canal de Rotterdam et offre, pour la commodité des piétons, un trottoir élevé de un à deux pieds au-dessus du niveau de la chaussée, solidement construit, bombé dans son milieu et défendu par des bornes. La moindre dégradation est sur-le-champ réparée, de sorte qu'il est praticable en tout temps. Ce canal, un des plus larges que j'aie encore vus, a son niveau plus haut de huit à dix pieds au moins que les eaux des fossés qui bordent l'autre côté du chemin, ce qui paraît fort extraordinaire. Aussi le chemin fait-il une digue d'environ vingt-cinq pieds de largeur qu'on surveille avec soin; car si elle venait à se rompre, les terrains environnants seraient bientôt inondés à une distance considérable.

Ainsi que tous les canaux de la Hollande, celui de Rotterdam présente sur ses bords des usines et des constructions de toute espèce, moulins à scier

les planches, chantiers, magasins de bois, habitations, maisons de plaisance. Les mêmes fabriques se trouvent à Overschie, village important qui prend le nom de la Schie, petite rivière sur laquelle il est situé. Ce sont toujours des habitations peu vastes mais propres, jolies et bien entretenues.

Comme tout ce qui intéresse l'agriculture est le premier objet de mon attention, j'observai le long du chemin plusieurs dépôts de fumier de vache et de cheval; celui-ci amoncelé par meules, l'autre étendu sur le terrain en tas arrondis, quelquefois soutenus sur les côtés par des planches. Ce dernier n'est autre chose que la bouse de vache sans mélange de paille. On la ramasse tous les jours, soit dans les étables, soit partout où fientent ces animaux.

Il est bon de savoir que pendant l'hiver les vaches sont tenues dans des étables où elles restent tant que durent les mauvais temps et que les prairies ne fournissent pas encore de bonne pâture. On les nourrit avec du foin placé dans un râtelier devant lequel chaque animal est attaché. Le sol de l'écurie est ordinairement pavé de briques sur champ et en pente assez rapide. Dans toute la longueur règne une rigole de six à huit pouces de profondeur et à une telle distance que les bêtes mangeant au râtelier puissent se vider dans cette rigole, sans que rien tombe sur l'endroit où elles se couchent, afin qu'elles ne soient pas salies de leurs excréments. On pousse la propreté si loin que des cordes attachées

au plancher retroussent la queue des vaches, pour qu'elle ne ramasse aucune ordure et n'en porte sur aucune partie du corps. Aussi la plupart de ces animaux sont-ils propres comme le cheval le mieux soigné.

La bouse qu'on a rassemblée en hiver est répandue sur les prairies à l'approche du printemps : elle les engraisse, fait périr la mousse et pousser avec vigueur les bonnes plantes. Pendant l'été, les vaches parquent jour et nuit dans les prairies. On les y va traire le matin et le soir. Le lait qu'elles fournissent sert à faire du beurre et ces fromages connus sous le nom de fromages de Hollande.

Il faisait nuit lorsque nous entrâmes dans le faubourg de Rotterdam : cependant les rues garnies de boutiques illuminées, les quais, les ponts que nous traversâmes, me donnèrent dès le premier abord, sur l'étendue, la population, le commerce et la richesse de la ville, une haute idée qui s'accrut encore par les observations que mon séjour me permit de recueillir.

La Meuse passe sous les fenêtres de la maison que j'habitais. Ce fleuve me semble avoir plus d'une portée de canon de largeur. Il était alors couvert de glaçons amoncelés les uns sur les autres et retenus par le reflux de la marée qui se fait aisément sentir à une distance de sept lieues de la mer. Sur la rive opposée, on voyait d'immenses prairies également couvertes de glaces. Si le dégel fût venu rapidement, une partie du territoire eût été bouleversée par les

eaux ou plutôt par les glaçons, qui coupent, déracinent et emportent tout ce qui se rencontre sur leur passage.

Un tel accident était sans doute arrivé dans quelque lieu supérieur, car on voyait parmi les glaçons des troncs et des branches d'arbres en grande quantité; effectivement, on nous apprit que l'île de Bommel et ses environs avaient beaucoup souffert de la débâcle et que plusieurs personnes avaient péri.

Ma première course se dirigea le long du quai de la Meuse. En contemplant son immense étendue et les énormes glaçons qui en hérissaient la surface, je songeais que le fleuve, lorsque ses eaux sont fluides, doit animer et vivifier non-seulement la ville, mais toute la campagne à travers laquelle il coule, tandis qu'enseveli sous cette croûte immobile, il n'offrait que l'image d'un désert et produisait sur moi l'effet qui résulte de la nature morte comparée à la nature vivante embellie de ses grâces.

Au milieu de ces réflexions, des sons agréables partis d'une maison voisine et formant des phrases musicales très-singulières vinrent frapper mon oreille. Je crus qu'ils appartenaient à quelque cérémonie religieuse. Je m'approchai : dans une cour séparée de la rue par une grille de fer, je vis un homme à qui je demandai si je pouvais entrer sans commettre d'indiscrétion. Il me répondit que le lieu était public. J'entrai, d'après ses indications, par une petite porte. Un escalier de huit à dix marches me

conduisit à un vestibule qui donnait dans une salle peu spacieuse. La partie du milieu était occupée par un théâtre exhaussé d'environ quatre pieds au-dessus du sol, long de quinze pieds sur dix de large; une balustrade à hauteur d'appui en fermait l'enceinte, avec un banc placé tout autour et dans l'intérieur. Au centre de l'estrade une table supportait quatre girandoles garnies chacune de trois lumières. Quatre lustres éclairaient le reste de la salle. En face de cette estrade, et sur le côté à droite, une espèce d'autel était plaqué contre le mur. On voyait dans le haut la représentation d'un grand livre in-folio ouvert, tel qu'on nous peint les tables de la loi apportées par Moïse du mont Sinaï. Les deux pages du livre étaient couvertes d'écriture hébraïque. Cinq rangs de stalles occupaient l'autre partie de la salle, laissant entre elles un passage, et dans toute la circonférence, à la hauteur de trois toises le long des murs, régnait une galerie en bois peint de couleur d'acajou. Cette galerie est réservée aux femmes et aux filles, qui sont toujours séparées d'avec les hommes.

Au moment où je pénétrai du vestibule dans la salle, un petit vieillard me fit signe de me couvrir de mon chapeau, que je tenais à la main. Lui-même portait sur la tête un chapeau couvert d'une grande toile d'un blanc sale qui descendait sur la figure, les épaules, une partie du dos et de la poitrine. Quatre vieillards placés sur l'estrade chantaient d'un ton grave quelques versets auxquels répondaient

des femmes et des jeunes garçons. A leurs voix de haute-contre quelquefois les vieillards mêlaient la leur et faisaient la basse. Les assistants qui remplissaient les stalles formaient les chœurs et s'acquittaient avec justesse de leur partie.

Par intervalles, les rabbins de l'estrade et les assistants exécutaient des mouvements de tête assez rapides en avant et en arrière; d'autres fois ils se couvraient les yeux avec la main : tantôt ils se tenaient assis, tantôt ils se levaient ou se mettaient à genoux sur les bords de leurs stalles. Tantôt les chants étaient aigus et perçants, tantôt ils étaient graves et semblaient partir du nez. Les hommes placés sur l'estrade avaient tous des pièces de linge semblables à celle du petit vieillard qui m'avait invité à mettre mon chapeau sur la tête. Ils chantaient le plus souvent et faisaient des grimaces et des contorsions assez fréquentes. Ces grimaces nuisent peut-être à l'effet de la musique, qui d'ailleurs est très-agréable, à l'exception du son nasal et de quelques inflexions de voix trop brusques. Plusieurs passages me rappelaient les belles compositions de Gluck.

Quoique la plupart des juifs qui remplissaient la synagogue, au nombre de quatre à cinq cents, soient nés dans le pays, ils ne ressemblent en aucune manière aux autres habitants ni pour la taille, ni pour la figure, ni pour la propreté. On voit distinctement que c'est une race à part.

Les Hollandais de ce canton sont grands, gros,

forts, bien proportionnés; ils ont le visage régulier, agréable et coloré. Les juifs sont petits, trapus, trop larges pour leur hauteur, qui, terme moyen, n'est guère que de quatre pieds neuf pouces. Ils ont la face blême, hâve, sans couleur; les sourcils, la barbe et les cheveux noirs, frisés et gros comme du crin. Leur physionomie n'a rien qui prévienne, et leurs yeux semblent annoncer la duplicité du caractère.

Les uns et les autres ne diffèrent pas moins pour la mise : celle des Hollandais est propre, chaude, commode et bien entretenue de la tête aux pieds; celle des juifs au contraire est sale, déchirée, sans goût. Ils se lavent rarement le visage et les mains, et ne se rasent que le moins souvent qu'ils peuvent. Les maisons qu'ils occupent ne sont pas mieux tenues que leur personne, et les femmes surtout sont très-malpropres.

Je sais qu'il y a des exceptions; je conviens qu'il y a des juifs qui sont exempts des défauts physiques et des imperfections morales de leur nation, qui même sont aussi bien partagés de la nature que les hommes les plus favorisés; mais cet avantage n'est pas commun, et je n'émets que des observations générales.

En sortant de la synagogue, je dirigeai ma promenade le long du quai. Il se termine par une jetée en avant, d'où l'on découvre le cours de la Meuse, qui s'élargit en cet endroit et que la vue peut suivre jusqu'à deux et trois lieues de distance. A côté de

cette jetée se trouve un canal qui renferme d'assez gros bâtiments.

Les jours suivants, je continuai mes courses par la ville. Je vais en détailler les résultats sans m'astreindre à aucun ordre méthodique, décrivant les objets à mesure qu'ils se sont offerts à mes observations.

On m'avait conduit chez MM. Geevers, deux frères fort amateurs d'histoire naturelle pour la partie des animaux. Ils m'accueillirent avec autant d'aménité que de politesse. Introduit dans leur cabinet, j'en admirai toutes les dispositions. Des armoires parfaitement arrangées contiennent différentes espèces, surtout en oiseaux, ainsi que d'autres productions de la nature ou des beaux-arts. Dans le nombre de ces dernières est un beau choix de tableaux de l'école flamande avec plusieurs portraits de Vanderwerf.

Cet artiste n'était pas uniquement peintre, il était aussi sculpteur. MM. Geevers, qui sont ses descendants, conservent un échiquier dont toutes les figures, roi, tours, cavaliers, fous et pions, ont été sculptés par lui avec un fini précieux.

La statue d'Erasme orne une des places publiques. Ce philosophe est représenté dans un costume ancien qui ressemble à celui des jésuites; il a un livre à la main et sur la tête un bonnet carré. La statue est en bronze peint en noir; elle a été érigée aux frais de l'État.

La Bourse est un bâtiment fort simple, qui offre

dans son intérieur une cour pavée de briques à compartiments et autour de laquelle circule une galerie voûtée et percée d'arcades, se distribuant en salles où les négociants se réunissent pour traiter d'affaires.

Rotterdam est une grande ville aussi animée et aussi agréable qu'Amsterdam. Là, comme dans le reste de la Hollande, tous les cultes sont admis et tolérés. On voit une église catholique à côté d'un temple protestant, et celui-ci tout près d'une synagogue. Le romain, le calviniste, le luthérien, le juif, l'anabaptiste et autres se trouvent journellement ensemble à la Bourse, à l'estaminet, aux spectacles, dans les promenades; jamais on ne discute sur la religion. Le dimanche, toutes les boutiques, tous les ateliers sont fermés. On ne rencontre personne chez soi, parce que chacun est censé s'être rendu à l'église ou au temple.

Les protestants occupent maintenant l'ancienne cathédrale. C'est un vaisseau très-vaste, surmonté d'une haute tour carrée, bâtie en briques et en pierres. Dans les chapelles des bas-côtés s'élèvent plusieurs mausolées, parmi lesquels on distingue celui de Jean de Witt. Il est d'un assez beau style et doré de sculptures en bas-reliefs de même goût. Le chœur renferme une grande quantité de tableaux d'armoiries suspendus aux murs. Il n'est question ni du nom ni de l'éloge de la personne à qui appartiennent ces armes, mais seulement de l'année et du jour de sa mort.

Je parlerai de deux autres temples seulement pour dire que, dans le premier, je fus étonné de voir le long d'un pilier, à côté de la chaire, de longs manches de bois auxquels sont suspendues des bourses qui servent à faire la quête et à recueillir les aumônes destinées aux pauvres. Durant l'office, des hommes vêtus de noir avancent ces bourses, sans passer dans les rangs, sans faire le moindre bruit, sans oublier personne; les fidèles déposent leur offrande, qui n'est aperçue d'aucun de leurs voisins.

Dans le second de ces deux temples, j'entendis prêcher en langue française. La mise des auditeurs, les carrosses qui les attendaient à la porte, indiquaient une classe élégante et riche. Les femmes étaient habillées suivant les modes de Paris.

L'orateur commentait la passion de Jésus-Christ; il lisait avec prétention un discours qui me parut aussi fort maniéré. On chanta ensuite en français quelques versets d'un psaume analogue au sermon. Ce chant produit un effet agréable, parce que chaque assistant tient un livre où les paroles sont notées. Les orgues sont toujours touchées par de bons musiciens.

Tout en circulant dans la ville, je remarquais avec une surprise extrême qu'une très-grande partie des maisons penchaient dans les rues et étaient à surplomb, non d'un pouce ni de deux, mais quelquefois d'un pied; ce qui, pour des yeux accoutumés à voir des constructions d'aplomb, fait un spectacle effrayant. Cependant aucune de ces bâtisses

n'offre de lézardes ni de fentes. Les murs sont entiers et sans apparence de dégradation extérieure. Cette inclinaison est tellement sensible qu'il semble que ces maisons vont vous tomber sur la tête. On dit qu'en général les pilotis destinés à servir de fondations ne sont pas assez profonds et assez solides. Sans les ancres de fer qui, à chaque étage, ne sont point épargnées et qui lient ensemble et en différents sens les murs d'un même bâtiment, on a lieu de croire qu'il arriverait de fréquents accidents. Ce vice de construction n'existe guère que dans les maisons à deux étages; les monuments publics en sont exempts, et l'on n'a rien à désirer pour la solidité des temples, de l'hôtel de ville, des arsenaux et des magasins.

La plupart des portes de la ville offrent des morceaux d'architecture plus ou moins intéressants. Les unes sont des pavillons avec des frontons et décorés de colonnes, de statues, de figures d'animaux; d'autres sont des arcs de triomphe avec des bas-reliefs; une autre enfin représente un soc très-large qui supporte une colonne fort élevée: celle-ci est d'un genre neuf et singulier. Ce qui fait le plus d'honneur à l'administration est le soin qu'elle prend des établissements plus immédiatement utiles au commerce. Par exemple, le marché où se vend le lin est une suite de galeries couvertes sous lesquelles les particuliers font leurs affaires à l'abri de la pluie et hors de la portée des voitures. Dans les parties les plus exposées à la vue, des bas-re-

liefs indiquent à quel objet chacune est destinée.

Telle est l'industrieuse activité du Hollandais qu'il sait profiter de toutes les circonstances. La gelée vient-elle arrêter ses navires et les rendre immobiles dans les canaux : les traîneaux lui servent à faire ses charrois sur la neige, conduits, ici par des chevaux, là par des hommes, ailleurs par des femmes et même par des enfants. Rien de plus curieux que la variété de ces sortes de voitures pour leurs dimensions, leurs formes et leur décoration. Les enfants s'y promènent tour à tour et courent avec la rapidité du vent, surtout en descendant les ponts, qui sont ici très-multipliés à cause des canaux qu'on rencontre à chaque pas.

On est dans l'usage d'employer les boucs à traîner de petits chariots. Un de ces boucs m'a paru d'une race différente des nôtres : son corps est plus arrondi, plus charnu ; il a le poil plus court, plus doux, plus soyeux et plus fourni. Ses pattes sont moins hautes, ses cornes moins longues et plus arquées. Cette espèce vient, dit-on, de la Flandre ; elle est assez multipliée dans le pays.

Au sud-est, en remontant la Meuse, on trouve un large bassin où l'on construit des vaisseaux. Les magasins de l'Amirauté qui l'entourent renferment les approvisionnements de la marine.

De ce côté, comme de l'autre, la ville est circonscrite par un canal sur les bords duquel se meuvent une grande quantité de moulins à vent. A l'extérieur on voit des constructions de toute espèce,

des magasins, des hôtels et des maisons de plaisance, qui forment des faubourgs aussi étendus qu'agréables.

Le long de ce canal d'enceinte, je vis une cinquantaine de cygnes privés qu'on avait réunis dans un petit parc pour leur faire passer l'hiver. Ils appartiennent à la ville, qui pourvoit aux frais de leur nourriture et de leur entretien. Pendant la belle saison, ils se répandent sur tous les canaux, soit du dehors, soit de l'intérieur. On respecte beaucoup ces animaux, parce qu'en battant l'eau, ils l'empêchent de se corrompre et la purgent de beaucoup de choses qui pourraient la salir.

Je fus introduit chez M. Van Schinne, qui m'attendait dans son jardin, à la porte Schiedam. Il était en sabots, aussi simplement vêtu que son jardinier. On assure que sa fortune s'élève à plus de 80 mille francs de rente. Sa passion dominante est la culture des végétaux; il s'en occupe plus en agriculteur qu'en botaniste. Cependant il connaît assez bien ses plantes sous les noms linnéens ou sous ceux des personnes de qui il les a reçues.

Son jardin n'est pas grand. J'estime qu'il peut contenir deux arpents, divisés en trois parties différentes. Tout est consacré à la culture des plantes, arbres et arbustes étrangers, tant de serre que de pleine terre, à l'exception de quelques espaliers et de quelques carrés plantés en arbres fruitiers. Ce jardin renferme une école de botanique, un bosquet d'arbres qui se dépouillent, un bosquet

d'arbres toujours verts, une serre tempérée, deux serres chaudes, une serre hollandaise ou bâche, une orangerie et des châssis pour les plantes bulbeuses du Cap.

Je dois mentionner la manière économique dont est construit un mur de serre chaude chez ce cultivateur. Ce sont deux haies de planches de sapin placées parallèlement à un pied de distance l'une de l'autre. L'intervalle est rempli de tiges de sarrasin bien sèches et foulées avec force. Le dessus est couvert d'une planche qui déborde sur le devant et sous laquelle vient s'adapter le bois du châssis. Le long du mur de fond sont placées des planches formant tablettes, pour y placer deux rangées de petits pots. En avant des tablettes, un passage se trouve entre elles et une fosse à tanner dans laquelle il y a huit rangées de ces mêmes pots. Ils sont en général beaucoup plus petits que ne semble le comporter la force des plantes qu'on y fait croître.

La culture des arbres fruitiers offre ici des singularités : ils sont taillés de différentes manières, les uns en espaliers, les autres en parasol. Les arbres d'espaliers sont plantés à huit pouces de distance de la cloison de planches le long de laquelle leurs branches doivent être palissées, et à six pieds environ d'intervalle les unes des autres. Un arbre nain se trouve placé à côté d'une demi-tige; une demi-tige à côté d'une tige, et ainsi de suite dans toute la longueur de l'espalier. On taille sur deux

branches qu'on a soin de tenir dans une direction horizontale et d'arrêter par des liens à des treillages pratiqués le long de la cloison, qui est peinte en couleur obscure et noirâtre. Mais les rameaux qui naissent sur ces deux premières branches sont dirigés perpendiculairement et écourtés latéralement. Ce procédé semble réunir les deux extrêmes des tailles pratiquées chez nous. Il tient de la taille de Montreuil par la direction des deux premières branches, et de celle de la Quintinie par la direction des branches supérieures. Ne pourrait-on pas croire que la sève, passant d'abord dans les branches horizontales, s'épure et s'élabore avant que de circuler dans les secondes, et que cela suffit à la bonification des fruits? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il en provient une grande abondance des arbres taillés de cette manière : ce sont des abricotiers, des pruniers, des poiriers et quelques pêchers.

Les arbres taillés en parasol sont nains; leur tige ou tronc n'a pas plus d'un pied ou quinze pouces de haut. Leurs branches sont étalées circulairement et horizontalement dans la longueur de trois à quatre pieds. Elles partent d'un centre à peu près commun, et s'étendent à la circonférence à des distances aussi égales qu'il est possible. On supprime tous les bourgeons qui croissent sur le côté des branches tourné vers la terre; on respecte ceux qui se trouvent sur les côtés latéraux et quelques-uns dessus; on les dirige toujours verticalement, et l'on s'en sert pour boucher les vides, de manière à

former une table unie à sa surface et arrondie dans sa circonférence.

Cette taille, dont jusqu'ici je n'avais point vu d'exemple, me parut très-difficile à exécuter et ne doit pas produire des avantages proportionnés à la perte du terrain qu'elle occasionne et aux soins assujettissants qu'elle exige. La taille en buisson mérite de lui être préférée à tous égards.

Le jardin de M. Van Schinne est ouvert aux étrangers, aux amateurs et même aux étudiants. Chaque année, un médecin de la ville, le docteur Van Noorde, ami du propriétaire, faisait un cours de botanique auquel étaient admises gratuitement toutes les personnes qui voulaient le suivre.

Il n'existait pas, dans ce canton, d'autres cultivateurs de plantes étrangères de serre chaude que M. Van Schinne. Les personnes riches se contentent de cultiver des fleurs, quelques arbres étrangers de pleine terre, principalement des arbres verts. Il en est qui ont des serres à fruits, des châssis pour les primeurs, quelques orangers et des ananas. Mais le goût de la botanique est peu répandu.

En passant dans une rue, je vis sur la boutique d'une fruitière des racines du *latyrus tuberosus*, nommé *macjou* en Bourgogne. Elles me parurent plus grosses et plus longues que celles de notre pays. On mange ici avec du beurre ces racines cuites sous la cendre ou dans l'eau, comme les châtaignes, dont elles ont le goût. Leur pellicule, qu'on enlève, noire et assez épaisse, tranche avec la couleur blan-

che de la substance intérieure, qui est farineuse. Cette plante est indigène dans les terres à blé, qui, dans ce pays, sont fort rares; mais on la cultive en grand dans la campagne. On mange aussi ses semences comme des petits pois; il faut deux années pour que les racines parviennent à maturité.

Les environs de Rotterdam fournissent une excellente qualité de tourbe. On la lève lit par lit et par petits carreaux longs de sept pouces, larges de quatre, épais de trois. On creuse à des profondeurs de vingt-cinq ou trente pieds, tant qu'on en trouve et que l'extraction des eaux ne devient pas assez dispendieuse pour absorber les profits de l'exploitation. Les moulins à épuisement dont on se sert pour cet usage sont mûs par le vent.

Bien que produite par le détritus de végétaux, cette tourbe offre avec les autres des différences remarquables : 1° elle est d'une texture plus serrée, plus compacte et par conséquent plus pesante; 2° elle produit un feu plus actif et plus durable; 3° on en fait une espèce de charbon qui brûle sans fumée et répand peu d'odeur.

Indépendamment du chauffage, auquel on emploie la tourbe, elle sert encore à l'empaillage des oiseaux. On choisit un morceau de cette tourbe, le plus compacte qu'on le puisse trouver, on lui donne la forme du corps de l'animal et on applique la peau dessus. On prétend que la matière bitumineuse de cette substance préserve les oiseaux contre les insectes, et que cette façon de les conserver dure des siècles.

CHAPITRE XII.

Suite du précédent. — Delfthaven. — Eau-de-vie de genièvre. — Manufacture de blanc de céruse à Rotterdam. — Moulin à broyer le bois de teinture. — Fabrique de bleu. — Société batave. — Hygromètres. — Tourbes. — Église catholique.

Le faubourg dans lequel on entre par la porte de Schiedam n'est pas, comme la plupart des nôtres, composé de masures habitées par la misère et la malpropreté. Celui-ci est formé de jolies maisons de plaisance d'une architecture différente et même pittoresque, accompagnées presque toutes de jardins. Ces p●priétés appartiennent à des habitants de la ville qui vont passer à la campagne le temps qu'ils peuvent dérober aux affaires. Mais s'ils respirent le grand air, ils n'ont pas le plaisir de la vue, car ils sont comme enfermés entre deux digues peu éloignées qui ne leur permettent pas d'apercevoir le cours majestueux de la Meuse et les vaisseaux sans nombre qui naviguent dessus.

Ce faubourg conduit à Delfthaven, où se trouve le bassin dans lequel la compagnie de Delft fait con-

struire ses vaisseaux; il est entouré de chantiers et de magasins. Delfthaven est un gros bourg peuplé de quatre mille habitants et situé sur un beau canal qui reçoit de gros navires marchands. Les écluses qu'on y a pratiquées sont importantes à surveiller, parce qu'elles font la sûreté d'une partie du pays. On ne sait ce qu'on doit admirer le plus de leur force ou de leur simplicité. Ce sont trois portes à deux battants qui s'ouvrent ou se ferment à volonté au moyen de crics, de cabestans et de chaînes de fer. Elles sont placées à vingt-cinq ou trente pieds les unes des autres.

Le même lieu est rempli de brasseries où l'on distille l'eau-de-vie de genièvre. Je visitai une des plus considérables de ces fabriques. Sous un hangar sont, d'un côté, quatre alambics avec leurs récipients, et de l'autre, vingt-quatre cuves portées sur une estrade qui peut avoir cinq pieds d'élévation. La surface de cet atelier couvre des cuves qui descendent au-dessous du niveau des eaux du canal, mais imperméables, parce qu'elles sont construites en briques liées par un mortier de trass ou pouzzolane.

Les alambics sont des vases de cuivre de cinq pieds de haut, enchâssés dans des maçonneries de briques sous lesquelles il y a des fourneaux dont les conduits circulent autour du vase. Le chapiteau, à découvert, communique dans un serpenteau placé à côté, entouré d'une masse d'eau froide qu'on renouvelle dès qu'elle commence à s'échauffer. La liqueur dis-

tillée tombe par un robinet dans un entonnoir couvert d'un tamis et va remplir, à travers le plancher, un tonneau disposé dans la cave pour la recevoir. Elle passe trois fois à l'alambic avant d'acquérir le degré de force nécessaire.

Toutes de la même dimension, les cuves ont quatre pieds de profondeur sur cinq de diamètre. Elles sont fabriquées en bois de sapin et liées par des cercles de fer. C'est dans ces cuves que se dépose et que fermente pendant trois jours la farine du grain destiné à la distillation. Mêlée avec de l'eau tiède, elle s'échauffe, bouillonne et donne une grande quantité d'*air fixe*. Lorsque la fermentation est arrivée à son point, on transvase le mélange dans l'alambic.

La drèche qui en sort est mise en presse. On en tire de la levure qui se vend aux boulangers : le son sert à nourrir les vaches et autres bestiaux.

Cette liqueur est, comme on le voit, assez improprement nommée eau-de-vie de genièvre, puisque le froment et l'orge grossièrement moulus en forment la partie essentielle. Le genièvre n'y entre que pour une trentaine de livres de baies par cuve. Cette eau-de-vie devient un objet de commerce très-considérable dans toute la Hollande ; on en transporte de grosses cargaisons aux colonies et dans les pays étrangers. Pour la distillation et pour tout ce qui concerne la manutention des ateliers, on emploie le charbon de terre.

Rentré à Rotterdam, j'allai voir une manufac-

ture de blanc de céruse fort en réputation dans le pays. La matière première sont des saumons de plomb qu'on tire d'Angleterre et de Suède. Le plomb est fondu d'abord dans une grande chaudière placée sur un fourneau chauffé par du charbon de terre. Cette chaudière peut avoir trois pieds de diamètre et environ vingt pouces dans sa plus grande profondeur. Lorsqu'elle est remplie de plomb fondu, on place au milieu un cercle de fer de dix pouces de diamètre, ouvert par les deux bouts et dont le bord a cinq pouces de haut. Ce cercle ou anneau, introduit dans une des parties où le plomb est plus dur, empêche que la chaux de plomb ou les corps étrangers qu'il pourrait contenir ne se mêlent à cet endroit. C'est là que l'on puise avec une cuiller le plomb fondu pour le verser sur une platine de fer bien unie et partagée dans sa longueur par des triangles aussi de fer, qui forment des côtes saillantes d'environ six lignes sur un pouce de large. Cette platine a un rebord dans toute sa circonférence, et elle est un peu inclinée vers les bords de la chaudière sur laquelle elle est appuyée. Un ouvrier prend une cuillerée de plomb fondu, le verse dans une des divisions de la platine; un autre, avec une truelle de fer, l'étend sur toute sa longueur. Chaque cuillerée fait ordinairement une lisière. Ils continuent à remplir les autres divisions, après quoi on lève les lisières avec des pinces pratiquées à cet effet.

On donne deux épaisseurs différentes aux lisières : les plus fortes ont environ une ligne et demie ; les

autres n'ont que trois quarts de ligne. Les premières servent à couvrir les pots dont il sera parlé tout à l'heure; les secondes à les remplir. Ces lisières ou lanières ont environ six pouces de large et deux pieds de long.

Lorsqu'on a fabriqué une assez grande quantité de lanières de plomb, il s'agit de les réduire en chaux. On y emploie un acide tiré de la bière convertie en vinaigre. C'est sous un grand hangar muré des quatre côtés, couvert de tuiles et percé de petites croisées pour donner le jour nécessaire, qu'on travaille à cette transmutation. Le hangar est partagé en dix grandes cases, de douze pieds de long sur autant de large et dix pieds de haut, formées de fortes planches clouées contre des poteaux solidement assujettis. Dans l'une de ces cases on étend un lit de fumier de cheval d'un pied d'épaisseur, aussi ferme et aussi uni qu'il est possible. Sur ce lit on place les uns à côté des autres les petits pots, qui renferment chacun une lanière de plomb roulée en cercle et au fond desquels est le vinaigre dont l'évaporation doit produire, à l'aide de la chaleur, le changement de plomb en cuivre.

La structure de ces pots faisant une partie essentielle du procédé, il est utile de les décrire : ils sont de terre cuite; leur hauteur est de neuf pouces, leur largeur de six; leur forme conique est tronquée par le bas. Ils ont dans l'intérieur et à quatre pouces du fond deux petits appendices saillants qui servent de supports.

On remplit de vinaigre, à un quart de pouce près, la partie inférieure de chacun de ces vases; la partie supérieure reçoit une lanière de plomb laminé, de l'espèce la plus mince, roulée en spirale, mais sans que les cercles soient assez rapprochés pour que le vinaigre réduit en vapeur ne puisse pas les pénétrer. On les place perpendiculairement dans les pots, de manière qu'ils portent sur les deux supports du bas : car il est bon d'observer que l'étranglement du vase ne doit pas former un bourrelet circulaire, mais seulement deux appendices qui arrêtent le rouleau de plomb et l'empêchent de descendre dans la partie où est le vinaigre.

Les pots ainsi remplis sont rangés les uns contre les autres, en lignes droites, sur le premier lit de fumier, qui a été bien uni. On met à l'orifice des pots les lanières de plomb de la plus forte épaisseur; elles les bouchent, sinon hermétiquement, assez exactement du moins pour que le fumier des lits supérieurs ne s'introduise pas dans les vases. Il y aurait du danger à ce que les pots fussent trop bien fermés, parce que si le vinaigre, réduit en vapeur par la chaleur de la couche, ne trouvait pas à s'échapper, il pourrait produire l'effet de la pompe à feu, ne manquerait pas de culbuter la masse pour s'ouvrir un passage et finirait par enlever le toit du hangar.

Cette première rangée de vases ainsi couverte de lames de plomb dans toute sa surface, on étend un nouveau lit de fumier, toujours d'un pied d'épais-

seur; on place dessus un second rang de pots remplis comme les premiers et couverts de la même manière. On en établit successivement huit les uns sur les autres, séparés par autant de couches de fumier, dont la dernière est épaisse de deux et trois pieds, et on laisse au temps à faire le reste de l'opération.

Bientôt les couches s'échauffent, tant par l'humidité du fumier que par les vapeurs du vinaigre. Du moment que ces vapeurs cessent de sortir à la surface supérieure de la dernière couche, l'opération est terminée. Elle dure plusieurs mois, quelquefois six pendant l'hiver et deux ou trois en été. Les signes non équivoques de son accomplissement sont la cessation des vapeurs, le refroidissement de la couche et son affaissement, qui est de trois pieds et demi.

J'oubliais de dire que, lorsqu'on place les pots dans la couche, on laisse tout autour de la case un espace d'un pied dans lequel on ne met que du fumier, afin d'environner la masse de vases d'une ceinture de chaleur; autrement ils ne seraient échauffés que de trois côtés.

Le temps de retirer les vases une fois arrivé, on lève la couche supérieure du fumier; on découvre avec précaution les lanières du premier rang et on les dépose dans un lieu séparé. Ensuite on renverse dans des auges de bois la céruse que renferment les vases et l'on ramasse celle qui, en se cassant, a pu s'échapper et tomber sur le fumier. Ce procédé

se répète autant de fois qu'il y a de lits à retirer des couches.

Le plomb est devenu blanc mat, cassant et même friable : c'est de la chaux de plomb qu'on appelle *blanc de céruse*. Il contient encore plusieurs parties qui sont dans leur état métallique et qui n'ont pas été réduites en chaux. On les sépare du reste et on les reporte au creuset pour en faire de nouvelles lanières. Tout ce qui se trouve en état de chaux est porté au battoir pour être réduit en poussière.

Autour d'une table ayant un rebord de quatre pouces, couverte d'une pierre dure enchâssée dans un bois de forte épaisseur, longue de plusieurs toises, large de quatre pieds, des hommes se tiennent debout, une batte à la main, semblable à celle qui chez nous sert à plaquer le gazon. Ils frappent et réduisent en poussière la chaux de plomb sortie des creusets, la passant à un crible grossier.

Des moulins comme on n'en voit point en France pour la hauteur, la forme, la solidité, l'élégance et l'économie, enlèvent jusqu'à leur sommet la céruse ainsi préparée et la déposent dans un grand coffre vis-à-vis duquel est une grande cuve d'eau. Tout à à côté sont les meules destinées à broyer la céruse et à en faire, au moyen de l'eau, une bouillie liquide. Un auget placé sur le centre de la première meule reçoit une certaine quantité de céruse qui, par un trou pratiqué à la meule, s'introduit dessous en tombant graduellement par petites parties; l'eau coule par le même endroit, et la meule, en tour-

nant, triture cette substance, qui, devenue une espèce de lait, passe sous une seconde, une troisième et enfin une quatrième meules qui lui donnent le degré de division convenable.

Ces meules, faites de pierres de Namur, cannelées profondément par la partie où elles frottent, sont placées les unes à côté des autres, chacune à quelques pouces du bord inférieur de la meule voisine, afin que la matière fluide puisse couler de l'une sur l'autre. Comme le vent n'a pas toujours la force nécessaire pour faire mouvoir ces quatre meules en même temps, on se contente de deux à la fois, à la charge de repasser le mélange sur les deux mêmes meules.

Parvenue à son point de trituration, la céruse descend du haut du moulin jusqu'en bas, par un conduit de bois, dans un grand coffre disposé pour la recevoir. C'est là qu'après être restée pendant quelque temps pour que l'eau surabondante se dissipe par l'évaporation, elle est pétrie dans des moules de terre qui ont la forme conique d'un pain de sucre, mais plus petits : ils ont cinq pouces de haut sur quatre de diamètre. On transporte ces moules soit à l'étuve, si c'est dans la saison des pluies et dans l'hiver, soit aux séchoirs, si c'est pendant l'été.

Les séchoirs sont de petits appentis couverts, remplis de gradins en lattes placés à huit pouces de distance les uns au-dessus des autres. On échauffe le premier par le moyen du feu ; le second est exposé à l'air et surtout à l'action du soleil.

Si l'on mélange la céruse avec du plâtre, de la craie et autres substances de ce genre, elle perd beaucoup de sa qualité. Le plus ou le moins de pesanteur des pains fait aisément reconnaître la falsification.

Les pains de céruse, enveloppés séparément de papier d'emballage et liés avec de la ficelle, se placent dans des tonneaux dont le poids va jusqu'à 1,200 livres. Les Hollandais en font un très-gros commerce avec toutes les nations. Nulle part ces fabriques n'atteignent le degré de perfection auquel ils les ont portées.

Une autre espèce d'usine attira mon attention, c'est un moulin à broyer le bois de teinture. Il est situé de l'autre côté du canal, en face de la fabrique de blanc de céruse. Les magasins du rez-de-chaussée m'offrirent d'abord des bûches de bois du Brésil, *hœmatoxilum campechianum,* L.; de bois jaune, *morus tinctoria,* L.; de *santal* rouge, de fusain, *evonymus europœus,* L., et des copeaux de ces bois renfermés dans des sacs.

Ces copeaux sont faits dans les maisons d'arrêt par les prisonniers qui y sont détenus et qu'on occupe à des ouvrages utiles, soit pour y retrouver les frais de leur nourriture et de leur entretien, soit pour leur faire contracter l'habitude du travail et les mettre en état de gagner leur vie en sortant de prison.

Larges comme la moitié de la main, épais de deux à trois lignes, les copeaux sont passés sous une

meule à plat qui les moud grossièrement et les réduit à une sorte de charpie. On transporte ce premier produit sous d'autres meules placées sur champ et qui se meuvent deux ensemble autour du même axe et sur la même pierre : elles tournent sur elles-mêmes tout en décrivant un cercle. Comme dans leur rotation elles écartent du chemin qu'elles parcourent une partie de la matière qui ne s'est pas trouvée sur le milieu des roues, on a imaginé des espèces de râteaux qui suivent chaque meule afin de rapprocher cette matière.

Quand les écorces ont été broyées à un certain degré de finesse, on les passe par un blutoir plus grand que ceux de nos moulins à farine et mû comme eux par une manivelle que fait tourner le vent. Les parties réduites à l'état de division requis passent à travers le canevas du blutoir, et les parties trop grossières sont rejetées par l'orifice extérieur dans une manne. On les remet sous les meules verticales jusqu'à ce qu'elles soient assez broyées pour passer à travers le canevas.

Cette manufacture présente un aspect singulier par les divers magasins qu'elle renferme. Les mêmes meules servent bien à moudre des bois différents, mais la poudre qu'ils produisent doit être placée dans des chambres particulières. Ainsi l'une reçoit le santal rouge, une autre le campêche, une troisième le fusain et une quatrième le bois jaune. Si l'on entre dans ces pièces et pour peu que l'on touche à quelques parois ou à quelque ustensile,

on est rempli de particules fines de la matière qui y est contenue, et l'on en sort bariolé de toutes couleurs.

A l'extrémité d'un faubourg situé vers l'est, sur le bord de la Meuse, j'entrai dans une fabrique de bleu. Elle n'était pas en activité; je ne pus donc en voir la manipulation, mais j'eus lieu d'examiner les substances, les ateliers et les machines.

L'*orseille* est une des matières premières. C'est une espèce de *coraline* qui croît sur les rochers baignés par les eaux de la mer. On la tire des îles Canaries, du Portugal, de Malte et de la Corse.

La seconde plante est un *lichen* qui vient de Suède et qu'on rencontre aussi en France.

La *vedaze* entre comme partie essentielle dans la composition du bleu. A l'inspection, elle ressemble à de la cendre; la saveur en est piquante : c'est une espèce de soude.

L'urine sert à la préparation. Les magasins contenaient des tonneaux et des cuves remplis de cette matière.

Le trass broyé, le marbre converti en poudre, d'autres pierres calcaires sont aussi employées comme gangues pour recevoir et fixer la couleur bleue.

Voilà bien toutes les substances nécessaires à sa fabrication, mais je ne pus savoir d'une manière exacte dans quelles proportions on les mélange, parce que le maître, qui nous conduisait, ne les connaissait guère lui-même, et qu'à chaque question

il était obligé d'interroger son chef d'atelier, qui ne me parut pas très-intelligent.

Quant à la manipulation, voici tout ce que j'en appris : on met dans une espèce de cuve longue, faite en forme de huche, une certaine quantité d'orseille, de lichen, de vedaze et d'urine. On mêle le tout ensemble : lorsque le mélange prend une couleur rouge, on le transvase dans une autre cuve de même forme; on y ajoute de la potasse et on le foule fortement avec les pieds. Il se teint alors d'une belle couleur bleue.

Il faut ensuite le broyer et y répandre de la pierre calcaire réduite en poudre. Celle qui provient de la substance la plus dure, du marbre par exemple, paraît être la meilleure. Quand la matière a pris une certaine consistance, on la met dans des moules qui ressemblent à une pelle à main, garnie de trous carrés-longs. Les cases du moule doivent avoir les dimensions de petits pains de bleu. Le cadre qui entoure cette sorte de gaufrier est épais afin de donner de la solidité à la machine.

Ce n'est pas tout que d'avoir moulé la matière, il faut la tirer des moules pour la faire sécher. Cela se pratique aisément et d'un seul coup, au moyen d'une seconde pelle de fer qui fait exactement la contre-partie de la première, c'est-à-dire que tout ce qui est plein dans l'une est vide dans celle-ci. On pose l'une sur l'autre ces deux pièces, qui se rapportent parfaitement; celle de dessus fait sortir toute la matière moulée qui se trouve dans celle de des-

sous. On la reçoit sur des planchettes qu'on porte au séchoir.

Les séchoirs sont disposés sous un hangar dont les parois latérales s'ouvrent à volonté, laissant passer l'air et les rayons du soleil. Des bâtis à crémaillères écartent l'une de l'autre les planchettes d'environ quatre pouces. On laisse les pains de bleu dans cette position pendant plusieurs mois jusqu'à ce qu'ils soient absolument secs. Ils entrent ensuite dans le commerce pour servir à la teinture et à plusieurs autres arts.

On reconnaît que ces pains ont toute leur qualité lorsque, étant mouillés, on les frotte sur un papier bien blanc et qu'ils le teignent d'une belle couleur de bleu foncé, sans mélange de rouge. Cette fabrique, qui n'existe qu'en Hollande, donne des bénéfices considérables.

Il m'a paru qu'on ne faisait pas, dans le pays, très-grand cas des travaux de l'Académie de Batavia. On se plaignait de ce qu'elle se livrait trop à l'esprit de système et ne s'occupait pas assez de l'étude des faits. C'est le défaut des jeunes gens comme celui des nouvelles sociétés savantes.

Un établissement plus estimé est la société Batave, fondée par un riche Hollandais qui a laissé des fonds pour son entretien. Elle se compose de savants et d'amateurs qui se réunissent un certain nombre de fois par mois pour lire des mémoires sur les sciences et sur les arts. Ils ont des correspondants régnicoles et étrangers. La société Batave possède un cabinet

de physique dont les machines, modèles, instruments, vases et dépendances sont aussi remarquables par la beauté de la matière que par la perfection du travail.

Le professeur chargé d'y faire les démonstrations était un jeune médecin, M. Williams Rouppe. Il me fit voir chez lui plusieurs hygromètres de sa composition, les uns construits avec des cheveux, suivant la méthode de M. de Saussure; les autres avec des plumes, à la manière de Duluc; d'autres enfin fabriqués avec des fils amincis de baleine: ces derniers sont les plus solides et par conséquent les plus portatifs en voyage. Celui que j'ai trouvé le plus sensible a été perfectionné par M. Comelis Vervëy, horloger et ingénieur en instruments de physique et de géométrie. Il suffisait de souffler dessus pour y apercevoir un notable changement.

Un autre médecin qui s'occupait de chimie et de minéralogie, le docteur Tan Haaff, avait rassemblé de divers pays une suite de sept sortes de tourbes offrant des caractères qui leur sont propres.

La première est la tourbe racineuse, celle qui s'exploite en Frise à la surface des terres et dont il ne se rencontre qu'une couche épaisse de six à huit pouces. C'est la plus légère et la moins terrifiée de toutes; sa couleur est fauve.

La deuxième, également du même pays, un peu moins légère que la précédente, se trouve à une profondeur de quelques pieds au-dessous du niveau

du terrain. Elle est aussi plus terrifiée que la première et d'une couleur plus foncée.

La troisième est la tourbe compacte de Frise; on la trouve sous des terres couvertes de prairies; plus pesante que les deux autres, elle est de couleur brune tirant sur le noir.

La quatrième est la tourbe de Rotterdam, qui se tire sous l'eau ou dans des endroits bas aux environs de la ville.

La cinquième est celle de Hollande, ainsi nommée parce qu'elle se rencontre dans plusieurs de ses cantons. C'est la plus estimée; on en fait du charbon, et son feu est assez fort pour cuire de la chaux.

La sixième est celle de Munster, qui diffère peu de la précédente tant pour la qualité que pour l'usage.

On pouvait regarder comme appartenant à une septième espèce quelques échantillons de tourbe trouvés sur les bords de la mer et qui avaient été roulés par elle; mais ils ne présentaient pas des caractères assez distincts pour constituer des variétés, et sans doute ils avaient été poussés accidentellement comme beaucoup d'autres matières qu'on rencontre sur le littoral.

M. Tan Haaff a fait l'analyse des tourbes compactes de la Hollande, et voici les substances qu'il en a tirées, et qu'il me fit voir dans des bocaux :

1° Une liqueur aqueuse, colorée en jaune, ou du *phlegme*.

2° De l'alcali volatil.

3° Une sorte d'huile empyreumatique, jaunâtre.

4° Un bitume presque solide, plus léger que l'huile sur laquelle il est déposé.

5° Du sel ammoniac.

6° Du sel de Glauber en quantité.

7° Du sel marin.

8° Des cendres remplies de sédiments calcaires.

9° Du fer en abondance.

10° De l'argile.

D'après cette analyse, il n'est pas difficile de concevoir pourquoi les cendres de tourbes sont si recherchées pour amender les terres fortes et compactes de la Belgique. Les parties salines et bitumineuses que les cendres contiennent sont très-propres à diviser les terres par la fermentation qu'elles doivent y opérer.

De ces expériences et des entretiens que j'eus avec plusieurs personnes instruites sur l'état des sciences et des arts dans la Hollande, je dus en inférer que les arts utiles y font constamment de grands progrès, parce que les hommes qui les pratiquent, ayant de l'aisance et cherchant à accroître leur bien-être, emploient à les perfectionner toute leur industrie et leurs facultés pécuniaires. Quant aux sciences, elles sont moins avancées, par la raison que peu de personnes s'en occupent, trouvant peu de gloire et surtout peu de profit à les cultiver. Il s'ensuit que les arts fournissent dans ce pays les matériaux dont se compose la science, tandis que dans d'autres contrées ce sont les sciences qui per-

fectionnent les arts : ce qui est infiniment plus court et produit des manutentions plus sûres, puisqu'elles dérivent de principes bien connus. Cela est si vrai qu'ici où tout est secret, où l'on fait mystère de tout et où l'artisan ne sait strictement que ce qui est nécessaire à l'exercice de son état, il tâtonne pendant un temps considérable, fait une multitude d'expériences longues et dispendieuses avant d'arriver à un point de perfection, parce que, ne tenant qu'un point isolé de la science, il est obligé de rouler dans la vague. C'est à la persévérance des méditations, à la ténacité du caractère, que le Hollandais doit le perfectionnement de ses arts, surtout à la nécessité qui souvent le force, sous peine de la vie, de s'occuper entre autres de ceux qui tiennent aux machines hydrauliques et au commerce.

Les catholiques forment à peu près le tiers de la population de Rotterdam. Si la religion romaine est tolérée en Hollande, ses églises ne peuvent toutefois être construites sur la rue, mais bien dans des lieux écartés et de manière à n'être pas aperçus des passants. A Rotterdam, l'église catholique est dans ce cas : on y pénètre par une longue ruelle entre deux maisons. Elle n'a ni clocher, ni cloches, ni portail, ni aucun signe extérieur qui puisse la faire remarquer comme un église. Au-dedans, elle ressemble à la chapelle du château de Versailles, sur le modèle de laquelle elle a été faite exactement, avec cette différence qu'elle est des deux tiers plus petite et que les tribunes ne tournent pas derrière le chœur.

CHAPITRE XIII.

Retour à La Haye et à Amsterdam. — Moulins à épuisement. — Manque d'eau potable. — Monument funéraire près de Scheveningue. — Genre de clôture. — Bestiaux la nuit dans les prairies. — Conformation des juifs. — Convoi funèbre. — Crédit de la Hollande. — Barques sur le canal. — Leyde. — Jardin à Harlem. — Formation de la tourbe. — Ognons à fleurs.

Pour retourner à La Haye, nous suivîmes, mes compagnons de voyage et moi, le même chemin par lequel nous étions arrivés à Rotterdam, le long des bords du canal; mais, cette fois, il nous offrait un aspect un peu plus agréable. Toute la neige et les glaces qui, à notre premier passage, couvraient la terre, avaient à présent disparu; la verdure des prés se montrait quoique encore un peu jaune. De grandes parties restaient inondées; les eaux ne peuvent s'écouler qu'au moyen des moulins à épuisement, parce qu'elles se trouvent de six, huit et dix pieds au-dessous du niveau du canal voisin, qui n'a que le degré de pente nécessaire pour arriver à la mer. Nous étions effrayés, et nous ne concevions

pas comment de si faibles machines pouvaient produire un effet tel que, dans trois semaines, non-seulement les eaux seraient enlevées de la surface du sol, mais que la terre serait desséchée à un pied ou quinze pouces de profondeur. C'est pourtant ce qu'opèrent ces moulins, qui ne sont mûs que par le vent. Ils sont si multipliés sur le bord du canal, leur action est si efficace et si prompte, qu'avant le milieu du mois suivant, on est obligé de les arrêter pour conserver l'eau nécessaire à la végétation.

Le canal de Rotterdam à La Haye, que nous avions vu dans un état d'immobilité si triste, était actuellement rempli de barques, de bateaux, de nacelles et de canots, les uns montant, les autres descendant, une partie cheminant à la rame, ceux-ci à la voile, quelques-uns traînés par des chevaux ou par des hommes. Rien de si animé que ce tableau, rien de si consolant par l'idée de l'abondance dont il est le signe général.

A droite du chemin et à gauche de l'autre côté du canal, nous voyions, sans pouvoir en approcher, plusieurs tourbières en exploitation. Ces terrains ne se distinguent pas de ceux qui les environnent quant à la nature du sol, qui est partout le même dans cet arrondissement, depuis le premier village en sortant de Rotterdam jusqu'à Delft. On en pourrait extraire toute la tourbe suffisante pour la consommation de l'Europe pendant plusieurs années.

Les exploitants commencent, avec des outils des-

tinés à cet usage, par enlever, sur toute la surface d'une pièce de terre donnée, une couche de tourbe qui peut avoir six pouces de long sur quatre de large et trois d'épaisseur, puis une seconde de la même manière, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'ils soient arrêtés par les eaux. Ils se servent alors de machines à épuisement, pour avoir la possibilité d'enlever une certaine épaisseur de couches. Lorsqu'enfin les eaux les gagnent au point de rendre inutile l'effet des machines, ils tirent encore de la tourbe au moyen d'une drague faite exprès et creusent ainsi jusqu'au moment où la peine et la dépense surpasseraient le profit.

Les tourbes coupées à même le terrain sont mises en piles sur ses bords pour sécher; lorsqu'il pleut, on les couvre de paillassons faits avec des tiges de roseau à balai. La matière tourbeuse qu'on tire sous l'eau avec la drague est déposée sur un sol un peu élevé, pour que l'eau qu'elle contient s'égoutte; on la façonne ensuite dans des moules faits exprès. Ces deux espèces de mottes sont transportées sous des hangars placés sur les bords du canal, de manière à être chargées dans les barques avec facilité.

Les terrains dont on a tiré la tourbe deviennent des pièces d'eau qui s'enfoncent suivant qu'on les a creusées plus ou moins profondément. Mais on donne à leur contour une forme régulière, le plus ordinairement celle du carré-long. On les remplit de poissons d'eau douce, et, pour avoir changé de nature, la propriété n'en est pas moins productive ;

elle fournit du poisson au lieu de rapporter du foin, du lait, du beurre, du fromage et de la viande.

C'est ainsi qu'en se chauffant tranquillement auprès de son feu de tourbe, le Hollandais creuse chaque jour le gouffre qui finira par engloutir son pays. Il faut que l'habitude l'ait bien familiarisé avec le danger, puisqu'il semble n'y pas donner la moindre attention, tandis que l'étranger n'est pas maître d'une inquiétude bien fondée lorsqu'il considère que les canaux qui vont déboucher à la mer sont élevés de six, huit et dix toises, et quelquefois davantage, au-dessus du niveau du terrain; que les chaussées qui bordent ces canaux n'ont pas plus de quinze à dix-huit pieds d'épaisseur, souvent beaucoup moins; que la moindre voie d'eau qui se ferait jour à travers une semblable digue finirait par inonder toute une contrée, et qu'enfin ces mêmes canaux, source de fécondité pour le pays, seraient eux-mêmes les conducteurs des eaux de la mer, qui viendraient le dévaster, après l'avoir si longtemps enrichi.

Et cependant ce même pays n'offre pas d'eau qui soit bonne à boire. Celle qu'on y trouve est belle, claire et limpide; mais lorsqu'on la goûte, elle a une saveur de tourbe détestable, qui prend à la gorge et occasionne des rapports très-fâcheux. Aussi personne n'en boit de pure, et c'est par cette raison que l'usage de la bière, du café et du thé est si généralement répandu. Les habitants mêmes des campagnes ne boivent jamais d'eau qui n'ait aupa-

ravant été bouillie avec quelqu'une de ces substances. N'est-il pas singulier que la Hollande, qui ne produit peut-être pas la dixième partie du grain nécessaire à sa consommation, qui n'a que très-peu de bois pour se chauffer et dont l'eau n'est pas potable, soit pourtant un des pays les plus peuplés et les plus florissants de l'Europe?

Retenu à La Haye par la mission que nous avions à remplir, je profitai d'un assez long séjour pour visiter avec plus de détail cette ville, que je n'avais vue que superficiellement à mon premier passage. La partie située à l'est de la maison que j'occupais me parut très-vaste et mieux bâtie que celle qui lui est opposée. Ses rues sont plus larges; les canaux plus multipliés et garnis d'un plus grand nombre de barques et de bateaux de toutes les espèces.

Dans les différents concours du monde où j'eus occasion de me trouver, j'observai qu'en général les hommes sont plus beaux et mieux faits que les femmes, quoique celles-ci se fassent remarquer par leur embonpoint, par la fraîcheur et la vivacité de leur coloris. Elles portent la tête en avant; leur démarche et leurs manières annoncent la nonchalance; elles s'habillent richement, avec une propreté recherchée, mais sans art et sans goût.

Rien de plus commun sous ce climat que les variations les plus brusques dans l'atmosphère. Froide le matin et le soir, la température est chaude dans le milieu du jour.

Scheveningen était souvent le but de mes dis-

tractions; le chemin qui conduit à ce village offre une promenade charmante. La chaussée, pavée de briques dans toute sa longueur, est entretenue avec le plus grand soin. Les moindres dégradations sont réparées aussitôt qu'elles se forment. Deux lignes d'arbres bordent cette chaussée, l'une destinée aux piétons, l'autre aux gens à cheval; des massifs d'arbres les accompagnent, et l'on est très-attentif à en regarnir les clairières. A gauche et à droite du chemin, des dunes de sable mouvant forment une surface fort inégale, garnie de monticules de douze, quinze, vingt et vingt-cinq toises d'élévation, sur lesquelles il ne se trouve que des graminées du genre de l'*arundo*, de l'*elymus* et autres plantes qui croissent particulièrement dans les sables.

En approchant de Scheveningen, on rencontre, sur la gauche, un monument funéraire carré, fermé de murs en briques et dont le sol, qui est en plein air, est couvert de dalles de pierre sous lesquelles on enterre les morts. Une urne cinéraire surmonte la porte, qui est d'une architecture grave et simple. Ce monument, placé sur un tertre un peu élevé et dans l'épaisseur d'un bois, inspire le recueillement et le respect.

Quatre ou cinq marchands, qui habitent le village, étalent au-devant de leurs boutiques des coquilles, des poissons empaillés, des plantes marines, des fleurs artificielles, mais surtout de petits modèles de vaisseaux, des chaloupes et autres objets ayant trait à la marine. Ce sont là les jouets que des pare

presque tous marins ou pêcheurs de profession, se plaisent à mettre dans les mains de leurs enfants, pour leur inspirer de bonne heure le goût de l'état auxquels ils les destinent.

Les bateaux qui servent à la pêche vont jusqu'à six et sept lieues en mer et restent quelquefois deux et trois jours sans revenir à terre.

Quelques jardins ont pour clôture des murs d'une construction singulière. Elle se compose de trois rangs de paniers remplis de sable et placés les uns au-dessus des autres. Cette clôture occupe beaucoup de place, mais elle est solide, parce que, se couvrant d'*arundo* et d'*elymus*, dont les racines s'entrelacent, elle forme une véritable digue qui dure longtemps après que les paniers sont pourris. Sur la crête on plante des épines et autres broussailles qui rendent la clôture plus élevée et plus défensive. Dans un pays dont le sol n'est que du sable mouvant et même fluide, et où sont si rares les matériaux pour construire des murs, cette manière de se clore est très-bonne, parce qu'elle est durable et peu dispendieuse.

Si l'on se promène sur les bords du canal qui entoure la ville de La Haye du côté du couchant, on voit les prairies couvertes de vaches et de moutons qu'on y laisse passer les nuits. La race des bêtes à laine est d'une haute taille et en proportion avec celle des bêtes à cornes, des chevaux, même avec la stature des hommes. Il faut bien qu'ici les animaux soient plus robustes que chez nous, où l'on

n'ose pas laisser pâturer les moutons à la rosée, de peur qu'ils ne soient affectés de la maladie nommée la *pourriture*, tandis que ceux-ci passent les journées et les nuits les pieds dans l'eau; leur toison est volumineuse et très-propre.

C'est dans la partie du sud que les canaux sont plus multipliés; mais, dès le printemps, l'eau qui les remplit commence à croupir; elle devient noire et répand une odeur fétide. J'en vis un des plus petits, qui était peu aéré, dont l'eau s'était couverte d'un *conferva* couleur de terre, qui, laissant des gerçures à sa surface, ressemblait à un sol uni sur lequel on eût répandu du terreau. Cet aspect n'est point agréable, et les miasmes qui s'échappent de ces eaux croupissantes ne peuvent qu'être malsains pendant l'été.

La synagogue juive m'offrit ici les mêmes sujets d'observation que toutes celles où j'étais entré précédemment. A La Haye, comme à Paris, Bruxelles, Amsterdam et Rotterdam, je remarquai que les juifs se ressemblent : petits, maigres, mal jambés, de grands yeux noirs, le nez aquilin, la bouche grande, les cheveux noirs ou roux. Il semble que ce peuple, ne s'alliant point avec les autres, se dégrade sensiblement du côté des formes. Cependant il n'en est peut-être pas qui multiplie davantage. Le quartier qu'il occupe dans les différentes villes est toujours rempli d'un plus grand nombre d'enfants que les autres quartiers; et ces enfants en général ont pourtant une jolie figure : ils sont vifs et

passionnés pour les jeux qui exigent du mouvement, et doués d'une grande facilité pour apprendre à lire, à écrire, à compter et à parler les langues.

En faisant, suivant ma coutume habituelle, un tour de promenade à la fin du jour, je rencontrai un convoi dont le cortége indiquait un personnage considérable; voici en quoi il consistait :

La marche s'ouvrait par six domestiques à livrée, rangés sur la même ligne; une voiture suivait, drapée en noir, dans laquelle était placé le cercueil, couvert d'un drap noir à frange; le cocher, vêtu de noir, portait un chapeau rabattu avec un crêpe. Ensuite venaient une vingtaine d'huissiers des états généraux, également en noir, en manteaux longs, avec des crêpes sur leurs chapeaux rabattus. Trois voitures à deux chevaux, non drapées, renfermaient quelques personnes en très-grand deuil : c'étaient les parents du défunt. Aux deux portières de ces carrosses, des domestiques marchaient à pied. Le cortége cheminait lentement; il traversa une partie de la ville et s'arrêta sur le bord du canal de Delft, vis-à-vis d'une barque qui portait à son mât un drapeau noir, ainsi qu'à sa poupe. Tiré du corbillard, le cercueil fut déposé dans la barque, qui, gouvernée par trois hommes, descendit le canal et conduisit le corps à la sépulture.

Le crédit de la Hollande est immense, ainsi que son commerce; l'un et l'autre s'étendent sur tous les points du globe; les nations européennes doivent à ce pays environ trois milliards de florins, dans les-

quels les Anglais sont compris pour 1,800,000,000. 80,000,000 de florins en numéraire suffisent à ses relations commerciales.

Le Hollandais est riche : 1° de son économie, 2° de son travail assidu, 3° de sa probité et de son exactitude scrupuleuse à tenir ses engagements : c'est là ce qui lui assure ce crédit qui vaut souvent mieux qu'une grande fortune. Ici, l'économie est de tous les états ; l'homme qui gagne un florin par jour, comme celui qui a 100,000 florins de rente, règle sa dépense et travaille pour augmenter sa fortune. Le commerce est l'objet capital ; ceux qui n'entendent rien à ses spéculations, mais qui possèdent de l'argent, le prêtent aux négociants, qui le font valoir.

Ce fut par le canal que je revins de La Haye à Amsterdam. De la barque sur laquelle j'avais pris passage, je voyais un paysage charmant et d'une grande variété. Des prairies de 20, 30 et 40 arpents, unies comme une glace, divisées par des fossés d'eau, sont entremêlées de bosquets d'arbres aquatiques et de maisons de plaisance qui joignent l'élégance à la régularité, toutes accompagnées de jardins plus ou moins vastes où l'agréable est uni à l'utile.

J'ai déjà parlé des bestiaux de toute espèce qui paissent dans ces prairies et y restent jour et nuit, essuyant toutes les inclémences de l'air sans en éprouver aucun mal. On croit au contraire qu'ils deviennent plus robustes et plus gras que ceux qu'on rentre dans les écuries. Tous ces animaux,

et les chevaux mêmes qu'on met au vert, vivent ainsi tant que les prairies leur fournissent de la nourriture et que la terre est découverte, ce qui dure jusqu'à la mi-octobre.

Les vaches sont superbes ; j'en vis plusieurs dont le dos jusqu'au bas du ventre était couvert d'une toile ou pièce d'étoffe destinée soit à les défendre contre la piqûre des mouches, soit à garantir d'un air trop vif les vaches qui ont nouvellement vélé. On les trait deux fois par jour dans la prairie ; à la tranquillité avec laquelle elles se prêtent à cette opération, on dirait qu'elles y prennent du plaisir. Leur lait est bon, très-crémeux, et l'on en fait du beurre et du fromage excellents.

Cependant ces substances varient de qualité ; elles sont, à ce qu'on assure, meilleures dans la Nord-Hollande. Cela vient sans doute de la nature des plantes qui composent les herbages des prairies. Celles que j'ai vues ici ne m'ont pas paru très-bonnes ; il s'y trouve une grande quantité de renoncules, dont les fleurs jaunes font un émail avec celles du cardamine, du pissenlit et de quelques ombellifères que j'ai remarquées en passant.

On rencontre aussi sur les rives de ce canal des moulins à épuisement, des moulins à scier les planches et plusieurs manufactures de différentes espèces. Les eaux sont à pleins bords, et peu s'en faut qu'elles ne déversent dans les prairies, qui pour la plupart sont plus basses et ne sont séparées du canal que par une digue de peu d'épais-

seur le long de laquelle est le chemin de hallage.

Nous nous croisâmes avec plusieurs autres barques traînées comme la nôtre par un seul cheval sur lequel est monté le conducteur. Ces chevaux vont toujours au trot. Les barques partent à toutes les heures du jour et sans le moindre retardement. On les prend et on les quitte quand on veut. Le prix m'en parut assez modéré, puisque, pour deux personnes, il m'en coûta trois florins de La Haye à Amsterdam, et je changeai quatre fois de barque : la première m'ayant conduit à Leyde, la deuxième à Harlem, la troisième à moitié chemin d'Amsterdam, et la quatrième dans cette ville.

Les habitations sont très-multipliées, ainsi que les villages, sur toute la route et à quelque distance dans la campagne, ce qui la rend animée, riche et très-agréable. Il semble que ces bâtisses aient été construites de la veille, tant elles sont propres et bien entretenues, comme celles de tout le pays.

Un intervalle d'une heure entre l'arrivée à Leyde et le départ me donna la faculté de parcourir une partie de cette ville. Les rues principales sont larges, tirées au cordeau, traversées au milieu par des canaux plus grands qu'à La Haye et dont les eaux sont aussi plus limpides. Ils sont bordés de deux rangées d'ormes mêlés de tilleuls et de quelques marronniers d'Inde.

Le pavé des rues ne m'a pas semblé aussi bien entretenu qu'à La Haye, et les maisons sont infiniment moins belles. Très-petites pour la plupart,

elles n'ont qu'un étage avec un grenier au-dessus. Il en est de même de la mise des habitants, qui m'a paru moins propre et moins soignée que celle de la même classe à La Haye, ce qui prouve que Leyde est inférieure sous le rapport de l'aisance.

Monté dans la barque de Harlem, je trouvai la chambre commune remplie de monde et toutes les pipes allumées. Je demandai à entrer dans le *rouff* : c'est une chambre plus petite, contenant huit personnes, au milieu de laquelle il y a une table. Le *rouff* est éclairé par deux fenêtres vitrées ; les bancs sont garnis de coussins; tout y est d'une extrême propreté. Il ne coûte que deux sous de plus que la grande chambre.

Les plantes qui bordent cette partie du canal sont des *iris jaunes*, des *roseaux à balai*, des *scirpus*, des *souchets*, parmi lesquels se trouvent le *nénuphar jaune*, le *nymphoïdès*, la *patience des marais* et la *grande consoude*. Cette dernière, qui était en pleine fleur, offre une variété dont la couleur, d'un beau cramoisi foncé, est très-apparente et produit beaucoup d'effet.

Au milieu des prairies, on voyait des bêtes à laine d'une superbe race; elles sont d'un tiers, si ce n'est de moitié, plus grosses que nos moutons des environs de Paris. Leur toison est longue et bien fournie. Ces animaux ne sont pas, comme chez nous, réunis en grands troupeaux, mais par groupes de douze, quinze et vingt. De même que les autres bestiaux, ils restent dans les prairies pendant toute

la belle saison, sans que l'humidité leur fasse aucun tort. Il serait intéressant d'introduire en France et de multiplier une pareille race, surtout dans les contrées humides et marécageuses. La chair de ces moutons est aussi d'une qualité supérieure, tendre, savoureuse, et nulle part je n'ai mangé de meilleures côtelettes que dans ce pays.

Débarqué à Harlem, je profitai d'un intervalle d'une demi-heure pour visiter le jardin de M. Van Marum, physicien que je connaissais depuis longtemps de réputation.

Ce jardin contient à peine un demi-arpent, mais il est joli et surtout bien garni de plantes et d'arbres étrangers. Quoiqu'il soit distribué à la manière anglaise, tout y est rangé dans un ordre méthodique, suivant le système de Linnœus. Les plantes basses sont placées sur le devant des massifs; ensuite les grandes; puis les arbustes, les arbrisseaux et les arbres. La collection de M. Van Marum ne consiste qu'en végétaux de pleine terre et un petit nombre de plantes d'orangerie, mais elle est d'un bon choix et entretenue avec beaucoup de soin. J'y trouvai le *meadia*, plusieurs espèces de saxifrages, de véroniques, entre autres le *decussata* en fleur. Parmi les arbres, je remarquai le *gingho*, les *magnolia*, le *clethra*, des *kalmia* et autres assez curieux. Le froid de l'hiver précédent avait fait périr un grand nombre de plantes et arbres rares, malgré la précaution qu'on avait eue de les couvrir. Le *magnolia grandiflora* était dans ce cas; d'autres

avaient gelé jusqu'à rez de terre, tels que le *paliurus*, le jujubier, etc.

Mais ce qui m'intéressa le plus dans ce jardin est une observation qui peut mettre sur la voie des moyens que la nature emploie pour former les tourbes en ce pays. La voici telle que M. Van Marum me l'a rapportée.

En 1781, il fit creuser un bassin dont il borda les parois en bois, suivant la coutume du pays. Sept ans après, on fut obligé de vider ce bassin pour y faire quelques réparations. Il fut fort étonné de le voir en partie comblé par une masse de terre dure et solide qui ressemblait à de la tourbe. En la mettant au feu, il se convainquit que c'était de la tourbe véritable, un peu plus légère que celle du commerce, mais qui brûle de la même manière et répand en brûlant une odeur semblable. Quelle est la cause de ce phénomène? Il l'attribue au *conserva rivularis* et au *myriophyllum verticillatum*, dont son bassin est toujours rempli. Ces plantes aquatiques, se dissolvant pour ainsi dire chaque hiver, forment une matière grasse qui, mêlée avec le sable transporté par les vents et avec les feuilles des végétaux du jardin, se solidifiait en séchant et brûlait comme la tourbe.

Cette théorie, d'abord fondée sur l'observation, pourrait, appuyée par l'expérience, jeter du jour sur la composition première de ce combustible, et en même temps faire naître des idées sur les atterrissements qui ont lieu dans les marais dont le sol

s'exhausse sensiblement et finit par se trouver au-dessus de la surface des eaux.

Mais une des cultures qui ont le plus de vogue dans ce canton est celle des ognons de fleurs, tels que tulipes, jacinthes, ornithogales, amaryllis et autres plantes bulbeuses. Les deux premières surtout s'y montrent dans une proportion considérable : elles couvrent des arpents entiers; elles les émaillent des plus vives couleurs; elles répandent au loin une odeur très-suave. Cette culture, conduite avec autant de soin que d'intelligence, prend beaucoup de temps et occasionne de fortes dépenses, et pourtant je crois qu'elle doit une partie de ses succès à la nature sablonneuse du sol et à la qualité humide de l'air atmosphérique.

Depuis Harlem jusqu'à Amsterdam, les bords du canal offrent un jardin perpétuel. Les maisons de plaisance y sont d'autant plus multipliées qu'on se rapproche de la capitale, et à quelque distance elles se touchent sans interruption. A la moitié du chemin entre ces deux villes, la position est peut-être la plus importante du pays, car, d'une langue de terre qu'on traverse, on domine sur deux mers d'une grande étendue, l'une appelée la mer de Harlem, l'autre la mer du Nord. J'avais remarqué cette position lors de mon passage pour me rendre à Rotterdam, mais sans pouvoir en apprécier le mérite, parce que les eaux étaient glacées et que tout était couvert de neige.

CHAPITRE XIV.

Port d'Amsterdam. — Costume des habitants de la Nord-Hollande. — Maison de réclusion. — Jardin botanique. — Établissement nommé *Felix Meritis*. — Hôtel de ville. — Bourse. — Meuden. — Naerden. — Sousdeck. — Amersfort. — Cultures du tabac. — Lisières de taillis. — Point de jachères. — Herborisation.

Un de mes premiers soins, après mon retour à Amsterdam, fut de m'aller promener sur le port et de le parcourir dans toute sa longueur. C'est une chose merveilleuse de voir plus de trois mille vaisseaux de toutes les formes, de toutes les dimensions, rangés avec autant d'ordre que de symétrie et dessinant des lignes qu'on prendrait pour les maisons d'une ville flottante.

Dans mes courses, j'eus occasion de remarquer le costume des habitants de la Nord-Hollande. Les hommes portent une espèce de justaucorps de drap bleu, qui ferme par devant comme un jupon, mais qui ne passe pas les genoux ; avec cela, des culottes noires, des bas noirs, des boucles d'argent à leurs

souliers, des boutons d'or au col et aux poignets de la chemise. L'habillement des femmes est très-singulier : elles ont la tête couverte d'un immense chapeau de paille doublé en dedans d'une étoffe des Indes, et qu'elles attachent sous le menton au moyen d'un ruban. Des bonnets de dentelle ou de belle mousseline sont fixés sur les tempes par deux plaques ouvragées en or ou en argent : joignez à cela des pendants d'oreille et des colliers plus riches les uns que les autres. Leur ajustement est un casaquin assez long avec une jupe semblable. Toutes portent des corps busqués et des paniers qui leur élargissent les hanches de six pouces de chaque côté. En général les Nord-Hollandais sont grands, bien faits, et leurs femmes ont la figure agréable.

Je crois devoir décrire avec détail un établissement qui m'a paru digne de fixer l'attention des amis de l'humanité : il s'agit de la maison de réclusion connue à Amsterdam sous le nom de *Rapshuys*.

Cette maison, située dans un faubourg au nord-est de la ville, n'offre rien de remarquable dans la forme, non plus que dans l'étendue de ses bâtiments. Elle est séparée de la rue par une cour dans laquelle se trouve le logement du concierge et des personnes attachées à l'établissement; celles-ci sont en petit nombre.

Sur la porte qui divise la cour d'avec la prison sont deux statues de grandeur naturelle, représentant des hommes en chemise occupés à scier des bois de teinture.

La cour des prisonniers est un carré d'environ six toises, autour duquel sont placés les salles ou chambres des détenus et les magasins où l'on renferme les bois de teinture et la sciure qu'on en retire pour être livrée au commerce.

Dans une de ces salles basses, deux hommes scièrent devant nous une fort grosse bûche de bois de Campêche. Ils travaillent debout; chacun tient des deux mains l'extrémité d'une scie à quatre lames à dents plates, grandes et acérées. Ce travail est pénible même pour les hommes d'une force ordinaire. Cependant, avec de l'habitude et de l'adresse, un prisonnier vient facilement à bout de fournir toutes les semaines son contingent de deux cents livres de sciure de bois.

Les prisonniers étaient alors au nombre de soixante-seize. Nous entrâmes dans trois de leurs chambres : l'une était habitée par quatre, une autre par six, et la troisième par huit. Elles sont très-proprement tenues. On n'y respire pas cet air corrompu qui, chez nous, rend les prisons si infectes et si malsaines. Les prisonniers couchent dans des hamacs de toile qu'ils suspendent au plancher pour la nuit et qu'ils détendent pendant le jour.

Leur tâche remplie, ils s'occupent à faire de petits ouvrages en bois et en paille, qu'ils vendent à ceux qui viennent les visiter, ou qu'ils font vendre dans la ville. Il paraît que la nourriture qu'on leur donne est d'assez bonne qualité. Leur vêtement consiste en une veste et une culotte d'une grosse

étoffe de laine ; ils ont de bons bas et de gros souliers de cuir ; leur coiffure est un bonnet ou un chapeau. On les oblige à soigner leur tenue et à se laver fréquemment les différentes parties du corps.

La plus grande partie des détenus sont des jeunes gens de dix-huit à vingt-cinq ans, parmi lesquels il y a beaucoup de juifs de la secte allemande. Les autres sont des hommes plus âgés, habitants des grandes villes. On y voit très-peu de gens des campagnes.

J'ai dit que peu de personnes sont attachées au service de cette maison, parce que celui de l'intérieur se fait par les prisonniers les plus anciens, par ceux qui tiennent la meilleure conduite. Ils reçoivent pour cela une petite rétribution. Le vivandier même est un prisonnier qui a sa femme à l'extérieur et à qui elle apporte les objets de son commerce.

Quoique tous les détenus soient enfermés en vertu d'un jugement qui fixe le nombre des années de leur captivité, il dépend d'eux d'en abréger la durée en se conduisant avec sagesse et en remplissant exactement la tâche qui leur est imposée. A la fin de chaque année, le concierge fait un rapport aux magistrats. Ceux-ci remettent au prisonnier une ou plusieurs années de sa réclusion, suivant l'amendement du sujet et le repentir de sa faute. Au moyen de cette espérance de sortir plus tôt et de l'occupation perpétuelle où l'on tient ces hommes, ils passent assez doucement la vie, et le travail, dont ils

contractent l'habitude, leur procurera la subsistance lorsqu'ils auront achevé le temps de la correction

On nous fit voir, dans un lieu très-obscur, des cachots où l'on met, pour quelques jours seulement, ceux des prisonniers qui commettent des fautes graves, comme de battre leurs camarades, de se révolter contre la règle; mais on nous assura qu'ils n'avaient pas servi depuis plus de dix ans. Ce sont de petits caveaux où l'air n'entre que par un trou pratiqué à la porte du guichet : ils ont tout juste la hauteur d'un homme de taille ordinaire. Dans le fond, une estrade de dix-huit pouces sert de lit et de siége. Le défaut d'air courant, l'humidité du lieu, la privation de la lumière et enfin l'odeur des déjections devaient rendre horrible un tel séjour, et c'est avec raison qu'on en a supprimé l'usage.

Je m'informai si, comme dans nos prisons, les mêmes individus reparaissaient plusieurs fois dans celle-ci par condamnation pour les mêmes délits. Cela est rare, mais non sans exemple. Le concierge me montra un prisonnier encore jeune, qui était revenu pour la troisième fois. C'était un juif allemand; il remplissait bien ses devoirs, et l'on était très-content de lui. Mais il avouait qu'il lui était impossible de résister à la tentation de voler; cette passion funeste était plus forte que sa raison; il avait beaucoup moins de plaisir à jouir du fruit de ses rapines qu'à les commettre. Les vols difficiles excitaient particulièrement son ambition, et celui pour lequel il subissait la peine, il le racontait avec tout le feu d'un

chasseur, qui fait parade de ses succès contre le gibier.

Parlerai-je d'une coutume établie dans cette maison, et qui, si j'en crois les administrateurs, ne contribue pas peu à faire supporter aux détenus la privation de leur liberté et est très-propre à les préserver des vices infâmes si communs dans les prisons? Cette coutume est de permettre à ceux-ci de recevoir deux fois par semaine, dans leurs chambres, leurs femmes ou même leurs maîtresses. Bien entendu que ces dernières sont astreintes à donner en entrant une petite pièce de monnaie qui tourne au profit des vieillards.

L'*hortus medicus*, ou le jardin de botanique dans lequel a professé le célèbre Boerhave, ne pouvait manquer d'exciter ma curiosité. Il est situé hors la ville, à l'est et sur les bords d'un beau canal. Son étendue est à peine de deux arpents. Les serres y sont en grand nombre, ainsi que les orangeries et les châssis.

Parmi les plantes d'orangerie placées par rangées sur des planches qui les isolent de terre d'environ six à huit pouces, je remarquai l'*iberis gibraltarica*, le *senecio aureus*, le *verbascum myconi*, les *primula farinosa*, *integrifolia*, et autres espèces alpines délicates et rares dans cette atmosphère humide et épaisse.

On cultive ici des plantes aquatiques dans de grandes caisses de bois carrées et à compartiments. Chacune est remplie de terre analogue à la nature

de la plante à laquelle elle est destinée; la surface est toujours couverte d'eau. J'y ai vu en pleine fleur et dans le plus bel état de végétation les *carex*, les *cyperus*; les *scirpus*, les *juncus*, etc.

Une société d'amis des sciences et des arts a fondé et entretient un établissement connu sous le nom de *Felix Meritis*. L'édifice est un des plus beaux du quai de l'Empereur. Il est à l'extérieur décoré de colonnes et d'un fronton de bon goût. Comme cet établissement a pour but d'inspirer l'amour des sciences et des beaux-arts ou d'en accélérer les progrès et la perfection, toutes les pièces qui le composent ont une destination et des dispositions particulières. Une des principales forme une salle de concert garnie de gradins et de banquettes, avec une galerie. C'est là que, pendant l'hiver et à des jours fixes, on exécute de la musique nouvelle, soit vocale, soit instrumentale. Tout à côté est un salon où, dans les entr'actes, les hommes se retirent pour prendre leur pipe, et souvent il est si rempli de fumée qu'on a peine à distinguer les personnes qui s'y trouvent. On y sert des rafraîchissements, et les négociants y traitent de leurs affaires.

Une autre pièce est consacrée aux compositions oratoires; elle est, comme la première, garnie de banquettes, et à l'une de ses extrémités s'élève à quelques pieds du sol une espèce de chaire où se place l'orateur lorsqu'on doit lire des discours sur les sciences et sur les arts.

Dans un autre lieu est l'amphithéâtre destiné à

des expériences de physique. Un cabinet qui en fait partie renferme les machines et les instruments nécessaires aux démonstrations. Ils sont tous d'une belle exécution et entretenus avec soin dans des armoires vitrées. On y voit aussi un grand plan en relief de fortifications suivant les nouveaux principes, quelques modèles de construction de vaisseaux.

Pour faciliter l'étude du dessin, il y a, au milieu d'un quatrième salon, une estrade sur laquelle pose un modèle et autour de laquelle sont des banquettes où se placent les dessinateurs. Cette pièce est en outre remplie de tous les plâtres qui représentent les principaux chefs-d'œuvre de sculpture de la Grèce et de l'Italie.

Au sommet du bâtiment est un donjon formant terrasse, d'où l'œil domine sur toute la ville, sur la campagne environnante, sur le port et la mer, à laquelle il communique. Dans le lointain on aperçoit la province de Nord-Hollande, et, à l'aide d'un télescope, on voit distinctement les objets à quatre et cinq lieues de distance.

Non loin de là est l'hôtel de ville, grand et beau monument qui renferme des choses fort curieuses. Après avoir monté un escalier assez obscur, on entre dans une vaste galerie dont les murs et les pilastres sont revêtus de marbre. Sur le pavé figure le système planétaire apparent dans notre hémisphère. Le plafond est peint de différents sujets tirés de l'histoire du pays.

A cette galerie communiquent beaucoup de piè-

ces, ayant toutes leur destination spéciale : l'assemblée des séances municipales, les tribunaux civil et criminel, la trésorerie ordinaire et extraordinaire, le conseil de guerre, la salle d'armes, où l'on conserve l'armure de l'amiral Ruyter, laquelle n'offre d'autre intérêt que celui d'avoir appartenu à ce grand homme. Dans la plupart de ces pièces on trouve un grand nombre de tableaux qui retracent des faits historiques relatifs à la Hollande, des événements de l'histoire sainte et de l'histoire profane, des cérémonies municipales anciennes et modernes. Les tableaux appartiennent à l'école flamande; presque toutes les figures sont des portraits, dont plusieurs ont été peints par Rembrandt et par Van Dick.

Ce monument donne une haute idée des richesses du peuple aux dépens duquel il a été construit, surtout lorsque l'on considère que la pierre et le marbre, qui y sont employés avec profusion, ont dû être apportés de pays très-éloignés.

Mais un édifice qui me parut au-dessous de l'idée que je m'en étais formée, c'est la Bourse. Dans une grande cour carrée et bordée de galeries couvertes se rassemblent, par groupes de huit ou dix personnes, les négociants, qui concluent avec beaucoup de flegme les affaires les plus importantes. J'y reconnus des habitants de la Nord-Hollande à la simplicité de leurs vêtements et de leurs manières, et des juifs à leur piteuse conformation et à leur malpropreté.

Il est encore un autre lieu où non-seulement on traite des affaires de commerce, mais où l'on joue,

on fume la pipe, on boit de la bière et du thé : c'est une promenade située hors de la ville et qu'on nomme le Plantage, sans doute à cause des magnifiques avenues d'arbres et des jardins qui, ainsi que les maisons de plaisance et les guinguettes, abondent dans cet endroit.

Au voisinage se trouve le cimetière des juifs, espace de terre d'environ quatre arpents, fermé d'un côté par un palis, de l'autre par des fossés pleins d'eau. Il est divisé intérieurement en plusieurs parties affectées aux différentes sectes, telles que la portugaise, l'allemande, etc.; chacune de ces parties se subdivise pour les diverses tribus et pour les familles.

Il faut rendre justice à la classe des juifs portugais. On la distingue des juifs allemands par les formes extérieures comme par l'éducation. Aussi leur synagogue est-elle beaucoup plus propre et ornée de colonnes et de lustres.

Parti d'Amsterdam par la route de Hambourg, je côtoyai le canal qui conduit à Meuden, où j'arrivai au bout de deux heures.

Cette ville, petite et assez jolie, est remarquable pour ses écluses, qui sont tout à la fois simples et d'une grande solidité. Je pris d'autant plus de plaisir à en examiner le jeu qu'un bâtiment y entrait en même temps que trois autres en sortaient pour se rendre à la mer.

Deux heures également suffirent pour me conduire à Naerden, l'une des principales places fortes

de la Hollande. Elle est située sur le bord de la mer. Des remparts, dont je fis presque le tour, on jouit d'un très-beau spectacle. La vue se porte sur une étendue d'eau qui n'a de bornes que l'horizon, et du côté de la terre, à une grande distance, sur un pays boisé, dont la surface commence à offrir quelques ondulations.

Les fortifications ont été construites dans les premières années du dix-huitième siècle, d'après les principes de Cohorn; elles sont très-soigneusement entretenues.

Dans l'arsenal, assez grand bâtiment carré, sont renfermés tous les ustensiles et les machines de guerre. Le rez-de-chaussée contient les pièces les plus lourdes : affûts de canons, échelles, gabions, boulets, grenades, caisses à cartouches et équipages; dans les salles supérieures sont rangés, avec autant d'ordre que de propreté, les fusils, pistolets, sabres, épées, hallebardes, outils de sapeurs et pionniers, etc., et tout ce qui peut servir à la défense d'une place assiégée.

Les casemates, vastes souterrains placés sous les remparts, peuvent loger, à l'abri de la bombe, une grande quantité de soldats.

C'est aussi sous terre que se trouve le magasin à poudre, dans l'épaisseur d'un bastion également à l'abri de la bombe et pouvant renfermer une quantité de poudre suffisante pour défendre la place pendant une année.

En continuant ma route, je passai à Sousdeck,

maison de plaisance du stathouder, laquelle n'a guère plus d'apparence que l'habitation d'un particulier. Ses jardins sont vastes et entourés d'un parc planté de vieux hêtres, qui forment une futaie de belle venue, et coupé par de grandes avenues qui s'étendent au loin dans la campagne.

Amersfort, où je couchai, est une ville fort ancienne, petite, mal bâtie et peu opulente. Elle est traversée par plusieurs canaux dont les eaux sont salies et corrompues par les immondices qu'on y jette. Son église gothique se fait remarquer par sa masse et par son clocher, qui se voit de très-loin. Je reconnus dans plusieurs jardins un goût décidé pour la culture des arbres et des arbustes étrangers, et je l'attribue au voisinage de Sousdeck, dont les plantations fournissent les moyens de le satisfaire.

On trouve aux portes d'Amersfort des exploitations de tabac qui fixèrent mon attention.

Les terrains destinés à cette culture sont des carrés longs dont l'étendue varie en raison du plus ou moins de facultés des cultivateurs. La nature en est sablonneuse, un peu substantielle et profonde. Presque tous sont entourés d'une haie sèche de six pieds de haut, faite en branchages, au pied de laquelle on sème des haricots, tant pour profiter du sol et des rames que pour établir un brisevent qui protége les plants de tabac.

On les laboure à la bêche, sans laisser de sentier. Après qu'ils ont été fumés copieusement, nivelés et épierrés, on les divise en plates-bandes de vingt

pouces de large sur une longueur de plusieurs toises, qui s'étend souvent à plus de vingt-cinq. Alors on creuse à la bêche des sentiers d'un pied de largeur, et la terre qui sort de cette excavation est placée sur les plates-bandes, de manière que celles-ci se trouvent exhaussées également d'un pied au-dessus du niveau des sentiers. Toutes ces divisions, tracées au cordeau avec beaucoup de régularité, présentent un aspect symétrique agréable à l'œil. Leur disposition suit d'ordinaire la pente du terrain, dans la direction du nord au sud.

Les graines de tabac se sèment, dès la mi-mars, dans une plate-bande de deux à quatre toises de long, couverte d'une caisse de châssis dont les panneaux sont remplis par des carreaux de papier huilé. Dans les temps froids et pendant la nuit, ces châssis sont défendus par des paillassons.

Parmi ces châssis, j'en ai vu un dont le bâtis, au lieu d'être fait en bois, était pratiqué au moyen d'ifs plantés en place et tondus très-serré. Ils soutenaient un grillage de bois très-léger sur lequel on plaçait les panneaux de croisée et les paillassons. Cette idée est ingénieuse, et c'est la première fois que je n'ai pas eu à regretter l'opération de la *tonture* sur cet arbre, qu'on se plaît d'ailleurs à tourmenter de tant de manières bizarres.

Lorsque les jeunes plants ont poussé leur troisième feuille, qu'ils ont deux ou trois pouces de haut et qu'il n'y a plus de gelées à craindre, on les repique sur deux lignes dans les planches, environ

à quinze pouces de distance les uns des autres. Chaque ligne se trouve placée à quatre pouces du bord de la planche. Plusieurs cultivateurs plantent deux pieds de jeunes tabacs ensemble pour plus de sûreté. Ceux qui n'en plantent qu'un seul se contentent de remplacer les pieds qui viennent à périr des suites de la transplantation.

Repiqué sur le soir, par un temps couvert et humide, le tabac reprend en peu de jours, et lorsqu'il arrive ensuite des chaleurs, il ne tarde pas à croître et à se développer rapidement. Sa culture alors se réduit à des sarclages pour empêcher les mauvaises herbes de nuire aux plantes, à des binages pour ameublir les terres et à la taille des pieds pour leur faire produire de plus grandes feuilles.

Quand les feuilles sont parvenues à toute leur grandeur, on les cueille chaque jour et on les porte sous des hangars qu'on a pratiqués pour les faire sécher.

Ces hangars sont des bâtiments qui ont la forme d'un carré long, dans des dimensions différentes. J'en mesurai un : il avait cinq toises de large sur une longueur de vingt-six, et environ trente-six pieds d'élévation. Ils sont construits en charpente légère et en planches, le plus ordinairement couverts en tuiles. Une partie des planches qui forment les côtés sont à charnières, afin de s'ouvrir à volonté et de faciliter l'entrée de l'air nécessaire à la dessiccation. Tout l'espace qui se trouve dans l'inclinaison du toit est coupé par des bâtis en bois très-

mince, placés à deux pieds de distance les uns des autres et sur lesquels on pose des claies pour recevoir les feuilles de tabac. On y monte par des échelles, et l'on commence par garnir les planchers supérieurs en descendant d'étage en étage jusqu'en bas.

Les soins qu'on prend dans ce canton pour cultiver les haricots prouvent l'importance qu'on attache à cette culture et l'utilité dont elle est pour les habitants. On sème ce légume de deux manières, par lignes ou par touffes. La terre est unie au râteau et un peu bombée dans le milieu. Les semis étant faits sur un labour à la bêche assez profond, on enfonce deux rangées de tuteurs que l'on affermit en les croisant et en plaçant au point de section des deux lignes une autre perchette en travers, ce qui forme un X plus petit à la partie supérieure.

Un autre usage de ce même canton est de planter des lisières de chêne de huit à dix pieds de large sur les bords des chemins et tout autour des pièces de terre : elles deviennent des taillis que l'on coupe tous les huit ou dix ans, au printemps, lorsque les arbres sont en pleine sève; on les écorce pour en faire de la tannée. Pratique ingénieuse en ce qu'elle donne un double produit sans qu'il en résulte un tort notable pour les arbres qui en sont l'objet.

Ces lisières de taillis, en même temps qu'elles circonscrivent les propriétées d'une manière plus distincte, abritent des vents les cultures qu'elles renferment et procurent un bénéfice plus considé-

rable que ne pourraient le faire les céréales. Elles fournissent encore le chauffage aux propriétaires. Si le terrain est aquatique, les lisières sont composées d'aulnes et de saules plantés à quatre ou cinq pieds de distance les uns des autres. Rabattues de temps en temps à rez de terre, ces plantations forment des souches d'où sortent une grande quantité de rameaux qui couvrent le terrain et permettent à peine le passage entre eux.

Quoique le sol soit de nature sablonneuse et maigre, on ne voit point ici de jachères. Tout est en culture chaque année; seulement on a soin d'alterner ou de varier les productions. Des labours multipliés, des engrais fréquents, joints à l'intelligence et à l'activité du cultivateur, lui donnent des récoltes sinon abondantes, du moins suffisantes pour l'indemniser de ses peines et de ses avances.

A peu de distance du petit village de Voorthuysen, on entre dans les vastes plaines de bruyères qui s'étendent dans une grande partie de la province de Gueldre. Un retard survenu au relais me laissa le temps d'herboriser.

L'*erica tetralix* et l'*erica vulgaris* couvrent le terrain; mais on y trouve aussi d'assez jolies plantes et de petits arbustes intéressants. En voici les principaux : *salix arenaria*, plusieurs variétés; *salix myrsinites*, *empetrum nigrum* : celui-ci forme de petits buissons d'un vert nuancé d'une téinte jaunâtre agréable; *genista anglica* et *pilosa*, L.; *spartium purgans*, L. Parmi les plantes herbacées, les plus

remarquables sont le *lycopodium clavatum*, les *drosera lungifolia* et *rotundifolia*, *pedicularis sylvatica*, *gallium pusellum*, l'*eriophorum polystachion*, qui forme des masses serrées dans les endroits où se trouvent des eaux stagnantes et dont les panicules soyeuses sont agréables à l'œil; le *gnaphalium divicum*, ou *pied de chat*, s'étend en gazon sur certaines places les plus sèches. On rencontre aussi beaucoup de touffes de *polytrichum commune* et d'*hyprum hygrometicum*; enfin plusieurs autres plantes, communes aux environs de Paris et dont pour cette raison je me dispense de parler.

CHAPITRE XV.

Chateau de Loo. — Éléphants. — Jardins. — Zutphen. — Duren. — Charrue à roues inégales. — Arnheim. — Reinken. — Wageningen. Montagne de la Table des Rois. — Ile de Bétuve. — Ligne de fortifications. — Magnifique point de vue. — Jardin botanique et mail d'Utrecht. — Jardins particuliers.

Par une route tracée à travers les bois, on arrive à Loo, la plus considérable et la plus belle des maisons de plaisance du stathouder. C'est un château de construction moderne, accompagné de pavillons sur les ailes, d'écuries, de magasins et de bâtiments propres à loger les personnes attachées à la cour. Le pays est assez stérile et couvert de bruyères.

L'objet principal du voyage était de visiter la ménagerie. Elle est placée à un quart de lieue du château, dans une prairie et sur le bord d'un ruisseau d'eaux vives fort agréable. Indépendamment des loges où l'on tient les animaux pendant l'hiver, il y a des habitations pour l'intendant du château et pour les gens du service de la ménagerie. Il s'y trouve aussi plusieurs parcs et cours fermés de

palis et de murs; l'un d'eux est destiné aux quadrupèdes paisibles, l'autre aux oiseaux; un troisième sert aux éléphants lorsqu'on leur fait prendre l'air. Le gardien de ces derniers est M. Thompson, Anglais d'origine, homme fort instruit dans tout ce qui concerne l'éducation des animaux. Il nous conduisit à la loge des éléphants, espèce d'écurie divisée en deux parties par un grillage formé de grosses pièces de bois assemblées avec solidité.

Quelque idée que j'eusse pu me faire d'avance, la vue des éléphants, leur masse énorme, leurs proportions gigantesques, leur trompe surtout me surprirent d'autant plus que ni les descriptions qui en ont été faites ni les figures qu'on en rencontre partout ne font connaître exactement ces animaux. Je les considérai longtemps avec attention; je questionnai leur cornac sur leurs mœurs et leurs habitudes. Voici ce que j'appris de lui en différentes visites.

Ils ont été apportés de l'Inde en 1783; ils avaient alors quatre ans; ils étaient de la grosseur d'un petit âne. On les promenait tous les jours dans la campagne lorsque le temps était chaud et beau. Mais depuis deux ans qu'ils sont devenus grands, ils quittent rarement leur loge, encore n'en sortent-ils que pour aller dans une cour qui en est voisine. Tous deux ensemble mangent par jour environ cent livres de foin, trente livres de pain de seigle grossier, tel que celui qu'on donne aux chiens de basse-cour. On y ajoute de temps en temps des ra-

cines, des fruits pourris, des herbages, des feuilles d'arbres et des branchages dans la saison. Ils boivent fréquemment et en assez grande quantité.

Le mâle s'appelle *Hans*, ce qui signifie *Jean* dans notre langue; il est un peu plus volumineux que la femelle, qui porte le nom de *Perkai*, ou de *Perroquet*. Celle-ci est d'un caractère plus doux et paraît céder toujours aux volontés du mâle, ce qui annonce moins de force. Ils jouent ensemble avec leur trompe et avec leur tête. Pendant la nuit, ils se couchent sur le côté pour dormir et se reposer. Rarement ils sont malades, et lorsqu'il leur survient quelque indisposition, ce qu'on reconnaît à leur dégoût pour leurs aliments ordinaires, on leur donne un peu de froment et de l'eau dans laquelle on a détrempé du son.

Leur conducteur Thompson a beaucoup d'empire sur eux; ils répondent à sa voix; il leur fait faire ce qu'il désire, il apaise leurs querelles, qui sont assez fréquentes pour le partage de la nourriture. Il y a aussi un petit garçon, fils d'un des ouvriers attachés à la ménagerie, qui sait très-bien faire obéir les éléphants : il les gourmande de la voix et même d'un bâton ferré lorsqu'ils sont indociles. Ces animaux se prêtent volontiers à faire plusieurs tours d'adresse que leur commande leur conducteur, comme de se laisser mettre la main dans la bouche pour en montrer l'intérieur, de prendre avec la trompe un morceau de pain qu'on place sur leur tête, de se tourner en différents sens pour se

faire voir de tous côtés. Ils paraissent sensibles aux caresses; ils s'affligent d'être grondés, et si par hasard, lorsque quelqu'un entre dans leur loge, les éléphants se mettent en devoir de lui faire du mal, la voix du conducteur suffit pour les en empêcher.

Avec leur trompe, qu'on peut regarder comme leur main, ils font tous les signes convenables pour avertir de leurs besoins, et nous faisons à peine avec nos doigts les choses qu'ils exécutent d'une manière si adroite avec cet instrument. Ils s'en servent pour porter à leur bouche le boire et le manger, pour paître l'herbe la plus courte, cueillir des fleurs, atteindre des branches d'arbres très-élevées et les dépouiller de leurs feuilles, pour ramasser à terre des grains de blé. Enfin, je les ai vus fouiller au fond des poches de leur conducteur et même des curieux, pour en tirer de petits morceaux de pain qu'on y avait placés à dessein; ils n'en laissaient pas une seule miette, et même ils retournaient ces poches pour s'assurer qu'il n'y restait plus rien.

S'ils ont fait quelque sottise, la punition que leur inflige leur conducteur est de mettre à un de leurs pieds un collier duquel pend une lourde chaîne de fer de deux toises de long. Le coupable subit le châtiment d'un air contrit, ensuite il prend la chaîne avec sa trompe et l'agite en différents sens. Précédemment cette chaîne s'attachait à un crochet scellé dans le mur, tenait les éléphants écartés l'un de l'autre et les empêchait de jouer ensemble. Le

développement de leurs forces a fait, depuis deux ans, renoncer à ce procédé.

Leur manière de jouer est de presser avec la tête, avec les hanches, d'entortiller avec leur trompe quelque partie du corps, souvent de se donner des coups de pied. Quelquefois même, m'a dit leur conducteur, ils se dressent sur les pieds de derrière et passent ceux du devant sur la balustrade de leur grillage, qui a huit pieds de haut. J'ai vu la femelle caresser avec sa trompe le membre génital du mâle, sorti d'environ deux pieds du fourreau et pendant jusqu'à terre. Cette partie de l'animal est d'une construction singulière : elle semble s'élargir en forme de spatule à son extrémité, est un peu aplatie et d'une couleur rougeâtre. Agé seulement d'une douzaine d'années, le mâle ne jouit pas encore de la faculté de procréer; mais il paraît que la femelle, quoique du même âge, est plus avancée.

L'affection des éléphants pour leur conducteur n'est pas équivoque; ils le caressent en lui entortillant leur trompe autour du corps, des bras, des jambes, parfois autour de la tête. Leurs mouvements sont doux, flexibles : on dirait qu'ils craignent de lui faire mal en le touchant. Au contraire, sont-ils en colère, en veulent-ils à quelqu'un, leur trompe le serre avec violence, le soulève et l'attire à eux; ils vont jusqu'à le renverser par terre et à le fouler aux pieds. Je les ai vus casser un énorme pieu qui était enfoncé dans le jardin et que plusieurs hommes réunis auraient eu peine à déraciner. J'ai vu la fe-

melle ramasser une très-grosse brique et la casser avec ses dents. Un morceau de bois assez fort fut porté à leur bouche et brisé en plusieurs pièces; ensuite avec les pieds et à l'aide de la trompe, ils le réduisirent en petits fragments, qu'ils avalèrent : ce fut l'affaire d'un moment. On présenta au mâle une pierre de la grosseur de la tête; il la porta de même à sa bouche, la tritura et l'avala. Mais un morceau de viande qu'on offrit à l'un d'eux fut repoussé sur-le-champ, tandis qu'ils prennent et mangent le sucre avec plaisir. Malgré leur masse informe et si volumineuse, ils courent très-vite, et un cheval au galop les suivrait difficilement lorsqu'ils trottent.

D'après tout ce que j'ai observé de ces animaux, je suis parfaitement de l'avis de Buffon : l'éléphant est un monstre de matière et un miracle d'intelligence [1].

Les jardins et les parcs qui environnent le château de Loo peuvent contenir une surface de quatre cents arpents. Ils sont distribués, partie à la française, c'est-à-dire d'une façon symétrique, dans le genre de nos maisons royales; partie à l'anglaise, ou suivant un système plus pittoresque.

Cette seconde partie offre quelques beaux arbres, tels qu'un *platane d'Amérique*, qui est d'une hauteur et d'une grosseur prodigieuses; des *pins de lord Wey-*

[1] Ce sont ces deux éléphants qui, pendant plusieurs années, attirèrent les curieux au jardin des plantes de Paris et qui, dans un concert qu'on donna exprès pour eux, se montrèrent si diversement sensibles aux charmes de la musique.

mouth, des *cèdres de Virginie*, des *tulipiers*, des *calycantus floridus* et autres de ce degré de mérite. On y trouve une volière très-étendue, divisée en plusieurs parcs grillés dans lesquels on met, durant la belle saison, les oiseaux de la ménagerie. Chaque petit parc renferme une loge proprement faite où ils se retirent pendant la nuit.

Je ne dirai rien de l'orangerie, qui m'a paru peu intéressante; mais le grand parc a toute l'importance d'une belle futaie, coupée par des allées qui se croisent à angle droit et se prolongent dans la campagne. On a pratiqué aussi dans les massifs des routes sinueuses le long des ruisseaux d'eau vive dont ce bois est rempli.

En herborisant dans ce lieu, j'ai rencontré l'*airelle à feuille de buis*, qui forme de jolies touffes sous de grands arbres dans un terrain sablonneux et un peu humide. Le *vaccinium myrtillus* fait tapis en plusieurs endroits, et les habitants en mangent le fruit. J'ai reconnu également une grande partie de nos plantes des environs de Paris, le *melampyrum sylvaticum*, les *stellaria graminea*, la *spergula nodosa*, plusieurs *spartium genista* et autres.

Partis de Loo, nous eûmes à traverser des bois, des prairies, des terres incultes, des bruyères, des marres d'eau, quelques habitations éparses qui, pour leur mauvais état, tiennent plus de la France que de la Hollande. A une lieue et demie en avant de Zutphen, le terrain devient meilleur; on retrouve de bonnes prairies, des cultures de chameline, dont

les graines fournissent de l'huile, des fossés remplis d'eau et leurs bords couverts de *lychnis dioïca purpurea*, fleur éclatante qui fait de charmantes lisières.

Zutphen est une petite ville fortifiée, très-gaie et très-propre, située sur un des bras du Rhin, qui l'entoure en partie et forme un port où des bélandres vont à la voile. Il n'est cependant pas plus large que la Seine à Paris au quai des Célestins. On le passe sur un pont de bois porté par des poutres qui soutiennent en l'air des bateaux placés sur le fleuve à dix-huit ou vingt pieds plus bas. Ce bras du Rhin prend le nom d'Yssel.

Jusqu'à Duren le pays est assez bien cultivé ; les prairies sont multipliées, mais empoisonnées du *ranunculus acris*, que les bestiaux ne mangent pas et dont les fleurs composent un tapis jaune fort apparent. Les bestiaux eux-mêmes, moins laids que ceux qui se présentent dans la traversée de Loo à Zutphen, sont pourtant bien inférieurs à ceux de la province de Hollande.

Duren n'est qu'un village bien bâti, dans le centre duquel s'élève un château où le stathouder venait résider quelques jours pour se livrer au plaisir de la chasse. En effet de grands bois percés de belles routes plantées de chênes se prêtent très-bien à cet exercice. Les maisons des particuliers sont assez grandes, mais la plupart bâties en bois n'annoncent pas beaucoup d'aisance.

Parmi les instruments aratoires qui s'offrirent à ma vue, je remarquai une charrue dont les roues

sont d'inégale grandeur. La plus grande se place dans le sillon, l'autre sur la terre ferme, au moyen de quoi la charrue est de niveau ; traînée par deux chevaux, elle laboure profondément, avec facilité et déverse parfaitement les terres.

Entre les deux villages de Duren et de Velp, les terres sont bien cultivées et occupées par de beaux bois, des taillis, des champs et des prairies. Une route superbe, plantée de chênes, de hêtres et de tilleuls, s'embellit encore à droite et à gauche d'une grande quantité d'habitations qui sont les maisons de plaisance des négocians d'Arnheim.

A peu de distance de cette ville et avant d'y arriver, j'aperçus des cultures de tabac en grand, mais non disposées par banquettes comme celles que j'ai décrites précédemmeut. Celles-ci sont en terre pleine, comme celle des choux et des colzas.

Je fus frappé d'une nouvelle manière de porter le lait. Jusqu'à présent j'avais vu qu'on le renfermait dans de grands seaux que les hommes et les femmes portent suspendus à deux chaînes attachées à un morceau de bois échancré qui s'appuie sur les deux épaules et sur la nuque du cou. Ici le lait est contenu dans de grands vases de cuivre jaune d'une extrême propreté ; les femmes les portent sur le dos au moyen de bretelles ingénieuses.

La ville d'Arnheim n'offre de remarquable que son église principale, construite dans le genre gothique et assez imposante par sa masse, et l'hôtel où les états de Gueldre tenaient leurs séances, orné

de colonnes et d'un fronton d'assez bon goût dans lequel est sculpté le cartel des armes de la province. Ces deux édifices sont la seule décoration d'une grande place que dépare un hôtel de ville dont la façade délabrée, sans aucune espèce d'ornement, est la plus mesquine de toutes celles des bâtiments qui en sont voisins. Ce qui en fait surtout ressortir la nudité est l'affectation avec laquelle les propriétaires des autres maisons renchérissent sur les ornements grotesques et du plus mauvais goût.

Une des portes de la ville aboutit à cette place et conduit au rempart qui fait le tour d'Arnheim et au pied duquel est un fossé plein d'eau, plus loin le Rhin, qui porte ici le nom de Waal, quoique ce soit le même qui passe à Zutphen. La rue principale est large, belle et peuplée; les autres sont petites, tortueuses et habitées par des pauvres gens. Le port, assez joli, renferme de petites bélandres et des bateaux de moindre importance qui naviguent sur le fleuve, dont la largeur en cet endroit peut être comparée à la Seine entre l'île Saint-Louis et Notre-Dame.

Pendant une demi-lieue de chemin, après avoir quitté la ville d'Arnheim, on parcourt des campagnes fertiles et de nombreuses cultures de tabac. D'une éminence qui domine le pays d'alentour, on voit serpenter le Rhin; il sépare de la Gueldre la province d'Over-Yssel. Ensuite la route devient sablonneuse et, à travers des terrains incultes et couverts de bruyères, conduit à Reinken, village dont

les maisons sont mal bâties, les habitants pauvres, les bestiaux de race petite et maigre. C'est dans ce lieu principalement que devient plus saillante leur différence avec ceux des autres provinces. Il n'en est pas tout à fait de même des bêtes à laine; elles sont belles et réunies par grands troupeaux, ce qui indique des propriétés plus étendues.

Après Wageningen, petite ville entourée de fossés, il est assez singulier de voir, dans des jardins de paysans, et quelquefois en rase campagne, des châssis qui annoncent une culture plus soignée que ne semblent le comporter les talents des simples habitants des champs. Cela me confirme dans l'opinion où je suis depuis longtemps, qu'en général on se méfie trop de l'intelligence des agriculteurs.

Dans les fossés qui bordent le chemin je vis l'*hotonica palustris* en fleur dans une grande abondance.

Lorsqu'on est sorti du pays plat, sablonneux et humide, on monte un coteau assez considérable qui est couvert de bois. Arrivé sur le plateau, je me détournai un peu du chemin pour gagner un tertre fait de main d'homme.

Ce lieu, qui domine tous les environs, se nomme Konnings-Tafel-Berg, ou *Montagne de la Table des Rois*, parcequ'il a eu successivement pour visiteurs Louis XIV, un roi de Suède, Georges I[er], roi d'Angleterre; Frédéric le Grand, roi de Prusse, et l'empereur Joseph II. La construction en est due au stathouder Guillaume III. Elle consiste en une butte

de terre d'à peu près quinze pieds au-dessus du terrain environnant, sur laquelle on a placé une table de marbre schisteux de dix pieds de long avec deux bancs de pierre entourés de six tilleuls d'Europe de moyenne grandeur.

Ce qui favorise le point de vue, c'est la position du tertre sur la chaîne de petites montagnes qui circonscrit les provinces d'Utrecht et de Hollande et au bas de laquelle coule le Rhin en serpentant dans une vaste plaine. Cette vallée, où se rencontre l'île de Bétuve, berceau des anciens Bataves, tient à un pays considérable appartenant à la Gueldre hollandaise et prussienne et à la province d'Over-Yssel. De cette éminence l'œil embrasse une circonférence de treize lieues.

Au bas de la chaîne de montagnes, et à peu de distance du point de vue, commencent les lignes de fortifications qui se continuent jusqu'à la mer et ferment de ce côté l'entrée aux étrangers. Elles sont construites en terre, mais accompagnées de fossés pleins d'eau, palissadées et munies d'une grande quantité de pièces de canon.

Toute la vallée est très-unie et présente de gras pâturages couverts d'un bétail innombrable, des clôtures d'arbres, des bouquets de bois et des champs bien cultivés.

Les villes, les villages, les habitations répandus sur cette vaste contrée ajoutent encore à l'idée qu'on prend de sa fertilité et de sa richesse. Un bon vieillard de soixante-treize ans, d'un extérieur véné-

rable, nous servit de cicerone. Chargé de l'entretien des petites allées percées dans le bois, c'est lui qui a l'habitude d'indiquer aux voyageurs tout ce que cet endroit offre de remarquable et d'intéressant. Il se nommait Johannes Hulschoff et demeurait à Greb. Sa femme, âgée de soixante-dix ans, s'appelait Lamberta Van Vetthuysen. Mariés depuis quarante-huit ans, ils avaient un fils marié aussi et père de quatre garçons. Ce couple, aussi simple qu'honnête et complaisant, réalisait pour moi Philémon et Baucis.

Assisté de ce respectable Hulschoff, et à l'aide d'une excellente lunette, je distinguai fort bien les lieux dont je vais donner l'énumération, en commençant par la partie nord-ouest et finissant au nord dans toute la circonférence du cercle.

A l'horizon, l'on aperçoit Linden, gros village qui dépend de la province de Gueldre; les villes de Schoonhoven, Rotterdam, Dorpt, Gorcum; le château de Loevestin, qui sert de prison d'État et où Grotius fut enfermé; Heusden, Bosle-Duc, Nugen, Ravestein; ces deux dernières villes font partie du Palatinat; Uyen, dans la seigneurie de Niewbourg; Battenbourg, qui doit son origine aux Bataves; Venloo, distant de treize lieues de notre point d'observation; Grave, Nimègue, Mook, Clèves, Emmerick, la montagne d'Eltein, qui borde l'horizon du côté du levant.

En continuant de suivre cette direction et descendant vers le nord, la vue rencontre successive-

ment les villes de Zwinter et Hussen, toutes deux placées dans la Gueldre prussienne; Arnheim, que nous venions de traverser; Doesbourg, Wageningen, Loo, Elburg, port de mer; Harderwik, ville et port du Zuiderzée; Elst, Nieukerk, Amersfort, Amsterdam, Utrecht, Montfort, Ysselstein, Wyck-te-Dimastede, Vianen, Cullemburg, Reinswonde, et enfin Linden, point de départ d'où notre œil avait commencé le cercle qu'il venait d'embrasser.

Indépendamment de ces villes et bourgs, on voit une cinquantaine de villages de toutes les grandeurs, un plus grand nombre de fabriques et une multitude d'habitations isolées : l'objet le plus éloigné est Gouda, distant de quinze lieues.

Par approximation, j'estime que le lieu où j'étais placé s'élève de quatre cents pieds au-dessus du niveau des eaux du Rhin, et que le tertre peut avoir vingt-quatre pieds de long sur trente de large. Peut-être ce point de vue ressemble-t-il un peu à celui qu'on trouve à Saint-Prix, près Paris, lequel domine toute la vallée où coule la Seine et d'où l'on découvre jusqu'à Montgeron. Mais outre que la distance entre les deux villages n'est pas de plus de dix lieues, comme c'est en général un pays plus plat et couvert d'arbres, on ne distingue que les fabriques les plus élevées, les moulins, les clochers et les tours.

Tout enchantés du tableau dont nous avions joui pendant quelques heures, mes compagnons de voyage et moi, nous reprîmes notre route et che-

minâmes vers Utrecth. On traverse Amourge, gros village de mille âmes de population, dont l'occupation principale est la culture du tabac; puis un des faubourgs de la petite ville de Vicq. Tout le pays, depuis la montagne de la Table-des-Rois, est en pâturages garnis de bestiaux dont la race et la beauté se rapprochent de celles des animaux de la province de Hollande; et jusqu'à Utrecht, on trouve des champs cultivés en céréales. Couverts de *sinapis arvensis* en pleine fleur, ces champs offraient des nappes d'un très-beau jaune, émaillées de barbeaux de *melampyrum* et de coquelicots. Le peu de prairies naturelles de ce canton sont infestées de *ranunculus acris* et *pratensis*, dont la fleur très-apparente peut être agréable à l'œil, mais afflige toujours l'agriculteur, qui voit une plante nuisible et rejetée par les bestiaux former pour certaines prairies la moitié de leur production.

Le premier objet de mes recherches, en descendant à Utrecht, fut le jardin botanique de l'Académie des sciences. Il est situé dans l'intérieur de la ville et occupe environ deux arpents de terrain. On y suit l'ordre et la nomenclature de Linnœus. Chaque plante porte un numéro correspondant à celui du *nomenclator botanicus* imprimé à Berlin, lequel sert de table à cette collection. Les végétaux ligneux, séparés des plantes herbacées, composent un bosquet divisé en quatre carrés. Une ligne de petits bâtiments placés à l'exposition du sud-est forme les serres chaudes dont la construction étroite,

plus propre peut-être à la conservation des plantes que les serres profondes, n'est pourtant pas aussi agréable, parce que l'on ne peut, comme dans les nôtres, s'y promener intérieurement et jouir de près et à tous les instants de la vue des végétaux.

Je retrouvai dans ce jardin une partie de nos plantes nouvelles dont j'avais envoyé des graines au docteur Nahuys les années précédentes, et j'en donnai les véritables noms au jardinier, qui prit soin de les écrire sur son catalogue.

Parmi celles qui me parurent les plus intéressantes dans le jardin d'Utrecht, en voici dont la plupart manquaient à notre Muséum d'histoire naturelle :

Geranium lobatum, L.

Aletris nova species.

Agave americana, gros individu à quatre montants.

Mesembryanthemum pugioniforme.

— — rampante, à grande fleur, gris de lin, espèce nouvelle.

— — *rigens caninum*, variété.

Protea argentea, bel individu de huit pieds de haut.

Acuba japonica.

Cichorum spinosum.

Buphtalmum maritimum.

Polygonum viviparum.

Protea lepidocarpodendron.

Hermania lavandulæfolia.

Protea linearis.

— *obliqua.*

Je visitai quelques jardins appartenant à des particuliers, entre autres celui de M. Brakel, qui s'y montrait plutôt en amateur qu'en marchand. Il y avait dans sa cour une petite ménagerie dans laquelle je vis des lapins d'Angora, des canards dont le bec est noir ainsi qu'une partie de la tête et des poules à plumes de soie qui viennent de la Chine.

Je suivis, en sortant de ce jardin, le boulevard extérieur jusqu'au mail, promenade très-fréquentée, bordée d'un côté par les fossés de la ville, qui sont larges et remplis d'eau, de l'autre par des jardins potagers et de petites maisons de plaisance. Le mail a au moins un quart de lieue de long sur soixante-dix à quatre-vingts pieds de large. Trois allées le composent, plantées de très-gros arbres dont l'ombrage est épais. Celle du milieu est nivelée comme un jeu de boule et bordée de planches de deux pieds et demi au-dessus du niveau du terrain. C'est là que l'on joue au mail. Les deux contre-allées sont destinées à la promenade, ayant chacune un chemin pour les voitures.

Un autre jardin attira mon attention; il est situé hors de la ville, attenant celui de M. Brakel et appartient à deux vieilles demoiselles du nom de Swellengrebel. Comme elles ont un parent au cap de Bonne-Espérance, elles en reçoivent chaque année des semences plus ou moins rares. Malgré l'humidité du climat, on y cultive en pleine terre le *lys de Saint-Jacques*, la *fritillaria punctata*, le *crinum bul-*

biferum et plusieurs autres liliacées que nous conservons dans les serres. Dans cette propriété, qui n'a pas plus de trois arpents, les arbustes sont disposés par groupes; tous les *protea* sont ensemble et forment une masse aussi agréable que riche; les *erica*, les *juniperus* étrangers, les *geranium* d'Afrique, les *aloès*, *les mesembryanthemum* sont réunis et rangés, non dans un ordre méthodique, mais suivant leur hauteur et en massifs plus ou moins considérables.

Enfin je fus conduit à Belt chez M. Themate, vieillard très-hospitalier, qui possède en cet endroit un très-grand terrain divisé en bois, verger, prairies et autres objets de produit, et entouré de canaux larges et profonds. Le potager est petit, relativement au reste, mais il est planté de bonnes espèces d'arbres fruitiers. On y trouve des châssis pour les primeurs, des serres pour les pêchers et les abricotiers, une bâche pour les ananas avec de beaux individus, une petite serre chaude remplie de plantes étrangères assez rares, entre autres l'*arum pictum*, L.; le *nyctanthes sambac fl. purpureo semipleno*, et tout à côté un bosquet composé d'arbres et arbustes exotiques, tel que *calycanthus floridus*, *clethra alnifolia*, L.; *liriodendron*, et autres plantes de l'Amérique septentrionale. Cependant ce jardin n'est pas aussi riche qu'on me l'avait annoncé. Son principal mérite est dans son étendue, qui peut comprendre de soixante-dix à quatre-vingts arpents. M. Thenate fils, sans être botaniste, est fort instruit en histoire

naturelle; ayant vécu plusieurs années en Angleterre, il s'est lié avec le chevalier Banks et plusieurs autres savants anglais. Il me pria de lui envoyer de Paris des graines de plantes d'usage dans l'économie rurale ou qui peuvent fournir matière à des observations.

CHAPITRE XVI.

Vorden. — Alphen. — Leyde. — Synagogue des juifs portugais à La Haye. — Livre de la loi. — Pêche. — Promenade du Bois. — Salles d'assemblée des États. — Le docteur Brugmans. — Odeur insupportable des canaux d'Amsterdam. — Variations de la température. — Boulevard extérieur. — Maison des orphelines catholiques. — Hôpital des fous.

Obligé de retourner à La Haye, j'en repris la route par un temps doux et un ciel superbe. J'eus grand plaisir à voir dans les fossés qui bordent le chemin la plante *stratiotes aloïdes*, L., dont les feuilles, semblables à celles de l'*aloès*, et dont les fleurs blanches sortent de l'eau pour se reposer à sa surface. En passant à Vorden, j'eus le temps de me promener dans cette ville, qui est petite, mais jolie et bien fortifiée. Je parcourus une partie du boulevard intérieur; il est parfaitement entretenu; les gazons des glacis sont propres comme ceux d'un jardin; d'assez belles eaux remplissent les fossés

creusés au pied des murailles. Quoique l'étendue de Vorden ne semble pas surpasser en longueur et en largeur une double portée de fusil, elle est traversée par plusieurs canaux. Les maisons, basses et petites, présentent, comme toutes celles de la Hollande, l'apparence d'une extrême propreté.

De cette ville à Alphen, on rencontre des fabriques de tuiles et de briques que l'on fait cuire au feu de tourbe. Les fours à tuiles sont ronds, en forme de ruche; ceux à briques sont carrés. Pour donner à la matière fabriquée la couleur noire, on brûle à une certaine époque de la cuisson des branchages d'aulne vert; la fumée qui en sort produit cette couleur.

Alphen est un très-long village situé sur un bras du Rhin; il est rempli de belles maisons et de plusieurs fabriques.

A mon premier passage à Leyde, cette ville, que je n'avais vue que de très-grand matin, m'avait paru grande, mais triste et déserte. J'en pris cette fois une autre opinion. La partie que je traversai offre de belles rues, bordées de maisons à quatre étages, de vastes églises, un hôtel de ville spacieux, de larges canaux remplis de barques, de bélandres et de petits navires. Les habitants font peu de commerce; il y a parmi eux beaucoup de pauvres. Je crois l'air plus sain à Leyde qu'à La Haye et à Amsterdam.

Cette succession continuelle de villes, de villages, de hameaux, de fabriques et de maisons de plaisance

qui bordent la route depuis Utrecht jusqu'à La Haye indique l'aisance, même la richesse et le paisible bonheur des habitants du pays. C'est un jardin prolongé où l'agréable est mêlé partout à l'utile.

Pendant ce nouveau séjour à La Haye, un juif de notre connaissance me conduisit dans deux synagogues que j'avais déjà vues pendant les cérémonies qu'on y célèbre, mais cette fois pour en visiter commodément l'intérieur, tandis qu'il ne s'y trouvait personne. Dans la première, celle des juifs allemands, le sacristain nous ouvrit le tabernacle, nous montra, parmi les objets qui servent au culte, les livres de la loi de Moïse; mais il ne nous permit pas d'y toucher ni même d'en regarder les caractères, parce que ce dépôt doit être éloigné des yeux profanes.

Le concierge de la synagogue portugaise fut moins scrupuleux: non-seulement il nous accorda la vue du tabernacle et en tira les livres, mais il les ouvrit, nous les laissa toucher et nous en expliqua quelques passages.

Ces livres, écrits sur parchemin, sont portés sur deux cylindres et roulés en sens contraire, comme nos cartes de géographie; à mesure qu'on les déroule par un bout, on les roule par l'autre: il ne reste de développé que le carré qu'on lit. Les feuilles sont de très-beau vélin, les caractères hébraïques sont peints avec une grande correction. La personne qui nous en lisait des paragraphes les psalmodiait à la manière des rabbins. C'est une espèce de chant fort

singulier, tantôt grave et uniforme, presque sans modulations, tantôt aigu et entrecoupé d'intonations fréquentes.

On conserve ces rouleaux de parchemin dans des chemises de brocart d'or et d'argent, ornées de broderies et de dentelles. Elles sont terminées par des espèces de girandoles en petites sonnettes ou grelots qui rendent un son lorsqu'on les agite. Ordinairement ces chemises sont des présents de juifs riches qui se piquent d'émulation pour décorer leur tabernacle; il y en avait une douzaine dans la synagogue allemande et quinze ou seize dans la synagogue portugaise. On me fit voir encore dans cette dernière les instruments qui servent à la circoncision : ce sont des petits couteaux acérés comme des rasoirs et dont les manches d'ivoire ou autres substances rares sont ornés de viroles d'or ou d'argent.

J'allai de nouveau me promener à Scheveningen sur le bord de la mer, pour voir les barques qui vont à la pêche. Elles étaient déjà parties et dispersées dans une étendue de quatre ou cinq lieues. J'en comptai quarante-neuf à différentes distances, les unes sous voile, les autres à l'ancre. Rien de plus curieux que ce spectacle de vaisseaux qui s'agitent en divers sens. Il y en a qui s'avancent jusque sur les côtes d'Angleterre; mais, en temps de guerre, ils n'osent pas s'écarter. Les barques partent avec la marée descendante et reviennent le second ou le troisième jour avec la marée montante et s'échouent sur le sable, en y déposant et rangeant le poisson

suivant les grosseurs et les espèces. Il est vendu par lots à des revendeurs venus de La Haye et des villes et villages voisins. Les propriétaires de ces bâtiments ne sont pas toujours ceux qui les montent: ils les louent à des pêcheurs moyennant une rétribution soit en poisson, soit en argent. L'équipage se compose de quatre ou cinq hommes à la solde du capitaine, mais qui sont obligés de se pourvoir de nourriture pour la durée de l'expédition : faute de cette précaution, ils courraient le risque de mourir de faim, parce que leurs camarades ne partageraient pas avec eux leurs aliments.

De tous les environs de La Haye, le plus fréquenté est la promenade du Bois. J'ai déjà parlé de la beauté des routes, des avenues, des allées et des sentiers dont elle est percée, de la hauteur et de l'ancienneté des arbres, de la fraîcheur de leur ombrage. Les promenoirs, nivelés, battus, nettoyés des mauvaises herbes, ont tous une destination particulière; il y en a pour les personnes qui se promènent en voiture, pour les hommes à cheval, pour les gens de pied. Il n'est pas à craindre qu'on se détourne du chemin ainsi désigné. L'esprit public est tel que nul ne mésuse de la propriété commune, que chacun au contraire veille à sa conservation et cherche à l'embellir, s'il est possible. Le bois de La Haye devient, les dimanches et les fêtes, le rendez-vous des élégants de l'un et de l'autre sexe.

La salle d'assemblée de Leurs Hautes Puissances est un carré long au milieu duquel se trouve un

grand tapis vert susceptible de contenir une quarantaine de personnes assises sur d'anciens fauteuils. Elle est décorée de tableaux qui représentent des sujets relatifs à l'histoire nationale, de sculptures, de bas-reliefs, de dorures et de glaces, le tout dans un genre assez gothique et qui n'offre rien de remarquable. Les états généraux de la province de Hollande tiennent leurs séances dans une salle incomparablement plus grande, ornée avec plus de goût et de richesse, quoique de la même forme et disposée de la même façon. Mais on y remarque une chose fort singulière : c'est une galerie remplie de spectateurs de toutes les classes, sous tous les costumes, prêtant l'attention la plus assidue aux objets qui se traitent dans l'assemblée, ne se permettant jamais le moindre bruit, la plus légère interruption. Il est vrai que cette tribune et les nombreux auditeurs qu'elle renferme sont en peinture sur le mur. Cette idée est assez philosophique.

Au nombre des savants qui, dans le cours de mon voyage, s'acquirent de justes droits à ma reconnaissance, je dois citer M. le docteur Brugmans, professeur à l'université de Leyde. Il me rendit à La Haye des services importants. C'est un naturaliste consommé. Occupé d'anatomie comparée, il possède un cabinet précieux en ce genre. La marche qu'il suit est celle qu'ont adoptée Lavater, Camper et Vicq d'Azir. Tous les organes qui ont les mêmes fonctions sont réunis sous le même point de vue et rangés par ordre d'affinité, de manière à offrir des

séries d'objets indiquant les changements insensibles qu'ils éprouvent dans les diverses espèces d'animaux. C'est ainsi que, dans la série des têtes où celle de l'Apollon du Belvédère fait un des bouts de la chaîne et l'autre celle du poisson dont le bec est le plus aigu, on trouve une gradation presque insensible qui les lie les unes aux autres.

Sa collection de têtes d'hommes est considérable et très-précieuse; il en a rassemblé de toutes les formes et de toutes les nations. Ce n'est pas tout : il a cherché à se procurer des connaissances sur le génie, les mœurs, les habitudes des individus auxquels elles ont appartenu; et, comme depuis plusieurs années il anatomise un grand nombre de corps des malades qui meurent dans l'hôpital confié à ses soins, des criminels condamnés par la justice, enfin des hommes de mer qui décèdent à Amsterdam, il s'est rendu très-habile dans l'art de juger du moral des hommes d'après la physionomie.

Cette étude a pour lui tant d'intérêt que toutes les fois qu'il voit une conformation singulière ou des caractères moraux très-prononcés, son premier désir serait de les disséquer. A cette occasion, je fus témoin d'un fait qui prouve à quel point il est dominé par cette passion scientifique.

Un honnête cordonnier nommé Wolter, père de famille, fut renversé par un cheval. Il avait une large blessure à la tête et le crâne ouvert. On appela M. Brugmans au secours du malade. En visitant la plaie avec beaucoup d'attention, il trouva une

fracture très-extraordinaire. Ce ne fut qu'après l'avoir examinée dans tous les sens qu'il s'occupa d'y mettre un appareil. Retiré dans une pièce voisine et interrogé par la famille sur les suites de l'accident, « Je n'en ai jamais rencontré de pareil, répondit le docteur, absorbé dans sa première impression; cette fracture est très-extraordinaire..... c'est une bien belle tête à disséquer... je la disséquerai... je la placerai dans mon cabinet. »

Peu sensibles à l'honneur que M. Brugmans voulait faire à la tête de leur père, les enfants jetèrent les hauts cris; l'opérateur, tiré de sa rêverie, s'empressa d'apaiser la douleur qu'il avait causée involontairement, car sa passion dominante ne l'empêche pas d'être bon et humain. Il donna des espérances et promit de continuer ses soins au blessé. Nous voyions tous les jours le docteur avant qu'il allât panser son malade; il nous demandait souvent: « Est-il mort? » Sur notre réponse négative, il paraissait surpris et s'acheminait vers sa demeure. Malgré toute son envie de disséquer la tête du cordonnier, il le traita avec tant de zèle et d'activité qu'il réussit au delà de son attente et opéra la guérison la plus complète. Mais comme ce brave homme était d'un certain âge, je ne serais pas étonné que M. Brugmans eût songé à quelque moyen de se procurer la tête objet de sa convoitise lorsque la mort aura disposé de celui à qui elle appartenait.

Depuis longtemps, j'avais le projet de faire une

excursion dans la province de Nord-Hollande. Pour l'exécuter, je profitai de l'occasion qui me rappela encore à Amsterdam; mais avant de quitter cette capitale, je visitai plusieurs de ses établissements que je ne connaissais pas, et j'eus lieu de recueillir de nouvelles observations. Par exemple, en me promenant sur le Herrer-graat, ou quai des Seigneurs, j'admirai son étendue et la beauté des hôtels et des maisons qui le bordent des deux côtés; mais je remarquai avec peine que le canal qui le traverse, ainsi que tous ceux de cette ville dont les eaux sont stagnantes, répand une odeur insupportable, au moins pour les étrangers. Les habitants, accoutumés qu'ils y sont dès l'enfance, ne semblent pas s'en apercevoir. Cependant, cette odeur est si forte, si pénétrante, que l'argenterie serrée dans les armoires des maisons voisines en est noircie : c'est surtout lorsqu'il passe des barques que ces exhalaisons infectes deviennent plus sensibles, parce que les mariniers, se servant du croc pour naviguer, remuent la vase, d'où l'air inflammable se détache en grande quantité, sort à gros bouillons et s'échappe dans l'atmosphère. Cet inconvénient rend le séjour d'Amsterdam fort désagréable en été.

Un autre inconvénient qui n'est pas moins fâcheux, ce sont les variations perpétuelles de la température. Souvent dans la même journée on éprouve trois ou quatre saisons. Le matin, il fait froid à porter des fourrures; à dix heures, l'air s'échauffe un peu, et l'on a le printemps; de midi jusqu'à quatre

heures, ce sont les chaleurs de la zone torride; le soir, il règne un vent de nord qui augmente et devient très-froid à l'entrée de la nuit. Les étrangers, n'étant point en garde contre de si brusques alternatives, gagnent des rhumes, des fièvres catarrhales qui causent quelquefois la mort. Les naturels du pays ne s'en préservent que par la précaution de se bien vêtir. Ils portent habituellement des habits de laine, des gilets de flanelle, deux chemises, deux paires de bas et des bottes. Pour peu qu'ils se sentent affectés, ils prennent du thé très-fort, afin de rétablir la transpiration. Cet usage leur réussit très-bien. Cependant il est à remarquer que beaucoup de personnes des deux sexes ont des plaies, soit aux jambes, soit en d'autres parties du corps, et souvent des humeurs froides : ce qui semblerait prouver que la lymphe s'appauvrit et que l'air est réellement délétère. A voir l'embonpoint des personnes et leur carnation fleurie, on ne se douterait pas qu'elles ont à cacher de si tristes maux.

Le boulevard extérieur, situé à l'est de la ville, depuis l'Amstel jusqu'à la digue qui borde le Zuyderzée, a plus d'une demi-lieue d'étendue et offre une très-belle promenade. Il suit les contours des angles des fortifications qui environnent Amsterdam du côté de la terre ferme. Ce sont des fossés très-larges, remplis d'eau, dans lesquels on dépose les bois de charpente destinés aux constructions navales et civiles. On prétend qu'ainsi enfoncés sous l'eau, les bois y acquièrent des qualités et

que plus ils y séjournent, meilleurs ils deviennent.

Cette promenade est composée d'une chaussée et de deux contre-allées bordées d'ormes à larges feuilles. La chaussée sert pour les voitures, les contre-allées pour les gens de pied. D'un côté, les fossés remplis d'eau assez belle, parce que c'est l'Amstel qui la fournit; de l'autre, des jardins de plaisance, des marais légumiers, des prairies couvertes de bestiaux, des maisons de campagne et des parcs d'agrément. Par échappée, la vue se porte sur de vastes pâturages terminés par des bosquets de bois, des moulins, des hameaux et des villages. Arrivé sur la digue, on découvre le bras de mer qui sépare la province de Hollande de celle de la Nord-Hollande. Ce canal, qui peut avoir en certaine partie une demi-lieue et plus de large, est couvert de barques. Au delà, des prairies de niveau avec la mer et remplies de bestiaux ajoutent à la variété du paysage.

Dans un grand bâtiment carré, d'une construction simple mais solide, est établie la maison des orphelines catholiques. Il peut s'y trouver quatre cents jeunes filles depuis l'âge de deux ans jusqu'à vingt-cinq. Elles sont proprement vêtues de laine noire, avec des bas bleus, de bons souliers et du linge très-blanc. Les dortoirs sont de vastes salles où les lits sont rangés sur deux, quelquefois sur trois lignes. Elles couchent deux ensemble, ce qui n'est ni commode ni avantageux aux mœurs; mais cet inconvénient est en quelque sorte forcé par la

multiplicité des enfants de cette condition. Leurs lits, comme tous ceux du pays, sont une espèce de coffre en bois renfermant une paillasse, un sommier de plume, deux draps de chanvre, une couverture de laine et des oreillers qui tiennent la personne couchée presque à son séant. La nourriture est saine et frugale. Elle se compose de semences farineuses, de racines, de morue sèche, de fromage, de beurre, outre de la viande deux fois par semaine; pour boisson, de la bière à discrétion.

Amsterdam possède un autre établissement qui n'honore pas moins l'humanité de la nation hollandaise: c'est la maison des fous, que, par sentiment de délicatesse, on appelle l'*Hôpital des pauvres malades d'esprit*. Un examen très-attentif m'a mis à portée d'en donner les notions suivantes.

Cette maison est située au midi de la ville, dans un quartier solitaire, tranquille et fort aéré. On y arrive en traversant le faubourg qui communique à la porte de Leyde. C'est une espèce de petit château environné de vastes jardins qui ne sont fermés que par des fossés pleins d'eau. Les bâtiments sont simples, bien entretenus et très-propres. Ils renferment plusieurs grandes salles au rez-de-chaussée, dont l'une est divisée en petites loges de huit pieds carrés faites en bois de forte épaisseur. Chacune d'elles a sa porte, une petite fenêtre et un guichet donnant dans le corridor qui se trouve au milieu de la pièce et qui peut avoir douze pieds de large dans toute sa longueur. Ces loges sont ainsi meu-

blées : un lit de camp en bois scellé solidement dans le mur, une paillasse, des draps, une couverture, quelquefois des oreillers; un escabeau, une table, une chaise percée également scellée dans le mur et n'offrant que des angles arrondis, afin que les malades ne soient pas exposés à se blesser dans leurs accès de frénésie; des sébiles de bois sont le seul vase de cet ameublement.

Dans chaque loge est un malade; d'un côté les hommes, de l'autre les femmes, en regard les uns des autres, ce qui me semble une imperfection, parce que des accès qui surviennent ici tandis que là on est dans son bon sens, il résulte pour les voisins une peine morale qui trouble leur repos et peut accélérer la reprise de leur folie. Mais ce qui est vraiment bon et humain, c'est que les loges sont à l'abri du très-grand froid et des injures de l'air. Peut-être cependant conviendrait-il mieux de les placer isolément, dans l'épaisseur de bosquets, sur un tapis de verdure émaillé de fleurs à couleurs vives et exhalant des odeurs suaves. Je crois qu'il faudrait que les malades ne pussent ni se voir ni s'entendre; que les personnes chargées de les servir eussent la figure, la parole et les manières douces et affectueuses; qu'on n'employât jamais à l'égard de ces infortunés que le langage de l'aménité et de la raison. Probablement un tel régime, continué avec persévérance, en guérirait un grand nombre.

Ce qui me confirme dans cette opinion est l'expérience qu'a faite le concierge de l'établissement. Cet

homme, de l'âge de cinquante années environ, d'une haute taille, d'une figure gracieuse, s'est, depuis plus de trente ans, consacré au service des pauvres de cet hospice. Souvent il cause avec les malades, leur porte des aliments, entre seul et sans défense dans leur loge pour la faire nettoyer; il les en fait sortir pour entrer dans une autre, leur parle avec bienveillance, sans les tromper jamais, compatit à leurs peines, les embrasse et reçoit leurs embrassements. Aussi les calme-t-il dans leur fureur et fait-il d'eux tout ce qu'il veut. Un fou dans la vigueur de l'âge et d'une force extraordinaire avait été amené par sa famille lié et garrotté sur un chariot; il effrayait toutes les personnes qui l'avaient conduit; aucune d'elles n'osait le délier pour l'introduire dans sa loge. Le concierge fit écarter tout le monde, causa quelques instants avec ce malade, gagna sa confiance, et après l'avoir délié, le détermina à le suivre dans la nouvelle demeure qui lui avait été préparée. Chaque jour il fit des progrès sur son esprit, s'en rendit maître et le ramena à la raison. Le malade, guéri parfaitement, est retourné au sein de sa famille, dont il fait le bonheur.

Je reviens aux loges, que cette digression m'a fait perdre de vue. Elles sont au nombre de vingt-quatre, douze de chaque côté. Les hommes et les femmes qui les occupent sont de différents âges et exerçaient dans la société plusieurs sortes d'états. Presque tous paraissent jouir d'une bonne santé; ils ont de l'embonpoint et, chose assez singulière, de fort belles

couleurs, ce qui ne peut provenir que des soins et de la nourriture qu'on leur donne. L'honnête concierge, tout en nous recommandant de ne pas trop approcher des loges de peur d'accident, allait au guichet, causait amicalement avec les fous, leur offrait du tabac, leur prenait la main. Tous lui parlaient avec reconnaissance et l'appelaient leur père. Un seul ne semblait pas éprouver l'affection commune, au moins pour le moment. C'était un ancien soldat, homme vigoureux, d'environ quarante-cinq ans. Il parlait très-bien le français et se plaignait amèrement de ce qu'on le laissait mourir de faim. Cependant sa figure, son embonpoint et surtout sa voix forte et sonore prouvaient le contraire. Il disait que le concierge était fou, qu'il le privait de ses aliments afin de les manger lui-même. Après lui avoir donné les noms de voleur, de scélérat, il terminait ses apostrophes par celle de vieux fou, comme si c'eût été la plus grave injure qu'il pût trouver.

Parmi les femmes, une d'elles inspirait plus que de la compassion. Elle était jeune encore, d'une taille avantageuse et d'une figure charmante. De longs cheveux blonds, bouclés naturellement, lui descendaient jusqu'à la ceinture et couvraient une poitrine éblouissante de blancheur. Une simple chemise, liée autour des reins par les rubans d'une courte jupe qui laissait voir à nu une partie de ses jambes et la totalité d'un joli pied, formait toute sa parure comme tout son vêtement. Nonchalamment

couchée sur son lit de douleur, elle paraissait plongée dans une profonde mélancolie. Le concierge lui parla en hollandais pour l'inviter à se lever et à venir à son guichet. Elle lui répondit d'une voix douce et accentuée, se couvrit de sa couverture lorsqu'elle s'aperçut qu'on la regardait et tourna le visage du côté opposé. L'amour, me dit-on, était la cause de sa folie : cette femme avait été abandonnée par son amant, après avoir mis au jour un gage de cette union qu'elle croyait devoir être éternelle. Combien est coupable l'homme qui l'a réduite à cet horrible état! Je voudrais que, pour punition, il fût condamné à passer sa vie dans la loge qui fait face à celle de sa trop malheureuse victime.

Les loges ne sont destinées qu'aux maniaques dont les accès peuvent être dangereux. Les femmes dont la folie est gaie ou sans fureur sont placées dans une espèce de dortoir qui précède ces petites cellules : elles sont pour la plupart d'un âge mûr; elles couchent seules dans des lits assez propres ; pendant le jour, elles se tiennent dans une chambre commune, et lorsque le temps le permet, elles ont la jouissance d'un petit jardin où elles respirent le bon air. Ces dernières étaient enjouées et bien portantes; elles causaient ensemble et travaillaient à des ouvrages de tricot ou de couture. Elles se disputent souvent entre elles, mais la présence du concierge suffit pour calmer tous leurs différends.

Une autre grande pièce est affectée aux imbéciles. La plupart d'entre eux passent leur vie dans un

dortoir garni de deux rangs de lits. On leur donne une nourriture très-saine.

Quant aux hommes dont la folie est paisible, chacun a sa petite chambre, où il entre et d'où il sort à volonté. Ils ont la faculté de se promener dans un jardin qui n'a point de communication avec celui des femmes. Leur habillement n'est pas uniforme comme dans nos maisons de charité. On leur rend la vie aussi douce qu'il est possible, et pourvu qu'ils ne nuisent à personne, ils ont la liberté de faire tout ce qui leur plaît.

Indépendamment des imbéciles, des fous et des maniaques, cet hospice renferme des malades de tout genre. Ceux-ci ont leur emplacement particulier et sont traités avec beaucoup de soin.

On a lieu de s'étonner qu'un établissement qui contient tant de monde et qui exige une surveillance si assidue ait si peu de serviteurs à gages. Je n'en vis que quatre ou cinq de permanents; les autres sont pris parmi les convalescents qui, stimulés par le concierge, prêtent leurs secours avec autant de zèle que d'exactitude : comme ils les ont reçus eux-mêmes, ils acquittent ainsi la dette de la reconnaissance. De cette manière, il y a presque autant d'infirmiers que de malades. Cette pratique, qui offre par l'occupation une distraction contre l'ennui, est en usage dans tous les hospices du pays. Il en résulte à la fois meilleur traitement pour ceux qui souffrent et, dans la dépense, économie qui fait tourner au profit des pauvres les fonds qu'absor-

bent chez nous des employés si nombreux et si chèrement payés.

Le jardin dépendant de cette maison peut avoir six ou huit arpents d'étendue ; il est planté de grands arbres qui forment un petit bois percé de plusieurs allées. Il s'y trouve aussi quelques pelouses et un joli bosquet de plantes étrangères peu communes. Un carré particulier sert à la sépulture des personnes qui meurent dans l'établissement.

CHAPITRE XVII.

Excursion dans la province de Nord-Hollande. — Purmerende. — Marché de fromages. — Voitures. — Bijoux. — Préparation des fromages.— Leur fabrication. — Monickendam. — Bruck. — Habitudes singulières. — Buyskloot.

Enfin le moment arriva d'effectuer le projet de voyage dans la province de Nord-Hollande. Un canot nous fit passer en un quart d'heure le bras du Zuyderzée.

La plaine qui se trouve, à l'autre bord, entre le lieu de débarquement et un village nommé Buyskloot est très-basse et très-unie. Les possessions, divisées par des fossés remplis d'eau, sont cultivées en prairies naturelles où paissent de superbes bestiaux. On traverse à Buyskloot une digue élevée de quinze à vingt pieds au-dessus du niveau du terrain; elle coupe une langue de terre qui s'avance dans la mer et met la partie intérieure de la province à l'abri des inondations.

Vers la petite ville de Purmerende, le pays est

coupé de plusieurs grands canaux sur lesquels naviguent à la voile ou traînés par des chevaux les barques, les bateaux et autres petits bâtiments qui transportent des voyageurs ou des marchandises. Le terrain est extrêmement aquatique; de distance en distance on rencontre des mares, des lagunes et des étangs assez étendus. Ces eaux sont presque à fleur de terre, et il est probable que dans l'hiver elles submergent toute la contrée. Plaine découverte, peu d'arbres, seulement des saules et des osiers. Le foin que produisent les prairies est très-grossier; communément on le fait manger en vert et sur place aux bestiaux. Les bestiaux semblent être les seuls habitants de ces vastes surfaces dont la verdure est comme tachée par les lignes blanches que tracent les eaux. Excepté sur les chemins, on ne voit point d'hommes pendant une grande partie de la journée; en revanche, la campagne fourmille de vaches, de brebis, de porcs, de chèvres et de chevaux qui, abandonnés à eux-mêmes, sans bride, sans licou, sont comme dans l'état de nature et paraissent heureux; on en peut juger aux courses et aux ébats des génisses, des poulains et des agneaux.

Les volées d'oiseaux n'y sont pas plus rares : sansonnets, vanneaux, corneilles, cigognes y abondent, peu farouches et ne redoutant point l'approche de l'homme. Il est vrai que, loin de les poursuivre et de les maltraiter, celui-ci les respecte à cause des services qu'ils rendent au pays en le purgeant des reptiles, des crapauds et autres bêtes immondes

dont il serait couvert sans la chasse constante que font les oiseaux.

Purmerende est une ville dont la population s'élève de six à huit mille âmes. Située dans une grande plaine, elle est ceinte de murs et entourée d'eau. De beaux canaux la traversent, clairs, limpides et qui ne semblent pas susceptibles de se corrompre comme ceux d'Amsterdam. Les rues sont bordées de maisons bâties en briques, à deux, quelquefois à trois étages, petites et en général fort anciennes. L'église, grande et belle, autrefois consacrée au culte catholique, sert aujourd'hui de temple aux protestants. Tout à côté est la place où se vendent les fromages. En ce moment elle en était couverte : c'était jour et heure de marché.

Ces fromages sont de plusieurs formes et de diverses grosseurs. Les uns, ronds et aplatis, d'environ cinq pouces d'épaisseur sur quinze de diamètre; les autres, qu'on appelle fromages à peau rouge, la moitié moins gros, pesant à peu près quatre livres. Ceux-ci sont plus communs que les autres; il s'en fait un commerce considérable.

Sur la place du marché on pose les fromages en forme de pyramide de trois et quatre pieds de haut. Il y avait affluence de vendeurs et d'acheteurs; ceux-ci, qui habitent dans la ville, emmagasinent ce comestible et y donnent la préparation convenable pour qu'il se conserve et supporte des voyages de long cours.

Toutes les rues voisines étaient remplies de ces

jolies voitures à quatre roues, si légères et si propres sur lesquelles les habitants des campagnes apportent leurs denrées. Il s'y trouvait aussi un grand nombre de petits cabriolets à deux roues, découverts et suspendus, qui servent aux fermiers et aux propriétaires pour se transporter d'un lieu à un autre. Ces cabriolets sont très-élégants, sculptés, peints, vernissés et souvent dorés : conduits par de fort bons chevaux, ils ont la rapidité du vent.

A quelque distance de la place aux fromages est le marché aux chevaux et aux bestiaux. Rien de plus expéditif que les transactions. La bonne foi y préside. L'acheteur examine l'animal, demande au propriétaire le prix, lui dit le sien, l'autre répond, et l'affaire est conclue ou ne se fait pas. On paye sur place ; le vendeur serre son argent, l'acheteur emmène sa bête, et tout est fini.

L'heure de la fermeture des marchés arrivée, on renferme les fromages invendus dans des magasins destinés à cet usage. Les chevaux et les bestiaux sont conduits à l'écurie ou à la prairie. Des hommes surviennent avec de l'eau et des balais, en moins d'une heure la place est lavée et nettoyée.

Sur cette place et dans les rues adjacentes, des boutiques ouvertes sont garnies de comestibles et de toute sorte d'objets. Celles d'orfévres-bijoutiers s'y montrent aussi en grand nombre : ces dernières étalent les plaques minces d'or ou d'argent doré dont les femmes font des bandeaux sur le front et

sur le derrière de la tête, les agrafes qui assujettissent la toque sur les tempes, les pendants d'oreilles à girandoles où sont enchâssées des pierres de couleur, bleues, rouges ou noires; les colliers à quatre et cinq rangées de grains d'or enfilés dans de petites chaînes, les boucles, les boutons d'habits, de cols et de poignets pour les hommes; les ustensiles de ménage également en or et en argent. Tous ces objets ont un grand débit, ce qui prouve l'aisance et la recherche des habitants.

Il est pourtant à remarquer que ces bijoux sont surchargés de ciselures grossières, que le dessin et la forme en sont baroques et du plus mauvais goût. J'en conclus que les acheteurs préfèrent la richesse de la matière à l'élégance et à la perfection du travail.

Curieux de voir avec quelques détails un des magasins de fromages qui se trouvent dans cette ville, je fus conduit chez un propriétaire qui en tient un des plus considérables. En effet il m'assura qu'il ne donnerait pas ce qu'il possède pour 35,000 florins, somme équivalente à 80,000 francs de notre monnaie. D'autres marchands en ont à peu près de semblables; il s'en trouve autant dans presque toutes les villes de cette province.

Le propriétaire que je visitais a plusieurs maisons qui, de la cave au grenier, sont remplies de fromages. Il achète au marché ceux qui sont nouvellement fabriqués; il les garde pour leur donner la préparation qui leur manque, les affiner, les faire

sécher; ensuite il les expédie à ses correspondants des diverses parties du monde.

Chaque magasin est une maison à trois étages, formant un carré d'environ quatre toises de large sur douze de long. Chaque étage fait une seule pièce de toute l'étendue de la maison, éclairée par des croisées percées aux deux extrémités. Chaque pièce est divisée par des corps de tablettes portés sur des montants fixés par la tête au plafond de l'étage supérieur et par le pied au plancher. Chacun d'eux a dix-huit pouces de large, et les tablettes sont distantes entre elles de six pouces.

Les fromages sont rangés sur ces tablettes les uns à côté des autres, laissant entre eux un intervalle d'un pouce, afin que l'air les environne et qu'ils ne se touchent pas. On les retourne de temps en temps pour que la partie sur laquelle ils sont posés sèche à son tour; les croisées des extrémités sont ouvertes afin d'établir un courant d'air.

Au bout de quelques jours, lorsque l'enveloppe extérieure a déjà pris de la consistance, on colore les fromages avec une teinture rouge qui me paraît être de l'orcanette, *anchusa tinctorio,* L. Cette substance est tirée de nos départements méridionaux. Elle est envoyée ici sur des linges grossiers qui en ont été imprégnés par l'ébullition et saturés autant qu'il est possible. On trempe ces linges dans l'eau pure échauffée à un degré au-dessous de l'eau bouillante. Alors la teinture quitte le linge en grande partie et se répand dans l'eau. C'est avec cette li-

queur, colorée au point convenable, qu'au moyen d'un pinceau on enduit les fromages dans toute leur circonférence. On les replace ensuite sur les planches, et quelques jours après on leur donne une couche d'huile de navette. Mais cette dernière opération ne se fait que lorsque les fromages approchent de leur dessiccation.

Le temps nécessaire à la dessiccation des fromages varie suivant la saison et la qualité de l'air. Commence-t-elle en hiver, il faut un espace de huit mois; en été, quatre, cinq et six au plus suffisent. On a soin de les retourner par intervalles et de les changer de place; sans cette précaution, ils sècheraient inégalement et finiraient par moisir à la partie sur laquelle ils resteraient posés trop longtemps.

Dans les hivers rigoureux, il arrive que la gelée fait beaucoup de tort aux fromages; elle altère la qualité de la pâte, elle les fend, ce qui occasionne de grandes pertes. Pour remédier à cet inconvénient, on ferme exactement portes et fenêtres; on applique des paillassons devant les croisées; si l'intensité du froid devient trop considérable, on place du feu dans les endroits les plus accessibles à la gelée. En cela même, il faut encore de la prudence, parce que la stagnation de l'air et l'humidité ne sont pas moins à craindre. La dessiccation trop rapide est également dangereuse : l'extérieur sèche tandis que l'intérieur reste humide. Aussi porte-t-on les fromages nouveaux au grenier; on les descend d'étage en étage

jusqu'à ce qu'ils soient en état d'être expédiés pour leur destination.

De Purmerende à Monickendam, le chemin est bien dressé et bordé de deux rangées de grands arbres. A trois quarts de lieue de cette ville, on rencontre une ferme isolée qui offre une apparence de grandeur et d'aisance. C'est une fromagerie. Je ne négligeai pas l'occasion de voir un tel établissement.

Cette ferme est composée de cinq ou six bâtiments séparés les uns des autres, de différentes formes en rapport avec les usages auxquels ils sont destinés. Des fossés remplis d'eau forment l'enceinte qui les contient, ainsi qu'une belle pelouse, un jardin légumier et une espèce de bosquet agreste planté d'arbres à fruits. La maison principale comprend le logement du fermier, de sa famille et de ses serviteurs, l'étable à vaches, la laiterie et la fromagerie. Les autres constructions sont le magasin à fourrages pour la nourriture des bestiaux pendant l'hiver, le toit à porcs, le poulailler et un hangar pour les voitures et les ustensiles de l'exploitation.

Dans l'étable, il y a place pour trente-deux vaches; mais dès que le printemps arrive, que la terre n'est plus couverte de neige, que les eaux se sont retirées et que les herbages commencent à pousser, on met les vaches dans les prairies; elles y restent jour et nuit jusqu'à la fin d'automne; la neige alors les oblige à rentrer sous leur toit, où elles sont placées sur deux rangs, seize de chaque côté.

L'aire sur laquelle reposent ces animaux est formée d'une terre noire argileuse et battue. Une pente est établie de la rigole supérieure, où l'on place la nourriture, à la rigôle inférieure qui reçoit les excréments. La longe qui retient les vaches leur permet de se tenir debout ou couchées; et telle est l'excessive propreté du pays qu'on leur retrousse la queue, pour l'empêcher de se salir dans la rigole inférieure et de salir par suite les autres parties du corps; en outre, on les étrille et on les éponge fréquemment.

On a combiné cette rigole de manière qu'il ne tombe presque jamais de bouse ni d'urine sur la banquette destinée au coucher des animaux. Elle a un pied de profondeur et une inclinaison assez rapide pour faciliter l'écoulement des matières dans des fosses pratiquées au dehors. L'étable est donc toujours propre, d'autant plus qu'il n'y entre point de litière; parce qu'on la regarde comme inutile à la santé des vaches et que la paille serait très-coûteuse dans une contrée qui produit peu de céréales.

Quant à la fabrication des fromages, voici ce que j'appris du fermier, de sa femme et de ses ouvriers :

Trente-deux pintes de lait donnent un fromage de quatre livres.

Une bonne vache laitière du pays fournit en vingt-quatre heures vingt-quatre pintes de lait.

On trait les vaches soit dans l'étable, soit dans les prairies, et pour cela, on se sert de seaux en bois d'aulne ou de hêtre, tenus extrêmement propres;

cette opération a lieu deux fois par jour, le matin et le soir.

Le lait de chaque traite est déposé dans une grande tinette de bois, où on le laisse pendant trois jours. Quelques fermiers écrèment ce lait pour en faire du beurre; mais c'est une supercherie que les honnêtes gens ne se permettent pas, attendu que le fromage de lait écrémé n'est point d'aussi bonne qualité.

Pour que le lait se caille plus promptement, on y emploie de la présure ou du fiel de veau.

Après avoir bien lavé et pétri la partie caséeuse, on en remplit des formes que l'on met sous une presse pour faire sortir ce qui resterait d'eau et de matières séreuses.

Lorsqu'il ne sort plus rien par les trous pratiqués au fond des formes, que la substance caséeuse a pris une certaine consistance, on dépose les fromages sur les tablettes de la laiterie, et l'on répand sur la surface supérieure une légère couche de sel blanc qui se fond bientôt et se mêle dans toute l'étendue de la pâte.

Parvenus au point d'être mis dans le commerce, les fromages sont transportés au marché, où ils sont achetés par des négociants qui, avant de les expédier à leurs correspondants, y ajoutent la dernière préparation que j'ai décrite précédemment.

On fabrique dans la même ferme des fromages pour les juifs : ceux-là ne se distinguent des autres qu'en ce que la présure dont on se sert pour faire

cailler le lait est prise sur des veaux tués par des bouchers de cette religion, suivant les prescriptions de la loi de Moïse. Ils tiennent tellement à ces formalités que ce sont des inspecteurs juifs qui fournissent la présure, à l'emploi de laquelle ils sont toujours présents. Des caractères hébraïques inscrits à la partie supérieure des fromages les font aisément reconnaître.

Cette intéressante propriété appartient à M. de Witt, dont la femme est fille de M. Cliffort, le Mécène du célèbre Linnœus. M. de Witt était établi en France.

Nous fîmes un léger repas de lait et de crème dans l'étable, et assis sur la place même où les vaches couchent en hiver. Ce lieu est plus propre que la plupart des habitations de nos plus riches citadins. Le logement du fermier et de sa nombreuse famille, les meubles et les ustensiles qu'il renferme, tout présente une égale recherche de propreté. Au reste, elle existe partout, jusque chez les plus simples habitants des campagnes. La nourriture habituelle, quoique frugale, doit être bonne à en juger par la taille des individus, par leur vigueur, leur embonpoint et leurs belles couleurs. Nos paysans sont loin de cet air d'aisance et de prospérité.

La ville de Monickendam, située sur les bords du Zuyderzée, ou mer du Sud, est petite et assez fortifiée pour résister à un coup de main. Les maisons, pour la plupart, sont basses, et quoique solides, tellement à surplomb qu'elles effrayent des

yeux qui ne sont pas accoutumés à ce genre de construction. On rencontre cependant quelques beaux édifices, entre autres une église, qui a servi au culte catholique, au fronton de laquelle existe encore la statue d'un moine en contemplation. Le nom de Monickendam signifie *la ville des Moines*. Des écluses, d'un mécanisme très-simple, communiquent à un petit port artificiel qui contient beaucoup de barques de pêcheurs et autres légers bâtiments. De la digue qui le borde, on découvre une vaste étendue de mer et un grand nombre de vaisseaux, qui vont à Amsterdam ou en viennent. Les habitants de Monickendam m'ont paru pleins de politesse et d'affabilité.

Aux portes de la ville est un grand lac dont les eaux sont plus basses que celles de la mer, avec laquelle elles communiquent par une écluse. On côtoie pendant quelque temps les bords d'un beau canal, et après trois quarts d'heure de marche à travers des pâturages couverts de bestiaux, on arrive à Bruck.

C'est un village composé de soixante-douze maisons placées en demi-cercle autour d'une espèce de lac, qui, par des canaux, se décharge dans la mer à une lieue de distance. Les étrangers qui le voient pour la première fois se croient transportés à la Chine ou au Japon, tant il diffère de nos habitations européennes : il a plutôt l'air de l'ouvrage des fées que de celui des hommes. Le costume si simple et même si triste des Nord-Hollandais contraste d'une

manière tellement frappante avec l'élégance de leur logement qu'on est tenté de les regarder moins comme les maîtres que comme les gardiens de la maison. Les descriptions les plus exactes de ce village n'en peuvent donner qu'une idée imparfaite.

Toutes les maisons, isolées et éloignées les unes des autres de quatre, six, huit et dix toises, quelquefois davantage, figurent un carré long dont le haut se termine par un comble triangulaire assez rapide. Elles sont construites en planches parfaitement jointes, peintes à l'huile de diverses couleurs, blanche, noire, jaune ou verte, et n'ont qu'un étage ou deux au plus. Les tuiles de la couverture, également variées, sont vernissées et très-luisantes. La construction repose sur un mur d'appui bâti en briques, porté lui-même par des pilotis, car le terrain est aquatique et mobile. Chaque maison a deux portes, dont l'une sert habituellement, dont l'autre ne s'ouvre que dans deux circonstances bien différentes, à l'époque des mariages et à celle des décès. Cette seconde porte est sculptée, ou peinte et dorée avec autant de luxe que les trumeaux de cheminée et les dessus de portes de l'intérieur de nos appartements même les plus élégants. Les croisées sont grandes, nombreuses, garnies de beaux verres, dont quelques-uns sont teints en couleur de chair, bleu tendre, violet ou amaranthe. On les décore intérieurement de rideaux de gaze à fleurs et d'autres rideaux plus grands de soie avec des dentelles, des franges et des glands qui se relèvent en guirlandes et en festons.

Extérieurement ces croisées sont accompagnées de jalousies et de volets peints pour la plupart en vert.

En avant des maisons, et du côté de la rue, s'offrent des parterres qui ont la largeur de la façade et cinq ou six toises carrées d'étendue. Ils sont dessinés dans le genre gothique, ou plutôt dans un genre particulier et tout à fait extraordinaire. L'art des jardins est extrêmement reculé dans ce canton, et les habitants ne paraissent doués à cet égard ni de connaissances ni de goût; on les croirait au contraire dénués des notions les plus simples de cette sorte d'architecture.

1° Ces parterres présentent quelques arbres taillés en boule, en éventail ou en berceau. Comme, suivant les idées des possesseurs, l'écorce grisâtre des troncs contrasterait trop désagréablement avec les objets qui les environnent, on a soin de les cacher par des gaînes de treillage, par des plantes grimpantes, ou même de les peindre en gris, en blanc ou en vert. On taille les branches une fois, souvent deux ou trois fois par an, pour leur faire prendre la forme qu'on désire ou pour conserver celle qu'on leur a donnée. Ces malheureux arbres ne peuvent pousser dans une direction contraire sans être à l'instant châtiés par l'homme au croissant qui les surveille et semble placé là en sentinelle pour les mutiler de toutes les façons.

2° C'est bien pis pour les arbustes qui garnissent les plates-bandes des parterres. Rien de plus grotesque et de plus bizarre : on en fait des statues,

des quadrupèdes, des oiseaux, des poissons, des êtres fantastiques; d'autres sont transformés en une chasse au cerf; on y reconnaît le cerf, les chasseurs, les limiers et les chiens. C'est ordinairement au buis, à l'if, au troëne qu'on fait prendre ces étranges figures.

3° Les parterres sont festonnés de broderies formant des palmettes, des enroulements assez gauchement dessinés. Si dans les plates-bandes on sème des fleurs de diverses saisons, ces cultures ne font que la huitième ou dixième partie du jardin; le reste est employé en allées de sable ou substances de différentes couleurs.

4° Mais la chose la plus recherchée, à laquelle on attache le plus de prix, ce sont les corbeilles qui décorent ordinairement le milieu ou les quatre angles des parterres. Vous croyez peut-être qu'on met toute son attention à faire un choix des plus belles fleurs, à produire un émail des couleurs les plus vives et les plus brillantes, qu'enfin on cultive de préférence les plantes odorantes qui, à l'époque de la floraison, parfumeraient tous les alentours. Le Nord-Hollandais, qui calcule, trouve toutes ces jouissances trop éphémères; il veut plus de solidité, plus de durée dans l'objet de ses dépenses. Que place-t-il au milieu de ces corbeilles? Des figures de plâtre, de faïence ou de bronze, dont quelques-unes jettent de l'eau en petits filets; et tout le reste du terrain est occupé par un massif sur lequel sont mastiqués de gros grains de verre jaune, bleu, violet, rouge

ou noir, rangés par compartiments comme les dragées dans les boîtes de dessert.

5° La dernière curiosité remarquable sont les balustrades qui séparent les parterres du chemin public ou de la rue, si l'on peut donner ce nom à un passage aussi bien tenu que le sol des appartements les plus propres. Ces balustrades, qui ont de quatre à cinq pieds de haut, présentent une grande variété. La plupart sont en bois scié et varlopé avec autant de soin que les bâtons des plus jolies chaises, à compartiments et pilastres, toutes peintes à l'huile, de toutes couleurs, suivant le goût des propriétaires, et quelquefois revêtues de sculptures bien dorées.

Enfin, à la grandeur près, rien ne ressemble mieux à certains surtouts de table; ces parterres ne servent pas davantage, car, de peur de gâter le sable, on n'y marche jamais.

Il y a derrière les maisons des jardins consacrés presque exclusivement à l'utile. Ceux-ci renferment un choix de bons légumes et de belles espèces d'arbres fruitiers. On y trouve aussi des arbustes étrangers et des fleurs d'ornement. De jolies fabriques, dans le style chinois, servent à prendre le thé, à goûter les douceurs du repos. Ces jardins, entourés de haies vives, sont aussi agréables que les parterres sont monotones et tristes.

L'intérieur des maisons répond à l'extérieur pour l'ameublement et pour les recherches de propreté. Si le goût n'a pas toujours présidé à la façon des meubles, la matière en est souvent précieuse, et ils

sont d'un grand fini pour l'exécution. Ce sont des tapis, des toiles de l'Inde, des tables, des fauteuils, des chaises d'acajou, des dorures, des poêles de fonte sculptés et polis comme de l'acier, des porcelaines, des cristaux, des verreries, quelquefois d'assez bons tableaux. L'arrangement méthodique de tous ces objets, les soins minutieux avec lesquels ils sont entretenus en rehaussent encore le prix.

La propreté est poussée à un tel excès qu'il existe des appartements où le soleil ne pénètre jamais, le jour rarement; les propriétaires ne se permettent d'y entrer que quelques fois dans l'année, en prenant, de crainte de les salir, la précaution de changer de chaussure et de vêtements. Il est rare que cette faveur soit accordée à des étrangers. Nous l'obtînmes cependant d'un habitant qui, jeune encore, possédait une fortune de 10,000,000 de florins. Ce Nord-Hollandais ne se distinguait pas de ses concitoyens pour la mise. Vêtu tout aussi simplement qu'eux, il ne manquait pas de se rendre chaque jour à la Bourse d'Amsterdam pour ses affaires de commerce, comme font tous les habitants de ce village, qui n'ont d'autres propriétés foncières que leur maison et leur jardin. Leurs fonds sont sur mer, dans le commerce, dans les emprunts des diverses nations de l'Europe. Si leur fortune est considérable, elle est souvent précaire.

Les rues de Bruck sont trop étroites pour que deux voitures qui se croisent puissent passer ensemble, et il est des parties où une voiture ne sau-

rait passer. Le sol en est pavé avec des briques, des pierres, des grès et des marbres de différentes couleurs, de manière à former des compartiments en mosaïque aussi unis que commodes à la marche et agréables à la vue. Ce pavé est ratissé, nettoyé, balayé et lavé avec tant de soin et si souvent que la personne la mieux vêtue ne craindrait pas de s'asseoir au milieu de la rue, et que si des aliments venaient à tomber par terre, on pourrait les ramasser et les manger sans dégoût.

J'eus de la peine à m'arracher de cet attrayant séjour, mais il fallait revenir à Amsterdam et repasser par le village de Buyskloot. Le chemin qu'on suit en quittant Bruck est une chaussée élevée que bordent, d'un côté, un canal, et, de l'autre, des prairies, la plupart très-basses, qui, à une époque déjà reculée, n'étaient que des lacs, des étangs et des lagunes d'eau saumâtre. L'industrie active des habitants a tiré ces terrains de dessous les eaux et les a convertis en pâturages où prospèrent des bestiaux nombreux.

Je me promenai, au retour, dans la longue rue qui forme tout le village de Buyskloot et qui a près d'un quart de lieue d'étendue. Je fus de nouveau enchanté de la beauté du coup d'œil : on découvre à la fois et cette langue de terre qui s'avance dans la mer, et la vaste prairie dont les bords sont au niveau des eaux du Zuyderzée, et le port de la ville d'Amsterdam, et les vaisseaux qui naviguent sur le Texel, et le Thé, ou bras de mer qui remonte du côté

d'Harlem, et en face le village de Sardam, fameux par sa population de dix mille âmes, par ses manufactures, ses usines, par le nombre immense de moulins qui l'environnent, plus célèbre encore par le séjour du czar Pierre le Grand, lorsque ce prince y vint apprendre le métier de charpentier.

Le petit voyage que j'avais fait dans la Nord-Hollande était pour moi une source des plus intéressants souvenirs. J'avais vu un pays très-singulier et dont il est impossible de se former une idée d'après de simples descriptions. J'avais été témoin de ce que peut l'intelligence des hommes pour maîtriser la nature. J'avais conçu l'opinion la plus avantageuse des habitants, de la douceur de leurs mœurs, de leur capacité, de leur amour pour le travail. Je me plais à leur rendre ce témoignage : qu'ils disent beaucoup de choses en peu de mots, qu'ils font beaucoup de chemin sans paraître se mouvoir, et qu'ils agissent beaucoup sans qu'on s'en aperçoive autrement que par les résultats.

CHAPITRE XVIII.

Divers établissements d'Amsterdam. — Élèves de la marine. — Hôpital des malades. — Pharmacie. — Hospice des enfants trouvés. — Compagnie des Indes. — Machine appelée Chameau-Corderie. — Population du port. — Moulin à scier les planches. — Hospice des orphelins et des vieillards anabaptistes. — Autre hospice du même genre pour les réfugiés dits Wallons. — Hospice des pauvres vieillards.

Il me restait à voir dans la ville d'Amsterdam plusieurs établissements d'une haute importance et d'une grande utilité. Je commençai par celui des élèves de la marine. Il doit son existence à une souscription faite par des particuliers qui, chaque année, paient une certaine somme relative à leurs facultés. Le but de l'institution est de former des hommes de mer, instruits au moral comme au physique et en état de rendre des services à l'État ou au commerce. Fondé en 1785, cet établissement admit d'abord vingt-cinq élèves, dont le nombre fut porté successivement à cent cinquante.

Les élèves sont pris parmi les enfants de toutes les classes de la société, depuis l'âge de sept ans jusqu'à celui de douze. On y voit des fils de riches négociants, d'officiers supérieurs, même de gouverneurs des colonies, à côté des fils de simples matelots et de pauvres citoyens. L'éducation de ceux-ci est gratuite; les autres paient une modique pension de 12 florins par mois. Mais tous sont vêtus, nourris et instruits de la même manière, sans aucune espèce de distinction.

On leur apprend à lire, à écrire, à compter; on leur enseigne les mathématiques, l'astronomie, le dessin et les langues des peuples avec lesquels les relations commerciales sont les plus fréquentes : voilà pour le moral. L'instruction physique consiste à les former à la manœuvre d'un vaisseau dans toutes ses parties et dans toutes les circonstances où il peut se trouver, au maniement des armes à feu, aux exercices de l'artillerie navale, à la corderie, à la voilerie et au radoub, en sorte qu'ils deviennent capables non-seulement de conduire un vaisseau, mais même, en cas de besoin, de le réparer et de le défendre.

Depuis la fondation de l'établissement, il n'était mort que cinq élèves, dont deux de la petite vérole, un qui se tua en tombant des agrès d'un navire et les deux autres de maladies ordinaires.

Leur habillement est fort simple, peu coûteux, mais commode : des bas de laine, des souliers attachés par des cordons, une grande culotte et une

veste de matelot, en toile grise pour l'été, en drap de même couleur pour l'hiver. Lorsqu'ils font l'exercice ou qu'ils sortent de la maison, ils mettent sur leurs autres vêtements une espèce de veste rouge et fort courte. Autour d'un chapeau rond et de feutre noir est un ruban bleu, large de deux doigts, avec une inscription en hollandais.

La nourriture se compose, pour le déjeuner, de gruau; pour le dîner, de soupe, de pommes de terre, de stock-fisch, de pain de seigle mêlé de froment, de beurre et de fromage; tantôt ce sont des pois, des lentilles ou des haricots. Deux fois la semaine on leur donne de la viande fraîche de bœuf et de mouton, avec des légumes suivant les saisons; à souper, les mêmes aliments; ils boivent de la bière à discrétion.

Un hamac suspendu au plancher d'un grand dortoir, avec un matelas, un drap de chanvre et une couverture de laine, tel est leur lit. Ce coucher ressemble à celui des matelots sur les navires, et pour que l'illusion soit complète, sous chaque hamac est un coffre pareil à ceux où les marins serrent leur petit équipage.

La maison consiste en un grand bâtiment carré-long, à quatre étages.

Au rez-de-chaussée, qui est un peu plus bas que le sol de la cour, sont les magasins, les cuisines, le réfectoire et l'endroit où l'on fait l'exercice au fusil.

Au premier étage, une longue pièce partagée en

deux parties, dont l'une est la salle d'étude, l'autre le dortoir.

Au second, des chambres particulières; l'infirmerie, contenant dix lits fort propres et garnis de linge très-blanc; la pharmacie, approvisionnée en drogues médicinales, liqueurs cordiales, miel, sucre, gelées de fruits acides et savoureux; tout à côté le logement du médecin avec une bibliothèque de livres élémentaires sur l'art de guérir, un assortiment de pièces d'anatomie et des instruments de chirurgie.

C'est au même étage que se trouve l'espace destiné à l'exercice du canon. L'appareil est ingénieux. On a figuré une portion du bordage d'un grand vaisseau de ligne, percé d'un sabord avec son canon de grandeur naturelle; en face de l'orifice de ce canon, à l'extrémité de la salle et en dehors, est un point de mire où visent les élèves. Ils sont dirigés par un habile maître canonnier. Comme l'ajustage est l'opération la plus intéressante, chaque fois que l'élève a ajusté sa pièce à la manière ordinaire, il s'assure si elle est bien vis-à-vis du point de mire en enlevant un tampon qui remplace la culasse; au moyen de quoi la vue se portant dans l'intérieur du cylindre et le point de mire étant d'un diamètre égal ou même un peu plus petit, on peut aisément juger si l'ajustage est exact. Ainsi l'on économise la poudre et l'on obtient le même résultat que si l'on tirait.

Le troisième étage est occupé par les magasins de

comestibles, de meubles et d'ustensiles de toute espèce; ils sont tenus dans le plus grand ordre.

Au-dessus sont les greniers, dont la charpente, légère quoique solide, est faite comme de la menuiserie, et, à ce sujet, je ferai observer que les charpentiers de ce pays sont supérieurs à nos menuisiers, que les menuisiers y travaillent plus proprement que nos ébénistes, et que les ébénistes y sont des artistes véritables qu'on peut comparer à nos horlogers pour le précieux et le fini de leurs ouvrages. Il n'est peut-être pas de peuple au monde qui façonne mieux le bois que les Hollandais.

Les greniers sont surmontés d'une plate-forme de douze à quinze pieds carrés qui sert d'observatoire pour les leçons d'astronomie. De ce point l'œil domine sur une portion de la ville, sur le port, sur le Zuyderzée, sur une partie de la Nord-Hollande et sur le canal qui conduit au Texel.

Dans la salle où s'assemblent les administrateurs de l'établissement on voit, peints à l'huile et de grandeur naturelle, les portraits des amiraux Tromp, père et fils; Ruyter et d'autres hommes de mer distingués par leurs connaissances et par les services qu'ils ont rendus à leur patrie. Nous fûmes reçus dans cette pièce, où, suivant l'usage, on nous offrit du vin de Malaga, des biscuits, du thé et des pipes.

La cour présentait un spectacle extraordinaire : c'était un modèle de vaisseau à trois mâts, muni de tous ses cordages et agrès, et posé comme s'il eût

été sur mer, c'est-à-dire qu'il sortait hors de terre de la hauteur dont le navire surnage sur les eaux. Une soixantaine d'élèves divisés en trois groupes couvraient le pont. A la voix du commandeur, tous se mirent en mouvement, montèrent sans confusion, se dispersèrent sur les huniers, sur les vergues, et se tinrent en position jusqu'au second commandement. Alors on les vit s'agiter et faire toutes les manœuvres qui ont pour objet de mettre un vaisseau sous voile; puis, à un nouveau signal, carguer les voiles avec autant d'ordre que de précision.

Je n'entrerai point dans d'autres détails relativement à tous les exercices, auxquels je n'assistai pas sans le plus grand intérêt. Le dîner des élèves est une chose curieuse. Quinze d'entre eux, c'est-à-dire un par table, vont dans la cuisine chercher la soupe, qui est préparée dans autant de sébiles de bois très-propres. Après qu'ils les ont posées au milieu de leur table respective, un des plus jeunes élèves monte sur un banc et récite à haute voix une prière qui est écoutée tête découverte et avec un respect religieux. Ce sont de même les élèves qui coupent le pain, qui font les parts des mets, qui les distribuent en prenant toutes les précautions pour que personne ne soit lésé. A chaque table est une cruche pleine de bière; chacun se la passe à son tour et y boit selon sa soif.

Après le repas, qui ne dure pas plus de quinze ou dix-huit minutes, un des élèves essuie les cuillè-

res, un autre les fourchettes, un troisième enveloppe le pain dans un linge, un quatrième reporte les sébiles à la cuisine, et un cinquième place les autres ustensiles dans un coffre dont il garde la clef. On balaie le réfectoire, et l'on va prendre une heure de récréation.

Il faut qu'un tel régime soit parfaitement sain, car toute cette jeunesse jouit de la meilleure santé; la fraîcheur et l'enjouement brillent sur tous les visages.

L'économie qui règne dans cette maison est digne de servir de modèle. On n'y trouve que le très-petit nombre de personnes nécessaires au service: un commandant des manœuvres de marine, un maître canonnier, un homme qui préside à la cuisine et un officier de santé. Chaque élève fait à son tour le service domestique. Tout est balayé, lavé; nulle part on ne sent la moindre odeur désagréable.

Comme ils travaillent dans l'établissement beaucoup plus qu'on ne le fait sur les vaisseaux, ils désirent s'embarquer promptement pour finir leur éducation. Plus de soixante étaient déjà entrés dans la marine et y donnaient les plus grandes espérances de bonne conduite et de talents.

La police est faite avec exactitude, d'abord par les instituteurs, qui sont tenus de rendre compte à l'administration, deux fois par semaine et par écrit, des mœurs et de la vie des élèves, de leur assiduité au travail et de leurs progrès; ensuite par les élèves

eux-mêmes, qui s'infligent entre eux le châtiment de leurs fautes. La plus légère est punie de la privation instantanée du ruban bleu qu'ils portent à leur chapeau; une plus grave, par l'affront de manger seul à une table hors de la compagnie de ses camarades. Celui qui en a battu un autre passe sous les verges de la chambrée; on lui donne les étrivières sur les épaules avec de petites cordes. La désertion est punie par la prison. Le plus grand des supplices est d'être renvoyé de l'établissement.

On conçoit bien que le mensonge n'y doit pas être toléré : c'est un vice généralement détesté dans le pays. On n'y connaît pas le besoin de parler sans rien dire ou d'entretenir la conversation par ces jolis contes qui font le charme de la plupart de nos sociétés. Les Hollandais ont la simplicité d'appeler bavards et menteurs ceux à qui nous donnons le titre d'hommes de bon ton et de gens d'esprit. En rencontrent-ils quelques-uns de cette espèce, ils les écoutent très-sérieusement, se lèvent, les saluent et les consignent à leur porte.

Au mois d'août de chaque année, il y a une grande fête dans la maison des élèves de la marine. C'est à cette époque que l'on proclame ceux d'entre eux qui ont été le plus sages, ceux qui ont montré plus de zèle à s'instruire, ceux qui ont fait plus de progrès dans leurs études. Leur récompense est de boire dans un grand widecome d'argent qu'a légué pour cet usage un illustre marin. Ils se croient, par cet honneur, parfaitement payés de tous leurs travaux.

Pour conclure, cette institution honore les hommes qui l'ont établie et qui l'entretiennent; elle est très-utile à la marine, à l'État et aux sciences.

L'hôpital des malades est placé dans un des faubourgs de la ville, du côté du nord. La maison est fort ancienne et paraît avoir appartenu jadis à un monastère. C'est un amas de bâtiments qui n'ont point de liaison entre eux et construits à différentes époques, à mesure que le besoin l'exigeait. Ils sont susceptibles de recevoir trois mille malades, un certain nombre couchés séparément, les autres deux à deux.

Deux grandes divisions partagent ce local, l'une destinée aux hommes, l'autre affectée aux femmes.

Dans la première division se trouvent : 1° une salle pour les blessés; 2° une pour les fiévreux; 3° une pour les individus attaqués de maladies contagieuses; 4° une pour les vieillards; 5° et une pour les personnes affligées de la pierre.

La seconde division renferme : 1° une salle pour les femmes en couche, séparée elle-même en deux parties, l'une pour les nouvelles accouchées, l'autre pour celles qui ne sont pas encore arrivées au terme de leur grossesse : une petite pièce sert au logement de la sage-femme, qui ne sort point de ce lieu et qui est toujours prête à donner ses secours; 2° une salle pour les blessées; 3° une pour les femmes atteintes de maladies non contagieuses; 4° une dernière où l'on traite les petites véroles et les autres affections susceptibles de se communiquer.

A ces salles sont joints des locaux particuliers qui en dépendent, tels que cuisines, buanderies, pharmacie, salle d'opération pour la pierre et pour les fractures, salle des morts, boulangerie, bûcher, enfin tout ce que nécessite le service d'un établissement de cette nature.

Au moment que je le visitais, il ne s'y trouvait que huit cents malades : l'été est la saison où il y en a le moins; en automne et au printemps, on en compte souvent deux mille quatre cents. Je tiens des administrateurs qu'il meurt un malade sur cinq qui entrent dans la maison. Sur ce que je leur témoignai ma surprise d'une pareille mortalité, ils me répondirent que dans ce pays les pauvres ne vont à l'hôpital que lorsqu'ils sont extrêmement malades et que leur état est désespéré.

Le chirurgien qui opérait de la pierre était un jeune homme très-heureux dans ses cures, par conséquent instruit et habile. Sur soixante malades qu'il avait traités dans l'espace de dix-huit mois, il n'en était pas mort un seul.

Les administrateurs m'assurèrent qu'il ne meurt que très-rarement des femmes en couche, et moins ici que dans la ville. Cela est d'autant plus extraordinaire que tout le contraire arrive à l'Hôtel-Dieu de Paris. Rechercher la cause de la salubrité de l'un de ces hôpitaux et de l'insalubrité de l'autre serait une chose très-utile. Ce n'est pas en courant, comme j'étais forcé de le faire, qu'on est à portée d'acquérir des renseignements exacts sur des points de cette

importance. Tout ce qu'on peut faire est de prendre des idées capables d'éveiller l'attention des personnes qui ont du loisir et qui veulent l'employer au soulagement de l'humanité souffrante.

Je crois cependant qu'une sage-femme à demeure, qui ne quitte pas le lit de ses malades, qui, durant quelques mois même avant leur accouchement, les voit chaque jour, étudie leur tempérament et leurs habitudes, doit influer beaucoup sur leur guérison, indépendamment de l'air pur, de la tranquillité, des bons aliments que l'on procure dans cette maison.

Rien de plus singulier que la pharmacie de l'hôpital d'Amsterdam : des médicaments de toute espèce y sont rassemblés de diverses parties du monde. En voyant une si prodigieuse quantité de drogues, je fus tenté de croire que c'était à l'abus qu'on en faisait dans le traitement des maladies qu'on pouvait attribuer l'excessive mortalité qui m'avait effrayé. Mais on me fit observer que la plus grande partie de ces médicaments étaient tirés du règne végétal et qu'ils servaient pour la plupart à l'approvisionnement des vaisseaux qui entreprennent des voyages de long cours. Le soin qu'on a de leur conservation, l'ordre qui préside à leur arrangement, l'extrême propreté du local, sont des choses curieuses à voir.

Ce même ordre, cette même recherche de propreté règnent dans toutes les parties de l'établissement. Pas la moindre odeur dans les salles les plus

remplies de malades. Il n'est pas jusqu'à celle où l'on dépose les morts qui ne soit bien tenue et bien rangée. Avant de mettre les corps dans la bière, on les lave, on les rase, on les enveloppe de linge blanc. Les brancards qui servent à transporter les malades sont commodes et pour les patients et pour les porteurs.

Les salles sont très-élevées et terminées en voûte. Indépendamment des croisées, qui s'ouvrent à volonté, il y a des ventouses placées dans les murs et aux planchers, et des galeries circulaires, tant pour faciliter le service des croisées que pour faire une espèce de plafond aux lits des malades et les abriter du contact immédiat de l'air.

L'hôpital d'Amsterdam est sans contredit un des plus beaux de l'Europe.

Il n'en est pas de même de l'hospice des enfants trouvés de la province de Hollande. Je ne sais si mes yeux, accoutumés à voir partout un ordre et une propreté admirables, étaient devenus plus difficiles, mais il me sembla que je ne reconnaissais pas dans cet établissement le caractère hollandais.

La maison est grande et fort élevée; ses cours sont extrêmement petites, ce qui nuit à la circulation de l'air. Aussi, dès l'entrée, est-on affecté d'une odeur désagréable. Des dortoirs bas, peu aérés, entassés pour ainsi dire les uns sur les autres, occupent les quatre étages du bâtiment. Chacun de ces dortoirs est garni de deux, trois et quatre

rangs de lits, dans lesquels les enfants couchent deux ensemble. Les lits sont malpropres, les draps sales, ainsi que les couvertures.

Mais ce qui prouve surtout le vice de l'administration, celui de la localité, ou bien la mauvaise qualité des aliments, c'est la figure de ces pauvres abandonnés : elle est en général maigre, jaune, pâle et triste. Aucun ne sourit à l'approche des étrangers. Peu s'amusaient dans les cours et les dortoirs; personne qui les surveillât. La physionomie des maîtres et maîtresses de chambrée avait quelque chose de maussade et de sinistre que nous n'avions remarqué nulle part ailleurs; tout semblait d'accord pour inspirer la tristesse et le dégoût dans ce séjour de misère.

Une chose me fit horreur : c'est un instrument de punition qu'on me montra comme un objet de curiosité. J'avais parcouru avec rapidité les dortoirs; j'arrivai dans une salle où un grand nombre d'enfants étaient rangés sur des gradins, la tête découverte et un livre à la main. D'une estrade placée vers le milieu, un pédagogue, en robe de chambre, dominait l'assemblée. Il m'expliqua qu'il enseignait à lire et à écrire, mais qu'il avait bien de la peine, parce que ses élèves étaient de mauvais sujets qui ne s'appliquaient pas, enfin qu'il n'en pouvait rien faire, malgré les corrections dont il usait très-fréquemment. A cette occasion, il me fit voir une espèce de chevalet sur lequel on étendait les enfants en leur arrêtant la tête, les pieds et les mains au moyen

de colliers et de courroies; dans cet état, il les fustigeait tout à son aise. Pour me faire concevoir la bonté de son instrument de supplice, il y fit mettre un enfant, qui se laissa martyriser. Révolté d'une telle barbarie, qui, je crois, n'est en usage dans aucun autre lieu, et plus encore de la joie imbécile et féroce avec laquelle cet homme nous en démontrait les effets, je ne pus m'empêcher de lui dire qu'une éducation de ce genre était bien propre à rendre ceux qui la recevaient susceptibles de commettre tous les crimes; et je quittai cette maison avec plus d'empressement que je n'y étais entré.

Voici les raisons qu'on me donna de sa mauvaise organisation. 1° C'était une très-ancienne fondation, qui datait d'une époque où les lumières étaient encore peu répandues. 2° Les revenus affectés alors à l'établissement étaient devenus insuffisants dans un temps où les choses nécessaires à la vie avaient doublé de valeur. 3° Le nombre des enfants trouvés, dont le maximum, lors de la première institution, était de 1,000 à 1,200, s'élevait à présent à 2,500, ce qui forçait de les nourrir moins bien et de les faire coucher deux à deux. 4° Enfin, les administrateurs, choisis dans une classe peu éclairée, ne remplissaient que très-superficiellement leurs fonctions. J'en avais eu la preuve en demandant à quelques-uns d'eux les renseignements les plus simples, qu'ils n'avaient pu me donner.

Toutefois, comme il est juste de parler à charge et à décharge, je dois dire que les cinq sixièmes

de ces enfants étant le fruit de l'union de gens mal sains ou de personnes plongées dans la plus grande misère, il est assez naturel qu'ils soient en général d'une complexion délicate et cacochyme. Mais cela ne justifie pas les vices de l'administration.

Pour me distraire des idées noires que j'emportais de l'hospice des enfants trouvés, j'allai visiter les possessions de la Compagnie des Indes.

Cet établissement, placé à l'une des extrémités de la ville, du côté de l'est, sur un des points du port d'Amsterdam et à peu de distance du Zuyderzée, consiste en de vastes chantiers approvisionnés de tous les bois nécessaires à la construction des vaisseaux, en une corderie des plus considérables de l'Europe et en magasins pour renfermer les marchandises de toute espèce annuellement apportées des différentes parties du monde. Dans la maison qui y est jointe, nous fûmes reçus par plusieurs des principaux membres de l'association. Parmi les modèles de machines propres à la marine et dont les inventeurs ont fait hommage à la Compagnie, je vis avec plaisir celle qu'on appelle *chameau.* Elle sert à faire passer sur les bas-fonds qui se rencontrent dans le Zuyderzée les vaisseaux lourdement chargés et les fait arriver jusque dans le port d'Amsterdam. Cette machine, d'une conception simple, est d'une construction compliquée et très-coûteuse. Elle a pour but d'augmenter le volume latéral des vaisseaux dont la carène est trop profondément enfon-

cée dans l'eau pour passer sur des bas-fonds.

On a donc imaginé deux sortes de radeaux qu'on approche des navires qu'on veut soulever; ils s'y adaptent intimement et les enlèvent de plusieurs toises au-dessus du niveau où leur charge les fait plonger. Ils s'enfoncent jusqu'à la profondeur de la carène au moyen de soupapes qui y laissent entrer l'eau. On les identifie au vaisseau en unissant ces trois masses avec des chaînes et des cordages; ensuite, des hommes placés sur les deux points les plus élevés des chameaux ferment les soupapes qui donnaient entrée à l'eau de la mer, que l'on fait sortir par le jeu de pompes pratiquées dans toute l'étendue de la partie supérieure des deux radeaux. A mesure que l'eau se vide, toute la masse monte; on la remorque à la voile et à la rame, et on la fait passer dans des endroits où il ne se trouve pas plus de cinq pieds d'eau. Lorsqu'elle est parvenue dans le port, on sépare les chameaux du navire, et on le laisse descendre à la profondeur que lui fait prendre sa charge.

La corderie est un bâtiment d'une telle longueur qu'un homme placé à l'une des extrémités et vu de l'autre ne paraît pas plus grand qu'un enfant de six ans. La largeur est d'environ quarante-huit pieds. Il n'est éclairé que par des croisées ouvertes d'un même côté. Cette vaste pièce semble partagée en deux par une ligne de piliers placés au milieu pour soutenir le plancher : ce qui fait un double atelier pour la corderie.

Tout immenses que sont les magasins, ils suffisent à peine à contenir les marchandises aux jours de la splendeur du commerce hollandais. Divisés en plusieurs parties, l'une renfermait la cannelle, l'autre le girofle, une troisième la muscade et le poivre, la quatrième le thé, et la cinquième les porcelaines de la Chine et du Japon. Chaque espèce de substance végétale était rangée suivant les années de la récolte, avec des étiquettes indiquant l'année, le lieu, la quantité.

Les chantiers occupent plusieurs arpents de terrain, de même que le bassin destiné à la construction des vaisseaux et le canal qui les conduit à la mer. Sous l'eau sont les bois de *brin*, ceux qui n'ont point été équarris ou débités en planches. Les Hollandais prétendent que ces bois, plongés dans des eaux fangeuses, acquièrent de la qualité; cette opinion est si générale qu'il faut bien qu'elle soit fondée, car ce peuple entend parfaitement ses intérêts. Des hangars particuliers sont destinés aux travaux les plus délicats, tels que les canots, les petites barques, les ustensiles et les meubles de l'intérieur des navires.

Mais au moment où je parcourais ces beaux ateliers, ils étaient privés de ce qui leur donne la vie et le mouvement. La cessation du commerce, interrompu par la guerre, avait fait licencier les ouvriers, et les chantiers qui en occupaient souvent plus de deux mille en comptaient alors tout au plus une centaine. Combien un pareil tableau ne doit-il pas

faire détester et maudire le fléau que suivent tant de désastres et de calamités !

En quittant l'établissement de la Compagnie des Indes, j'entrepris de parcourir toute l'étendue du port d'Amsterdam, depuis ces chantiers jusqu'à l'autre extrémité de la ville, c'est-à-dire dans un espace d'environ trois quarts de lieue. Cette traversée me fournit l'occasion de distinguer trois nations différentes. D'abord, le peuple qui environne les chantiers est composé d'ouvriers charpentiers, serruriers, cordiers, voiliers, calfats, matelots, etc. Comme cette classe d'hommes utiles languit faute de travail, ils sont tristes et mécontents ; souvent il s'élève entre eux des querelles. Les maisons qu'ils habitent sont petites et basses, plusieurs accompagnées d'un jardin très-resserré. Les rues sont garnies de monde, surtout d'enfants qui paraissent forts, bien portants et de figure agréable.

Le quartier qui correspond au centre de la ville est habité par des marchands de toute sorte, des mariniers, des négociants et des aubergistes qui logent les gens de mer. Ceux-ci ont plus de civilisation ; leurs mœurs se rapprochent davantage de celles des autres habitants d'Amsterdam. Leur mise est plus recherchée ; ils paraissent jouir de plus d'aisance : aussi sont-ils plus gais et moins querelleurs que les premiers.

L'autre tiers de la ville qui longe le port est occupé par des pêcheurs et des vendeurs de poisson frais. On dirait une autre espèce d'hommes. Ils ont

la taille plus haute; l'habitude des travaux rudes et violents les rend vigoureux; ils sont moins sensibles et moins polis, par la raison que, perpétuellement aux prises avec l'élément sur lequel ils passent la plus grande partie de leur existence, leur sentiment est émoussé. Les femmes sônt taillées en force, et plusieurs peuvent passer pour belles. Elles sont peu accessibles à la séduction; pour leur plaire, il faut avoir adopté, avec leur état, le costume et les manières de ceux qui l'exercent.

Monté sur la plate-forme d'un moulin, je découvris toute cette partie de la mer depuis Harlem jusque fort avant en descendant vers le Texel. En face, j'avais devant moi la Nord-Hollande et je dominais sur le village de Sardam. Du côté de la terre, on voit la ville de Harlem, plusieurs autres villages et hameaux, ainsi qu'un grand nombre d'habitations répandues dans une vaste et plane campagne.

Je revins de cette course par le boulevard extérieur, que rendent extrêmement varié la quantité de maisons de plaisance qui le bordent, presque toutes entourées de jardins plus ou moins décorés de bosquets, de kiosques, de fabriques, de vases et de statues. Ce n'est pas sous ce dernier rapport que brillent les Hollandais; on ne rencontre pas chez eux une statue de bon goût et d'une belle exécution, à moins qu'elle n'y ait été apportée d'Italie ou d'autres pays étrangers.

Je remarquai dans un moulin à scier les planches

quelques différences avec celui que j'avais examiné aux environs de Rotterdam. Ici la pièce de bois est portée sur un châssis qui avance en même temps que la scie passe et par le même mouvement. De plus, au lieu de faire arriver par un mouvement graduel et long les pièces de bois qu'on destine à être sciées, on les place sur le châssis instantanément et au moyen d'un rouage adapté au moulin et que le vent fait marcher ainsi que le reste de la machine. Ce moulin, quoique d'une construction plus légère et moins dispendieuse que l'autre, fournit quarante traits de scie du même coup.

Une visite que je fis à l'hospice des orphelines anabaptistes et des vieillards de la même secte effaça par une impression toute contraire la sensation désagréable que j'avais éprouvée à l'hôpital des enfants trouvés. Si le malheur habite celui-ci, l'autre semble l'asile du bonheur.

Les jeunes personnes, très-proprement vêtues, montrent plus de vivacité que n'en ont ordinairement les autres Hollandais du même âge, signe non équivoque de leur bonne santé, et par conséquent de l'excellent régime de cette maison. Elles y sont admises dès cinq ans; on leur apprend tout ce qu'il faut qu'elles sachent pour devenir filles de boutique, marchandes et mères de famille. Lorsqu'elles en sortent pour se marier, ce qui arrive souvent, on leur donne un trousseau et une petite dot. On assure qu'elles récompensent la société de ses soins par la sagesse de leur conduite, par leur intel-

ligence des affaires du ménage et par la pureté de leurs mœurs.

Le matériel de l'établissement répond à ce qui concerne l'éducation. Dortoirs, salles d'étude, lieux de travail, tout est tenu avec la plus grande propreté et le plus grand ordre.

Il en est de même du corps de logis distinct où sont admis les vieillards; un petit jardin sépare les deux bâtiments et suffit pour empêcher que le mouvement d'une jeunesse un peu vive ne nuise au repos de la vieillesse. Chaque individu a sa cellule particulière, où il trouve les meubles nécessaires à ses habitudes.

Dans le voisinage est un autre hospice du même genre, également affecté aux orphelins de l'un et de l'autre sexe des réfugiés français dits Wallons et aux vieillards qui ont la même origine. Cette maison m'a paru plus sérieuse que la première, mais aussi parfaitement administrée. Les enfants, les vieillards sont bien vêtus, bien nourris, bien logés, bien portants et ont tous l'air d'être satisfaits de leur sort. Je reconnus dans presque toutes les personnes les traits des Français dont ils descendent et que la révolution de l'édit de Nantes força de s'expatrier. Cette mesure fatale priva la France d'une population industrieuse et dissémina dans l'Europe les éléments de nos sciences et de nos arts, qui ont si bien prospéré en Hollande qu'ils en paraissent un produit indigène.

Plusieurs personnes de l'établissement, entre au-

tres l'économe, parlaient très-bien français; tous regrettaient la France et son heureux climat tant vanté par leurs pères : le sang français qui coulait dans leurs veines les rendait sensibles à la gloire et surtout au bonheur de leur ancienne patrie.

En effet on n'aime jamais tant son pays que lorsqu'on en est éloigné. Il semble que plus la distance est grande, plus les sentiments de confraternité s'avivent, pour ainsi dire, envers les compatriotes que l'on rencontre. Cette affection est d'autant plus expansive que les caractères et les usages du peuple chez lequel on voyage sont plus différents. Je ne sais si c'est prévision locale, mais je n'ai jamais mieux connu, mieux apprécié les qualités des Français que lorsque j'en ai pu faire la comparaison avec celles des nations étrangères, et ce qui m'a surtout confirmé dans mon opinion, c'est qu'en général elle était partagée par les femmes qui leur appartenaient.

Le dernier établissement public que je visitai à Amsterdam fut l'hospice consacré aux pauvres vieillards de cette ville. C'est une grande et belle maison, composée de quatre corps de bâtiments, au milieu desquels se trouve une vaste cour. L'architecture en est moderne, simple et de bon goût.

Dans les différents corridors sont pratiquées une foule de petites chambres à deux lits, destinées à deux personnes du même sexe, du même âge, à peu près du même tempérament. Ce sont elles qui se choisissent l'une l'autre; elles se rendent ré-

ciproquement service, soit pour les soins de propreté, soit pour les secours les plus urgents dans les indispositions passagères.

On a tellement cherché les moyens de rendre la vie douce et agréable à ces pauvres vieillards, qu'indépendamment des meubles indispensables, il y a dans chaque chambre jusqu'à des effets de luxe et de pure fantaisie.

Quoique le bâtiment des hommes soit séparé de celui des femmes, ils ont les uns et les autres des salles communes où ils se réunissent en compagnie, les hommes pour fumer, les femmes pour faire la conversation.

Les réfectoires, également distincts, occupent de vastes salles au rez-de-chaussée. Deux grandes tables, accompagnées de bancs, en occupent toute la longueur. J'assistai au souper des femmes. Il consiste en un potage au riz, des pommes de terre cuites à l'eau, du beurre et du fromage. La nappe était fort blanche, et devant chaque personne on voyait des assiettes et des couverts très-propres. Les vieillards incommodés ou qui ne veulent pas descendre au réfectoire sont servis dans leur chambre.

Point d'uniforme pour l'habillement ni des hommes ni des femmes. Chacun est mis suivant son goût.

Cette maison est susceptible de recevoir plus de six cents personnes. Au moment où je la vis, le nombre n'excédait guère deux cents.

Malgré le désir que j'avais de revoir ma famille,

je n'aurais pas été fâché de rester encore quelque temps à Amsterdam, afin d'observer avec moins de rapidité plusieurs établissements qui tiennent au bonheur de l'humanité et au perfectionnement des arts. Pour recueillir des renseignements exacts sur toutes ces choses, il faudrait les examiner à différentes reprises et suivre avec attention les détails de leur organisation particulière. Je n'ai fait que les indiquer.

Je ne puis quitter la Hollande sans insister ici sur le sentiment d'admiration dont j'ai été pénétré en la parcourant. Quel pays! Pour s'en former une idée exacte, il faudrait le voir longtemps et dans les différentes saisons de l'année. Ce sont les habitants qui ont tout créé; tout se conserve uniquement par leur industrie aussi active que laborieuse; tout inspire la plus haute estime de leur patience, de leur savoir, je dirai même de leur génie, car il en fallut pour construire ces digues immenses, ces villes majestueuses, cette multitude de canaux qui protégent, décorent, fertilisent et vivifient un terrain qui n'était autrefois qu'un marais fangeux. On ne peut faire un pas sans y rencontrer matière à des observations d'agriculture et d'économie politique, rurale et domestique. Prés, bois, chemins, instruments, outils, machines, tout est simplifié, embelli, perfectionné.

CHAPITRE XIX.

Départ d'Amsterdam. — Gorcum. — Waahl. — Dunes. — Breda. — Routes. — Anvers. — Alost. — Gand. — Courtray. — Lille. — Système de culture de l'Artois. — Jachères. — Arras. — Réflexions sur la population et l'agriculture. — Péronne. — Tourbe. — Marché-le-Pot. — Maître de poste. — Conclusion et portraits.

Je traversai, à mon retour, plusieurs villes par lesquelles j'avais passé en me rendant à Amsterdam. Je ne parlerai que de celles qui étaient nouvelles pour moi. Gorcum fut de ce nombre : c'est une place fortifiée, environnée de fossés pleins d'eau qui peuvent inonder le territoire à une grande distance. Les rues, assez droites, larges et propres, sont bordées de jolies maisons, dont les plus hautes n'ont que trois étages. Elles sont encore à surplomb, comme dans beaucoup d'autres villes de ce pays : chose bizarre à l'œil, et qui pourtant ne paraît pas nuire à la solidité, car j'ai remarqué plusieurs de ces maisons qui portaient la date de 1680 et qui n'offrent aucune lézarde. J'ai vainement demandé

la raison de ce genre de construction; personne ne m'a donné de solution satisfaisante. Une autre singularité des édifices de Gorcum, c'est que, placés à côté les uns des autres, ils sont cependant isolés par un vide qui a quelquefois moins de six pouces. Presque tous sont bâtis en briques de peu d'épaisseur, avec des frontons sur la rue, formant l'escalier, comme dans la plupart des villes de la Hollande et de la Belgique. L'hôtel de ville se distingue par sa gentillesse et donne sur une place assez belle.

Le Waahl, qu'on passe sous les murs de Gorcum, est large six fois comme la Seine dans Paris vis-à-vis du boulevard de la Salpétrière. La marée s'y fait sentir, et il n'est pas rare d'y voir beaucoup de vaisseaux à la voile. C'est la réunion de la Meuse et du Rhin qui forme ce fleuve, aussi beau que ses rivages sont agréables et riants.

Une digue les longe dans un espace de terrain assez considérable, qui donne l'idée des *Palus-Meotides*. Après la ville de Capelle et le village d'Ostrale commencent les dunes couvertes de bruyères, dont une partie a été défrichée et ensemencée en pins sauvages de différents âges et par conséquent de différents degrés de hauteur. Les plus anciens pouvaient avoir de trente-six à quarante-cinq pieds. Sur le bord du chemin, parmi les bruyères vulgaires qui font tapis, on trouve le *saule satiné des dunes*, l'*erica tetralix*, le *spartium purgans*, et aux environs des habitations quelques pièces de sarrasin de Tartarie.

A Breda, le palais du stathouder attira mon at-

tention, non par la beauté de son ordonnance, les bâtiments sont anciens et de mauvais goût, mais par sa masse et son étendue. Il est accompagné de jardins, de promenades ombragées et d'assez belles pièces d'eau. Cette ville est très-forte, ses rues sont larges, bien bâties et très-peuplées.

C'est à quelque distance de là qu'après avoir traversé de nouvelles bruyères, on retrouve le pavé. J'en avais presque perdu l'usage depuis mon entrée dans la Hollande; non que ses chemins de terre ne soient souvent préférables aux chaussées pavées; mais ils sont quelquefois si étroits que deux voitures n'y peuvent passer ensemble, et que, pratiqués sur des digues élevées et sur des terrains de limon, de tourbe ou de sable, ils offrent une marche lente et pénible au voyageur.

L'indifférence des Hollandais pour la beauté et la solidité de leurs routes vient de ce qu'ils font tous leurs charrois par eau sur les fleuves, les rivières et les canaux dont le pays est coupé. Pour se transporter d'un lieu à un autre, ils se servent de voitures si légères qu'elles impriment à peine sur le sol la trace de leurs roues. Les postillons, en général fort adroits, parlent à leurs chevaux, mais ne les fouettent presque jamais; ils leur donnent souvent à boire et à manger : en cela bien différents des nôtres, qui frappent perpétuellement ces animaux et les laissent à la porte des cabarets où ils s'arrêtent pour se rafraîchir eux-mêmes.

Anvers m'a semblé une des villes les plus consi-

dérables de la Belgique après Bruxelles. Ses fortifications sont défendues par des fossés pleins d'eau. On y voit de beaux hôtels, de grandes rues bien percées, des places publiques spacieuses. Les maisons y sont bien bâties, la plupart à deux étages, sans comprendre le rez-de-chaussée. L'hôtel de ville est un édifice d'importance, mais ancien et d'une architecture peu intéressante. La cathédrale présente un beau vaisseau supporté par des colonnes et enrichi de superbes tableaux, dont cinq ou six sont des chefs-d'œuvre de Rubens, entre autres la fameuse *Descente de Croix*. La tour qui domine cette église est remarquable par sa hauteur non moins que par l'élégance de son architecture gothique. Commencée en 1252, la construction n'en fut achevée qu'en 1424.

Parmi les autres églises d'Anvers, on distingue celle de la paroisse Saint-Jacques; c'est là qu'est enterré Rubens, dans une chapelle toute de marbre, construite aux frais du chanoine Van Parys, oncle du comte Respani et parent de l'illustre peintre. Le devant de l'autel est un tableau où Rubens a représenté ses trois femmes et ses enfants et s'est peint lui-même sous la figure de saint Georges. Sur le haut de l'autel, on voit une statue de la vierge en marbre blanc, ouvrage du célèbre Quesnoy, et que Rubens apporta de Rome.

Dans l'église de l'abbaye de Saint-Michel, le tableau du maître-autel est aussi de Rubens; il fut fait en treize jours à l'endroit où il est placé. Il re-

présente l'adoration des Mages. Un autre tableau peint par Quélin, et qui a pour sujet les vendeurs chassés du Temple, est le plus grand de tous ceux que possède la Flandre. Il est composé dans le genre de Paul Véronèse. C'est Quélin qui a peint également le réfectoire de cette abbaye. Parmi plusieurs portraits sont ceux de Teniers et de sa famille, de Jean Calvin, de Quélin et de son frère, sculpteur qui s'est rendu fameux par les ouvrages en marbre dont il a décoré l'hôtel de ville d'Amsterdam. Ce réfectoire a quatre-vingt-dix pieds de long sur vingt-sept de large. L'abbaye de Saint-Michel fut fondée en 1124.

La place de Mer, à Anvers, est un carré long de cent toises sur quarante de largeur.

Un fleuve magnifique borde la ville d'un côté, l'Escaut, sur lequel voyagent un grand nombre de barques et de petits vaisseaux à la voile. Avant que les Hollandais en eussent intercepté la libre navigation, Anvers jouissait d'un commerce très-florissant.

La vue des châteaux et des vastes jardins tout près desquels de nombreuses chaumières tombent en ruines, les essaims de mendiants qui, dans les villages, assiégent les voyageurs, offraient un contraste frappant avec le tableau de la Hollande. Là, point de superbes châteaux, mais aussi point d'habitations en ruines; rien qui ressente l'ostentation, rien qui encourage la mendicité. Pourrait-elle exister dans un pays où des ateliers de toute espèce

fournissent de l'ouvrage aux individus qui en manquent, où tout le monde est forcé de contracter de bonne heure l'habitude du travail, où chacun, se suffisant à soi-même, se croirait déshonoré d'être à la merci de ses semblables?

Il n'est qu'un cas où les habitants de la Hollande se permettent d'accepter des bienfaits, c'est lorsque, devenus vieux et infirmes, ils ne peuvent plus gagner leur vie en travaillant. Alors le gouvernement ou des associations philanthropiques ont pourvu à ces nécessités d'une manière aussi noble que généreuse et qui n'a rien d'avilissant pour les pauvres. C'est ainsi qu'on voit dans presque toutes les villes des hospices ouverts aux orphelins, aux invalides et aux vieillards, et dans lesquels logement, nourriture, vêtement, instruction, tout est judicieux, commode, utile et même agréable.

Depuis Bruxelles jusqu'au village d'Asche, on rencontre un bon terrain bien cultivé, garni d'habitations de plaisance qui appartiennent aux riches particuliers de cette ville. Le paysage, onduleux, sans cependant offrir des élévations considérables, satisfait d'autant plus la vue qu'il contraste avec la monotonie des plaines de la Hollande. D'Asche à Alost, le sol est à peu près le même. Alost est une jolie ville située sur les bords d'une petite rivière dont les habitants se servent pour faire blanchir des toiles sur les prés. La rue principale est large et bien bâtie. On porte à 10,000 âmes la population, composée de beaucoup de gens fort aisés.

N'ayant pu m'arrêter à Gand, tout ce que je dirai de cette ville, c'est qu'elle m'a paru plus vaste que peuplée. Les deux faubourgs que je traversai ne sont point agréables; les maisons en sont petites, basses, sales et écartées les unes des autres. Elles ont l'avantage d'être accompagnées de grands jardins. L'intérieur de la ville contient de belles rues et d'assez beaux édifices.

Après le village de Saint-Éloy, le sol change, il devient sablonneux; les cultures, clair-semées, y consistent en seigle, orge et avoine; peu de froment, grand nombre de bois taillis et de belles plantations de chênes.

Des fortifications de Courtray il ne restait que de larges fossés pleins d'une eau qui sert au blanchiment des toiles, dont cette ville fait un grand commerce. La place sur laquelle s'élève l'hôtel de ville est vaste, de forme régulière, bien pavée et bordée de maisons très-anciennes bâties dans le genre gothique.

A quelque distance de Menin, qui n'offre rien d'intéressant, on trouve l'ancienne barrière qui séparait le territoire français du territoire autrichien. Delà jusqu'à Lille se présentent de nombreuses cultures de céréales, de tabac, de pommes de terre et de betteraves pour la nourriture des bestiaux. Ici l'on aperçoit une différence sensible dans la population : elle est plus petite, plus maigre que celle de la Belgique, mais les hommes sont plus vifs, plus actifs, les femmes ont en général plus de gentillesse.

La vue extérieure de Lille est imposante; ses fortifications, construites par Vauban, ont beaucoup d'étendue et sont entretenues avec grand soin. La citadelle, qui domine la ville, la masse de bâtisses qui l'accompagnent, les arsenaux, l'hôpital, les églises, dont plusieurs ont des clochers très-élevés, rendent l'aspect de cette place fort intéressant. Ses rues, larges, droites, bordées de maisons très-bien bâties, des magasins garnis de toute sorte de marchandises, ne dépareraient point les beaux quartiers de notre capitale. L'hôtel de ville est un grand édifice, mais son architecture n'offre rien de remarquable.

La citadelle ressemble à une petite ville, divisée en plusieurs rues qu'habitent les femmes des militaires de la garnison; on y trouve des boucheries, des boulangeries et quantité d'autres boutiques. On n'entrait dans cette forteresse qu'en vertu d'un ordre du commandant.

En face est une esplanade assez vaste pour y faire manœuvrer dix mille hommes. Malheureusement cette belle place était encombrée de tas de terre, de boue et d'immondices. Je ne pus m'empêcher de dire que, si elle appartenait aux Hollandais, elle deviendrait une promenade charmante au lieu d'être un cloaque infect.

De nombreuses voitures de place circulent dans la ville et ont plus l'air de nos carrosses bourgeois que de nos fiacres.

Le canal qui passe dans Lille est large, rempli

de belles eaux qui sont retenues par des écluses et couvertes de bateaux venant de la Belgique ou se disposant à y aller.

De la route on distingue une excellente qualité de terre, franche, de couleur jaune, grasse et un peu sablonneuse, assise sur un lit calcaire qui se découvre en plusieurs endroits. C'était pour la première fois que j'apercevais des bancs calcaires depuis ma sortie de Hollande. Des bords du Zuyderzée jusqu'ici je n'avais rencontré que des tourbes, des sables de mer très-fins et des terres argileuses qui deviennent plus ou moins fortes à mesure qu'on approche de la Belgique. Sur les confins de la France, en gagnant l'Artois, le sol est tout à la fois argileux, sablonneux et plus ou moins mêlé de parties calcaires.

Le régime de culture tient beaucoup de celui des Pays-Bas; il est très-bon, point de jachères, beaucoup de variété dans les semences, céréales, choux rouges, pavots, sainfoins, luzernes. Les champs de pavots en fleur ressemblent à des parterres émaillés des couleurs les plus vives, parmi lesquelles domine celle de lilas. C'est de la graine de pavot que l'on tire ce qu'on appelle huile d'œillette.

Je ferai remarquer encore que depuis Amsterdam jusqu'à Arras on monte toujours insensiblement, pour ainsi dire par escaliers dont chaque marche est un peu inclinée avec des redans très-prononcés. Ainsi la Hollande fait la première marche; la Belgique, la seconde; la Flandre, la troisième; et l'Ar-

tois, la quatrième, près Arras. Il est bon d'observer que je ne prétends pas parler de toutes les sinuosités que forme le terrain, mais seulement des principales, qu'on distingue par des lignes qui coupent l'horizon dans de grandes étendues.

Dans l'Artois commence le régime des jachères avec tous les inconvénients qui en résultent. A peu près le quart des terres sont incultes, et le reste n'est pas très-bien cultivé. Il est vrai qu'elles sont d'une nature sablonneuse, graveleuse et maigre, mais combien d'autres pays, dont le sol n'est pas meilleur, donnent cependant des produits plus considérables! A quoi l'attribuer, si ce n'est à une culture plus soignée et dirigée avec plus d'intelligence?

Arras est une assez grande ville, bâtie en pierres calcaires et en briques. Les plus anciennes maisons, comme en Belgique, ont leurs frontons en escalier. Elles sont à un, deux et trois étages. Les rues sont pavées en grès, quelques-unes larges et droites, le plus grand nombre petites, sinueuses, étroites et malpropres.

Cette cité renferme trois places publiques. Sur la première, celle du Marché, se trouve l'hôtel de ville, vieux bâtiment d'une architecture bizarre. La seconde, qu'on appelle la Grande-Place, est superbe. Son étendue peut égaler celle du jardin du Palais-Royal à Paris. Les maisons qui l'entourent sont uniformes, à trois étages, et constituent par en bas une galerie couverte que supportent des colonnes; pour dernier point de ressemblance avec le Palais-Royal, ce

sont des boutiques qui composent le fond de cette galerie.

La place de la Comédie, la plus petite des trois, est malheureusement trop célèbre par les exécutions atroces qu'y a fait faire Joseph Lebon.

Arras est la patrie de Joseph Lebon, de Robespierre, de Damiens! Quels monstres pour une seule cité!

Parmi les monuments qu'elle renferme, on distinguait de très-belles églises, dont on avait fait des magasins, et l'abbaye de Saint-Waast, qui appartenait à l'ordre de saint Benoît, maison aussi vaste que magnifique, bâtie en pierres de taille et d'un très-beau genre d'architecture. Elle était alors convertie en hôpital militaire.

A voir les femmes, les filles et les enfants travaillant, en dehors de leurs portes, à différentes espèces de dentelles, on juge que cette fabrication est pour cette ville un objet de commerce assez considérable.

Entre autres singularités, en voici une que je ne dois pas omettre. Un des postillons qui nous conduisit sur cette route comptait entre ses pères, ses frères et lui 119 ans de service comme soldats dans le même régiment.

La route continuait d'offrir à notre vue le système des jachères, preuve de l'imperfection de la culture et du manque de bras et de bestiaux. Elle me parut cependant plus variée, parce que les terres devenant de plus en plus maigres et sablonneuses, on avait

planté du bois en plusieurs parties. Je rencontrai des gens occupés à échardonner dans la campagne. C'étaient des vieillards, des femmes et des enfants, point de garçons de l'âge de 20 ans. Tous avaient été enlevés par les réquisitions. Comme la même chose avait lieu par toute la France, il en devait résulter une disproportion avec le nombre des filles à marier, par conséquent une diminution sensible dans la population; car, d'après les calculs les plus dignes de foi, il naît plus de filles que de garçons, et il périt un plus grand nombre de ceux-ci par la guerre, surtout par l'intempérance; d'un autre côté, le goût du célibat est plus commun parmi les hommes que parmi les femmes.

Au reste, je pense avec plusieurs agronomes que ce n'est pas l'excessive multitude des hommes qui fait la gloire et le bonheur des États. Une population bien constituée, robuste de corps, saine d'esprit, active, intelligente, laborieuse, proportionnée à l'étendue du territoire, voilà ce qui fonde et assure la force et la prospérité des empires. Une population immense, pressée sur un trop petit espace, ne peut être que faible, souffrante, corrompue, remuante et difficile à gouverner : d'où il suit qu'étant malheureuse, elle est plus susceptible de devenir la proie du premier intrigant qui lui fournira ou seulement lui promettra du pain et des plaisirs. Un bon gouvernement doit donc moins diriger ses lois vers la multiplication de l'espèce que vers son amélioration; si cette population est bonne, elle multipliera

suffisamment et trouvera les moyens de subvenir à ses besoins.

Pour opérer un tel bien en France, il suffit de laisser à l'agriculture la plus grande liberté possible, d'étendre son domaine par une seule faveur, celle qui lui procurera des genres de végétaux et des races d'animaux perfectionnés par la culture et l'éducation, ainsi que des espèces nouvelles douées de qualités et de propriétés différentes. Qu'on ne tombe pas dans la faute de vouloir protéger les manufactures et le commerce aux dépens de l'agriculture. Lorsque celle-ci sera florissante, le commerce, les arts, les sciences même n'auront pas de plus puissante protectrice, puisqu'elle payera le prix de leurs produits, de leurs découvertes et de leurs inventions.

En sortant de Péronne, ville fortifiée dans l'ancien système, petite, sale et mal bâtie, on longe un marais sur les bords duquel je remarquai une espèce de tourbe particulière et qui fait le chauffage des pauvres gens du pays.

Cette tourbe forme des carreaux d'environ deux pieds de long sur huit ou dix pouces d'équarrissage. On les tire du fond du marais, où on les coupe avec un instrument qui ressemble à un grand couteau. Ce sont des touffes de racines de *typha*, de *scirpus palustris*, d'*iris*, de *nénuphar* et autres plantes aquatiques qui croissent sous l'eau dans la vase et produisent des exhaussements dans le lit des marais. Le chevelu qui accompagne ces racines retient de la

vase, mais en petite quantité; car lorsque cette espèce de tourbe est sèche, elle est légère comme du liége et flotte sur l'eau; elle brûle avec promptitude, donne une flamme bleuâtre et peu de chaleur, et répand une odeur marécageuse assez désagréable.

Les marais d'où l'on extrait cette tourbe ne sont formés que par la retenue des eaux de la Somme. Les terres dont elle occasionne la submersion formeraient d'excellentes prairies; mais en même temps qu'elles sont perdues pour l'agriculture, elles causent dans certaines saisons des exhalaisons putrides très-nuisibles à la santé. Ces retenues d'eau n'ont pour motif que de faire tourner des moulins qui seraient facilement remplacés par des moulins à vent. Mais le vent est un agent qu'on méprise dans ce pays autant qu'il est estimé et employé en Hollande.

Je ne parlerai de Marché-le-Pot que pour faire mention du maître de poste à qui j'eus affaire : il se nommait Torchon; c'était un garçon d'environ cinquante ans; il avait succédé à ses pères dans l'exploitation de la même ferme depuis 1519. Outre cette ferme, qui est considérable, il possédait en propre beaucoup de terres dans le voisinage. Il y joignait la tenue de la poste aux chevaux. Homme fort instruit, il était correspondant de la société d'agriculture de Paris : il avait avec lui douze neveux ou nièces qu'il élevait depuis leur enfance et qu'il établissait à mesure qu'il en trouvait l'occasion. Cette famille est d'un très-beau sang, d'une taille avantageuse, de figures douces, agréables et spirituelles. Deux de ses

neveux, qui nous conduisirent en postillons, étaient de superbes jeunes gens, et leur intelligence paraissait en rapport avec leur physique. Indépendamment de la nombreuse famille qu'il entretient, ce fermier recevait encore à sa table tous les pauvres qui venaient lui demander l'hospitalité. Il leur donnait à coucher pour une nuit seulement. Cet usage datait de loin dans sa maison, et son père lui en avait fait une loi expresse par son testament.

Le reste de la traversée jusqu'à Paris ne m'ayant rien offert d'intéressant, je terminerai ma relation par quelques observations générales et des indications sur le caractère de mes compagnons de voyage.

La mission dont nous étions chargés, quoique laborieuse, a été agréable pour tous, profitable à quelques-uns et très-instructive pour moi. J'ai vu un superbe pays, j'ai connu des peuples estimables, j'ai lié ou correspondance ou amitié avec des savants distingués. Témoin d'événements extraordinaires, j'ai été à portée de protéger l'existence d'objets utiles aux progrès des sciences, quelquefois de rendre service à d'honnêtes gens.

Lorsque je réfléchis à la composition de notre commission, je ne puis me dissimuler que nous formions un singulier assemblage.

L'un, rusé Normand, vrai savant en *us*, arrivé à Paris dès sa plus tendre jeunesse et ne connaissant que cette ville, qui était jusqu'alors son *nec plus ultrà*, frondait avec mépris les coutumes et les usages des peuples chez lesquels il se trouvait, du mo-

ment qu'il y voyait la moindre différence avec les mœurs et les habitudes parisiennes. Il ne pouvait se faire à l'idée que le droit du plus fort n'était pas plus légitime que celui du plus fin, et qu'en se servant du premier, on obligeait les autres à se servir du second. Ce droit du plus fort était sa doctrine, et il traitait de fripons et de voleurs tous ceux qui cherchaient à s'y soustraire. Actif, mais dur dans ses recherches, il se fit des ennemis dans presque tous les lieux qu'il visita, il s'aliéna tous les esprits par des enlèvements aussi peu fructueux pour la France que préjudiciables à ceux aux dépens de qui il les faisait. Son commerce n'avait rien de liant; sa brusquerie allait souvent jusqu'à la colère.

Le second, original, était un grand homme sec, à figure fausse, manquant de mémoire, ne se doutant jamais de rien, et toujours de l'avis de tout le monde. Il rassemblait sans connaissance, prenait sans discernement tout ce qui lui tombait sous la main. Il passait une partie de son temps à dessiner avec habileté, mais sans exactitude, les objets de la nature et des arts; il ne les rendait pas tels qu'ils étaient, mais tels qu'ils devaient être suivant son goût. Lui en faisait-on l'observation, il répondait, par exemple, que ce pont, qu'on se plaignait de trouver à gauche dans son dessin, tandis qu'il était à droite en réalité, était infiniment mieux à cette place, et qu'il ne faisait que rectifier les idées de l'architecte. « Mais, lui disait-on encore, votre dessin des sept montagnes volcaniques situées dans le voi-

sinage de Bonn ne nous paraît pas exact; on reconnaît bien la figure de chacune d'elles, mais elles ne sont pas placées comme sur le terrain. — Vous avez raison, répliquait l'artiste : c'est pour donner de la grâce à mon dessin que j'ai arrangé tous ces objets à ma manière; chacun a la sienne, et vous allez convenir que j'ai eu raison. Toutes mes montagnes sont en perspective; on les voit dans toute leur étendue; mon village, au lieu d'être perdu dans un coin, se présente à merveille; il est appuyé sur un fond qui le fait bien ressortir; j'ai détourné une partie du cours du Rhin, qui passe trop près des montagnes. N'est-il pas vrai que l'effet en est ainsi beaucoup plus pittoresque, et qu'il y a du goût, surtout de l'intention dans ce tableau? — Oui, si vous avez eu l'intention de faire méconnaître l'objet qu'il représente, vous avez parfaitement réussi. »

Mon troisième compagnon de voyage était un Dauphinois qu'à ses vanteries on pouvait prendre pour un Gascon, grand conteur, paresseux, poltron, friand et n'aimant que ses aises. A du savoir il joignait de la mémoire et une certaine facilité dans les manières. Il s'était cru chargé de représenter la France; il connaissait tout le monde, il donnait des audiences, accordait sa protection. A l'entendre, c'était lui qui faisait tout, ses collègues n'étaient que ses subalternes. Telle était sa jactance qu'on le signalait comme un des premiers menteurs dans une armée de soixante-dix mille hommes dont partie était originaire des pays méridionaux. Il coûta

beaucoup à la commission et la servit peu. Bavard amusant, il avait le jargon de la science, quelque instruction dans la minéralogie, et la prétention à la généralité des connaissances humaines.

A mon tour. D'un caractère tranquille et naturellement froid, sans manquer d'égards envers mes collègues, je n'ai pas mis dans nos relations le liant et l'aménité qui pouvaient les rendre agréables, surtout vers la fin de notre séjour en Hollande. Il m'est arrivé quelquefois alors de les traiter avec rudesse et de les contrarier dans leurs opinions. Sans les fuir directement, je préférais la retraite et la solitude à la société d'hommes dont l'un n'avait qu'un babil imperturbable, sans qu'il fût permis d'ajouter foi à ses discours, dont l'autre parlait souvent sans rien dire, et dont le troisième disait beaucoup d'absurdités. Quoique vivant avec eux, je restais isolé. Trop occupé de ma besogne, je n'ai peut-être pas assez porté d'attention à l'ensemble des travaux, et malgré mon assiduité, j'ai eu des jours de nonchalance et de dégoût.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES

MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.

